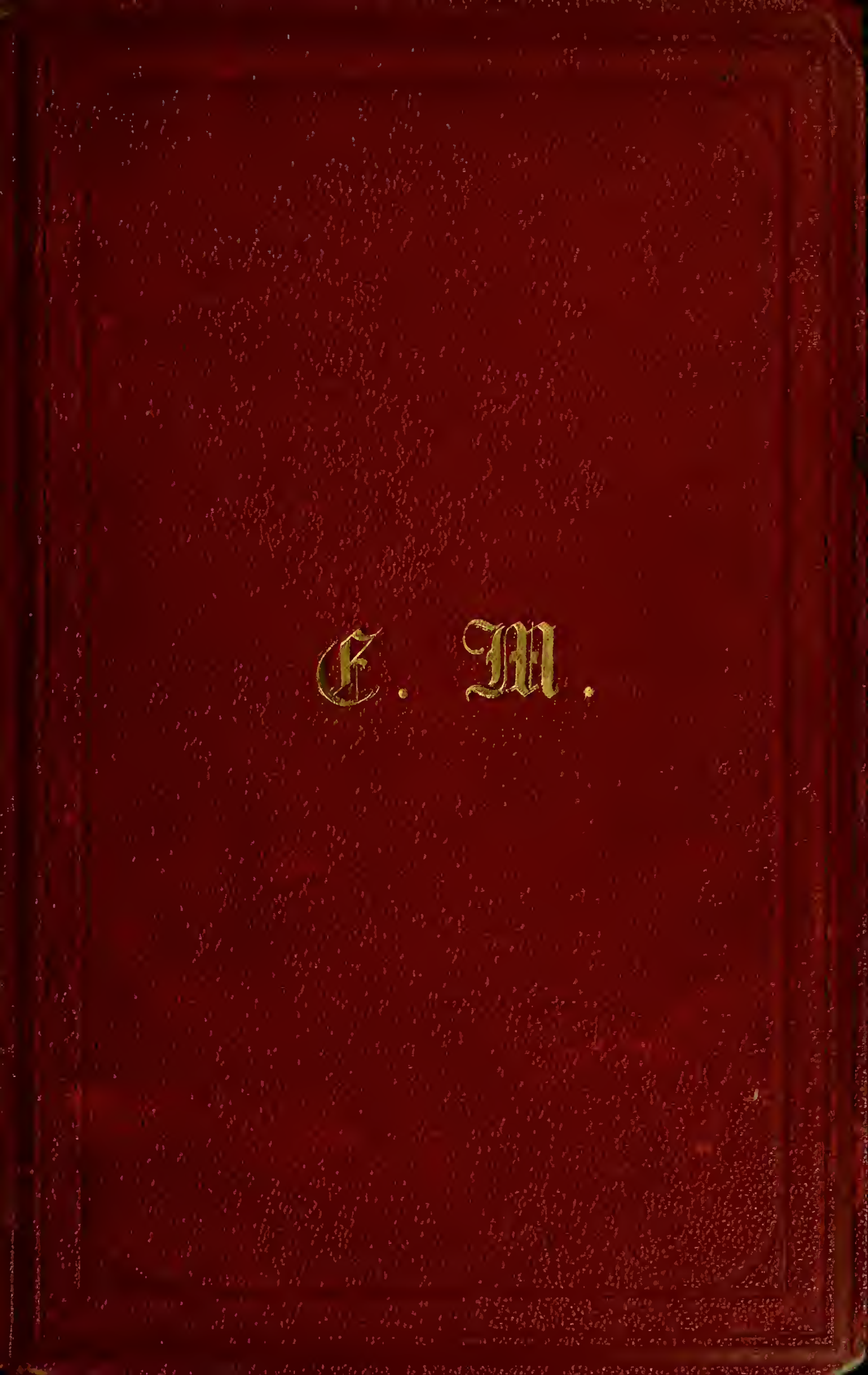
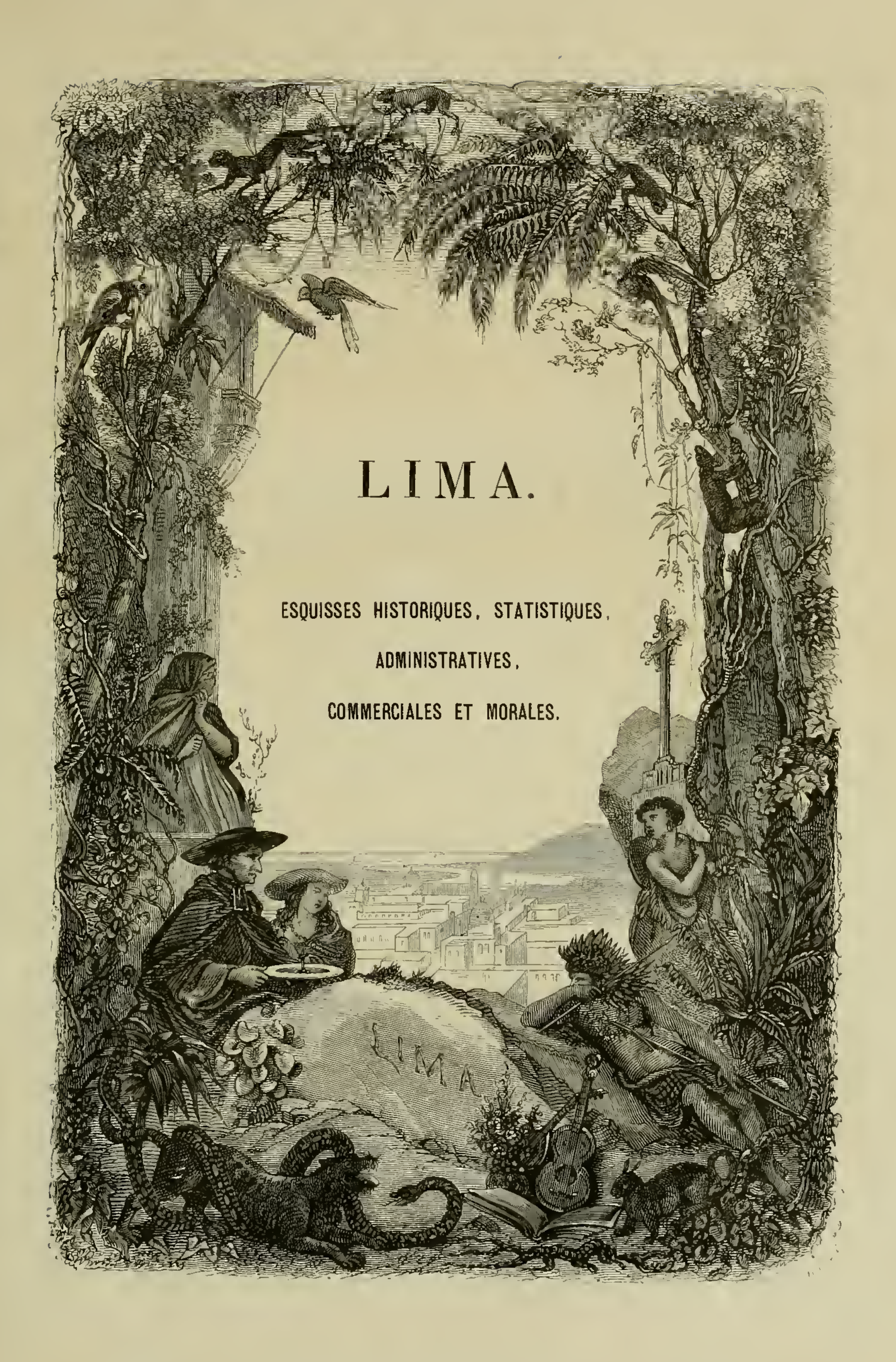
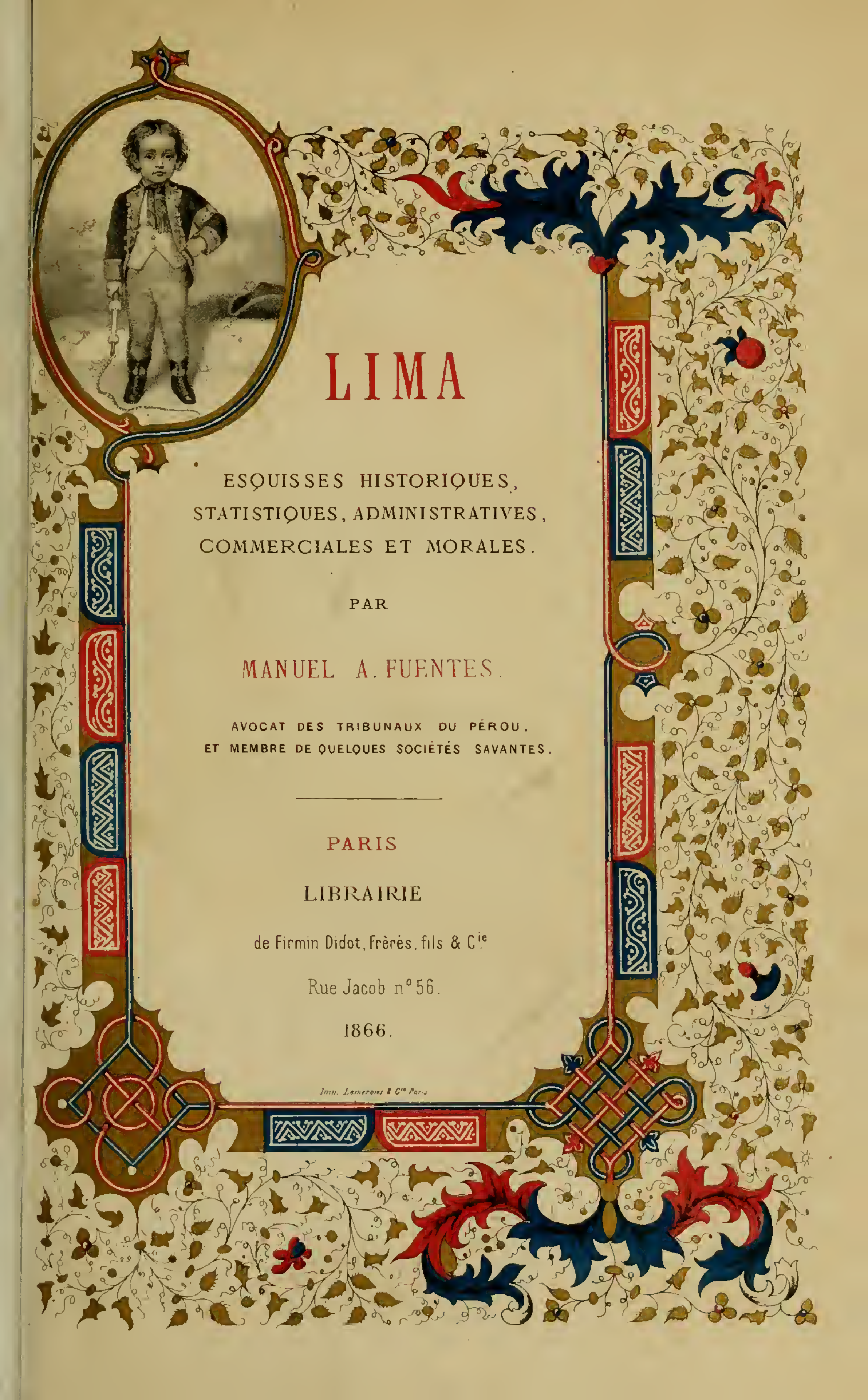

E. M.






LIMA.
ESQUISSES HISTORIQUES, STATISTIQUES,
ADMINISTRATIVES,
COMMERCIALES ET MORALES.
LIMA



LIMA

ESQUISSES HISTORIQUES, STATISTIQUES, ADMINISTRATIVES, COMMERCIALES ET MORALES.

PAR

MANUEL A. FUENTES.

AVOCAT DES TRIBUNAUX DU PÉROU, ET MEMBRE DE QUELQUES SOCIÉTÉS SAVANTES.

PARIS

LIBRAIRIE

de Firmin Didot, Frères, fils & C.ie

Rue Jacob n° 56.

1866.

Imp. Lemercier & Cie Paris



[illegible] lith. Imp. Lemercier & Cie r. de Seine 57 Paris.

Manuel A. Fuentes


A ma fille
MARIA ADELAIDA FUENTES
PARIS 186

Au moment où la dernière expédition de l'escadre espagnole au Pacifique vient d'appeler l'attention de l'Europe sur le Pérou, nous croyons être agréable à nos lecteurs, en publiant ces *Esquisses* sur Lima, capitale de la République du Pérou.

Les mœurs et les coutumes de ce pays féerique, dont le nom est passé en proverbe, ont été constamment défigurées par les récits de certains narrateurs fantaisistes, de l'*école* de voyageurs tels que ceux-ci :

Un Anglais arrive à Paris. En sortant de la gare du chemin de fer, la première chose qu'il aperçoit, c'est une voiture qui passe sur le corps d'une pauvre vieille femme et qui la blesse mortellement; notre Anglais écrit immédiatement sur son journal : « *La cruauté des Français est poussée à un tel point que, tous les jeudis, à six heures du soir, ils font écraser les vieilles femmes qui commettent l'imprudence de sortir dans la rue; ils emploient dans ce but cruel les voitures de place, qui poursuivent ces malheureuses, les renversent et passent ensuite sur leurs corps.* »

Un Allemand, le lendemain de son arrivée à Londres, demande une voiture pour parcourir la ville; en partant le cheval fait un faux pas et tombe sur le flanc. L'Allemand effrayé descend de la voiture, et consigne sur son agenda le fait suivant : « *Les Anglais, qui veulent être excentriques en tout, habituent leurs chevaux à traîner les voitures, couchés*

sur le côté; les nobles seuls font marcher leurs chevaux de la même manière que ceux de notre pays civilisé. »

Un Espagnol débarquait à New-York. Ayant remarqué que les hommes qui déchargeaient le navire avaient la joue gauche gonflée, sans rechercher la cause d'un pareil *gonflement*, qui, comme on sait, résulte du tabac mâché qu'ils conservent dans la bouche, il écrivit à sa femme : « *Chica* (petite), presque tous les Américains sont de beaux hommes, leur mine est superbe, *mais, par malheur, ils ont une joue plus grosse que l'autre.* »

Tels sont, à peu près, les récits que des voyageurs *de mérite* font fréquemment sur les coutumes des pays qu'ils parcourent sans les connaître. Si l'on raconte, sans sortir de l'Europe, sur les peuples européens eux-mêmes, des histoires qui ne sont que des contes grossiers, combien n'en publie-t-on pas sur les nations des autres parties du monde; avec quel sans gêne ne calomnie-t-on pas les peuples éloignés, et tout particulièrement les Américains du Sud!

L'Europe, en général, ne connaît rien sur ces peuples, elle s'occupe d'eux seulement au point de vue de ses relations commerciales; quant au reste, leur politique, leurs usages et leur civilisation, sont jugés sans étude approfondie, sans réflexion, et, le plus souvent, avec une injuste témérité.

Nous sommes bien éloignés de tomber, par excès de patriotisme, dans une autre absurdité, en disant que les États américains se trouvent à la hauteur de ceux de l'ancien monde. A peine délivrés du joug de la colonisation, placés dans des circonstances et des conditions peu favorables, pour s'élever rapidement à l'état de peuples souverains, ils ont eu à lutter et ils luttent encore contre les fureurs de l'anarchie.

Cependant, au milieu de guerres civiles continuelles, qui



: Charpentier lith   Imp. Lemercier & Cie r. de Seine , ; Paris

arrachent du foyer domestique l'agriculteur et l'artisan pour le traîner à un combat fratricide, la civilisation a fait des progrès incroyables dans la courte période de quarante-deux ans.

Les rares moments de *repos* dont le Pérou a pu jouir (nous disons *repos*, parce que jamais l'esprit inquiet des aspirants au pouvoir n'a permis au pays de jouir d'une paix véritable), ont suffi pour faire disparaître ces vieilles coutumes, qui pouvaient servir de texte aux *satires* de nos ennemis et de nos diffamateurs.

La société de Lima n'a rien à envier à celle de la capitale la plus avancée : il y a même des nations européennes où la femme, cette inestimable compagne de l'homme, l'âme et la consolation du foyer domestique, est loin d'offrir tous les attraits de la Liménienne. Vivacité, talent, beauté, amabilité, en un mot, toutes les qualités physiques, intellectuelles et morales, qui font de la femme le joyau le plus précieux de la terre ; toutes ces qualités, nous le répétons, la main de Dieu, par un don spécial, les a prodiguées à la Liménienne. N'a-t-on pas dit, plus d'une fois, de la femme de Lima, qu'elle avait l'œil et le regard d'une Italienne, la taille et la gentillesse de la Française, et l'esprit de l'Andalouse?

Il n'y a rien d'exagéré dans ce que nous venons de dire. Quant aux qualités physiques, le lecteur peut en juger par les gravures qui accompagnent ces esquisses. Ce sont des copies exactes de photographies, copies dues aux meilleurs artistes de Paris. L'art n'a fait autre chose que de reproduire fidèlement l'œuvre de la nature.

Si la physionomie suffit pour permettre de juger jusqu'à un certain point des bonnes ou des mauvaises qualités dont elle est le miroir, que manque-t-il à ce front large et élevé, à cet œil si beau et si éveillé, que manque-t-il enfin à cet en-

semble de traits du visage, si réguliers, si fins et si expressifs à la fois?

Les voyageurs des divers pays, qui, dans ces dernières années, ont écrit sur le Pérou, paraissent avoir eu pour but de peindre ce qui a pu exister avant la conquête. Aujourd'hui même, il se publie à Paris un recueil de voyages. Si l'on juge de la vérité des récits concernant les différents peuples du monde par les articles que ce recueil a publiés sur le Pérou, on peut dire que les auteurs n'ont eu d'autre dessein que d'écrire un roman, dont les personnages ont tous le type grossier du sauvage.

Un de nos prêtres les plus respectables (1), travailleur infatigable dans la grande entreprise de la civilisation des tri-



bus ignorantes, n'était pas sans doute un modèle de beauté virile, mais il avait du moins un extérieur agréable et une

(1) Le Révérend Père Plaza.

physionomie intelligente et pleine de modestie. Eh bien! on n'a pas craint de le représenter dans cet ouvrage sous la figure vulgaire d'un muletier (1).

Dans ce même recueil, on nous présente, parmi beaucoup d'autres types, plus fantaisistes les uns que les autres, un séminariste du Cuzco et une Indienne *rabona* (2). Le premier



ressemble à une ruche, sur laquelle on aurait placé un masque coiffé d'un chapeau; la seconde a l'air d'une furie avec une tête de Méduse, portant sur son dos non-seulement sa batterie de cuisine, mais encore tout l'équipement d'un soldat. Il ne nous est guère possible d'apprécier quels avanta-

(1) Nous avons fait copier exactement le dessin qui existe dans ce recueil, et qu'on donne pour le portrait fidèle du Père Plaza.

(2) Femme de soldat.

ges peuvent retirer les voyageurs, en cherchant plutôt dans leurs caprices que dans la vérité les matériaux de leurs



récits. S'il existe en effet un personnage grossier ou contrefait, pourquoi vouloir le présenter comme le type d'une famille, d'une race ou d'une corporation?

L'écrivain de bonne foi ne s'occupe de ces personnages, comme il le fait dans des anecdotes plaisantes, que pour égayer sa narration; mais les donner comme les types d'une société. c'est non-seulement porter atteinte à cette société, c'est encore nuire à sa propre réputation de narrateur ou d'historien. Pour nous, dans nos esquisses des mœurs et des coutumes, nous disons ce qu'elles ont été autrefois et ce qu'elles sont aujourd'hui. Notre but a été donner une idée sommaire de notre organisation politique; de prouver que dans nos établissements d'instruction publique et de bienfaisance, branches qui démontrent exactement la civilisation d'un pays, nous

sommes aussi avancés que nous pouvons l'être; que le commerce étranger se développe sur une grande échelle, et trouve un aliment abondant dans le luxe des hommes et des femmes; que les mœurs du peuple se sont adoucies, au fur et à mesure que se sont éteintes celles que le mauvais goût et la barbarie avaient introduites; et enfin que nous ne méritons pas d'être considérés comme de barbares habitants des forêts, à demi couverts de plumes, qui accueillent à coups de flèches les étrangers qui arrivent sous leurs huttes, pour les dévorer ensuite tout crus, dans un banquet de famille.

Paris, juillet 1866.

AVIS.

Les esquisses historiques et descriptives sont tirées de la *Statistique de Lima* et du *Guide du Voyageur*. Ce dernier livre nous a fourni également quelques articles sur les mœurs. On voudra bien nous pardonner ces emprunts, puisque nous les avons faits à nos propres ouvrages.

LIMA.



PREMIÈRE PARTIE.

FONDATION ET DESCRIPTION DE LIMA

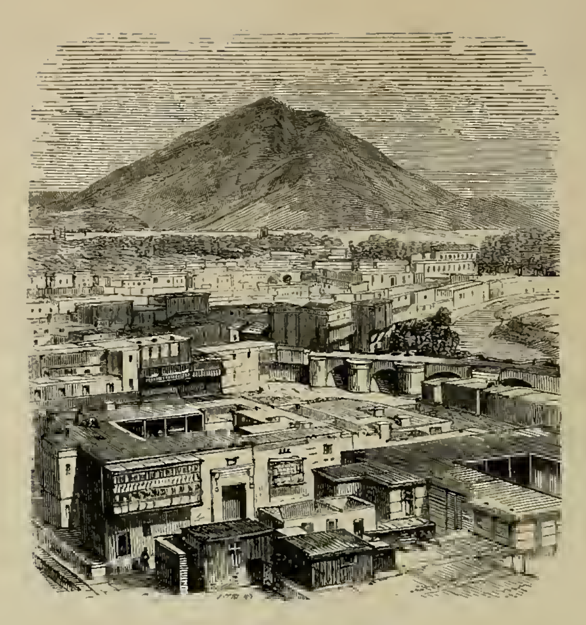
Le conquérant Francisco Pizarro fonda, le 18 janvier 1535, sous le nom de *Ciudad de los Reyes* (Cité des Rois), la ville qui est aujourd'hui la capitale du Pérou.

La capitale de l'ancienne vice-royauté était la ville de Jauja, dont les principaux habitants, d'accord avec la municipalité et les *justicias* (1), représentèrent à Pizarro que le peu d'importance de cette ville ne permettait pas que l'on continuât à en faire la résidence du gouvernement.

Pizarro nomma des commissaires chargés de reconnaître la vallée de *Pachacamac,* dans le district du cacique de Lima. Ayant trouvé le territoire que baigne le Rimac tout à fait propice, à cause de la proximité de la mer, et pour d'autres avantages encore, il décréta que l'on élèverait en cet endroit la capitale, à la date indiquée plus haut.

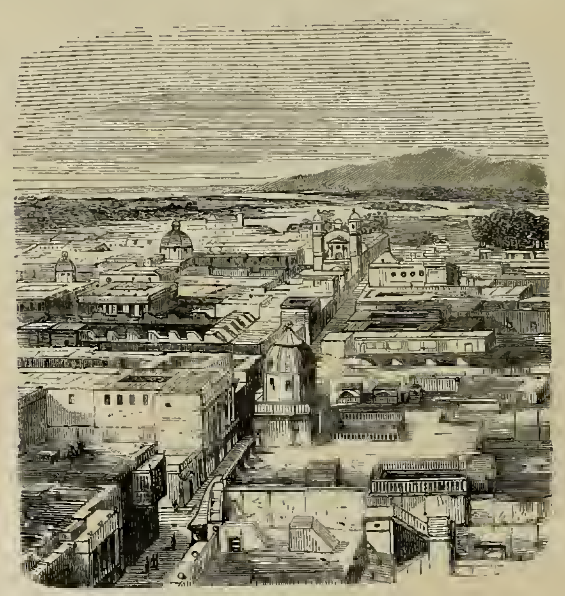
Configuration et étendue de Lima. — Le plan de la ville est

(1) On désignait sous le nom de *justicia* tous ceux qui exerçaient une autorité judiciaire ou administrative.



Vue de Lima, prise de la tour de Santo-Domingo (Saint-Dominique).

irrégulier et ressemble beaucoup à un triangle, dont le plus grand côté ou la base s'appuie sur la rivière, qui coupe la capitale en

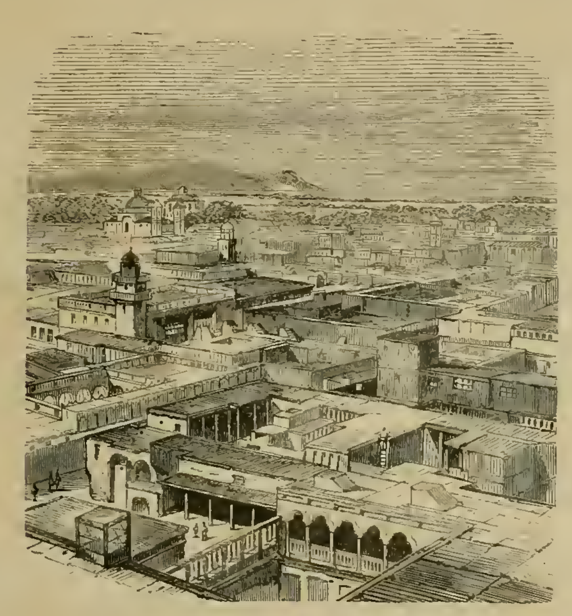


Vue de l'Arrabal (*faubourg*) de San-Lázaro.

deux parties : l'une haute, l'autre basse et anciennément appelée l'*Arrabal* (faubourg) *de San-Lázaro*.

Le plan présente en longueur deux tiers de lieue, et sa plus grande largeur est de deux cinquièmes de lieue.

L'étendue de Lima fut primitivement de vingt-deux *cuadras* (1) de l'orient à l'occident, et de quatorze du nord au sud; aujourd'hui elle est de 13,343,680 vares castillanes carrées, dont 2,438,000 sont occupées par des jardins et des *muladares* (2) dans



Vue de Lima, prise de l'Arc du Pont.

la partie haute; — 2,412,320 par des jardins, dans la partie basse; — 126,150 par des places grandes et petites, — 674,552 par des églises et des couvents; — il en reste 7,692,658 pour les habitations. Toute la partie haute est entourée de solides murailles qui furent construites en 1683, sous le gouvernement du duc de la Palata, vice-roi du Pérou.

Situation géographique et topographique. — La ville se trouve

(1) La *cuadra* vaut de 120 à 140 vares espagnoles. La vare égale 0m,82 environ.

(2) *Muladar* est un terrain sans construction et où l'on dépose les immondices.

sous le 12° 2′ 1″ de latitude australe, et le 70° 50′ 51″ de long. occid. au méridien de Cadix; cette longitude, calculée sur les autres méridiens, donne : — pour le méridien de l'île de Léon, 70° 38′ 38″ de long. occ.; — pour celui de l'observatoire de Greenwich, 76° 51′ 30″ de long. occ., et pour le méridien de Paris, 76° 20′ 12″ de long. occidentale.

Lima est située au sud-ouest; mais, quoique protégée par les montagnes à l'est et au nord, elle demeure exposée aux vents du sud et de l'ouest.

Ces montagnes se rattachent à la grande Cordillère des Andes, qui descend du nord au sud, à vingt lieues à l'ouest de la capitale. Celles de l'est descendent en diminuant du nord au sud et forment plusieurs vallées; celles du nord suivent de l'est à l'ouest la rive droite du Rimac, dont elles se rapprochent plus ou moins. En face de la partie haute de Lima, elles reviennent sur elles-mêmes, et les flancs d'un monticule (*San-Cristobal*) au pied duquel le Rimac entre dans la ville, s'allongent jusqu'à l'*Arrabal* de *San-Lázaro*. Les cimes des mamelons de *San-Cristobal* et des *Amancaes* sont les plus élevées de toutes; la première est de 470 vares castillanes au-dessus du niveau de la mer, et la seconde de 960.

A l'ouest, la ville regarde le Pacifique, dont elle n'est éloignée que de deux lieues; au sud-ouest on découvre l'île de San-Lorenzo, au sud le *Morro-Solar* ou *Morro de Chorrillos*. Du sud à l'est, s'élèvent plusieurs collines de sable qui augmentent graduellement et vont se réunir aux ramifications de la Cordillère.

Qualités du sol. — Diverses couches de sable et de cailloux se superposent au-dessus du terrain solide que l'on rencontre à une certaine profondeur. Cette nature du sol, semblable à celle que l'on observe au fond des mers, permet de croire que, durant une une certaine période, les eaux s'avançaient à deux ou trois lieues au-delà des rivages qu'elles baignent aujourd'hui. Les coquillages qui se rencontrent au sud et au nord, entassés sur les collines, formées à leur tour de sable et de détritus marins, font, ainsi que beaucoup d'autres indices, supposer que, il y a peu de siècles, la



Rivière, dess. *Imp. Godard, r. du Jardinet, 12*

mer couvrait ces montagnes de granit, dont les ramifications descendent de la Cordillère.

Saisons. — On peut dire qu'il n'existe réellement à Lima que deux saisons bien marquées : l'hiver et l'été. Quoique le froid et la chaleur ne soient pas aussi intenses que sous bien d'autres climats, ils se font cependant sentir avec une égale force. Le printemps commence aux derniers jours de septembre, l'été à la fin de décembre, l'automne à la fin de mars, et l'hiver aux premiers jours de juillet. Les jours caniculaires commencent le 23 janvier et durent jusqu'au 8 mars.

Vents. — Le vent du sud domine sur la côte; le vent du nord souffle par interruption suivant les heures du jour et les saisons de l'année. Au lever du soleil, se fait sentir régulièrement un agréable vent d'ouest, qui tourne au sud vers le milieu du jour. Le vent du nord que l'on ressent à Lima est celui du N. O. ; c'est de ce côté que se dirige en effet la chaîne de montagnes de cette région : il commence entre une heure et deux heures du matin, pour cesser de neuf à dix.

La marche diurne des vents suit une direction opposée à celle du soleil.

Pluies. — Lima n'a pas ces pluies abondantes qui tombent dans l'intérieur de la montagne ou dans quelques contrées de l'Europe. Entre les derniers jours du mois d'avril et les premiers jours du mois de mai, les *garuas* (1) commencent, et continuent jusqu'en novembre avec plus ou moins d'interruption. Pendant le reste de l'année, elles se répètent aux changements de lune.

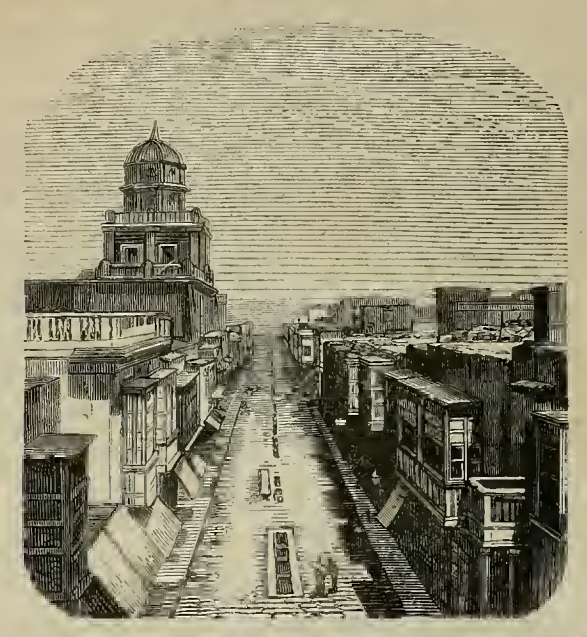
Pendant l'été il pleut souvent, mais par grosses ondées de très-peu de durée.

Tremblements de terre. — Lima est sujette à de fortes secousses qui l'ont ruinée à différentes époques ; c'est généralement entre le printemps et l'été que ce phénomène se manifeste, quoiqu'on le ressente également en automne. La direction ordinaire des tremblements de terre est du sud au nord, en suivant la chaîne

(1) *Garuas*, pluies très-fines.

des montagnes. Parmi ceux qui ont causé les plus grands dommages à la population, il faut citer les tremblements de 1630, 1687, 1746, 1806 et 1828. Ces phénomènes se produisent dans la proportion moyenne de huit par an.

Rues. — La coupe des rues de Lima, par leur disposition et leur aspect, est agréable à l'œil, bien que quelques-unes d'entre elles soient enlaidies par les égouts à ciel ouvert qui les traversent,



Vue de la calle (rue) De las Mantas (aujourd'hui Callao).

le manque d'uniformité dans l'extérieur des édifices, et le système de balcons mauresques que les Espagnols y ont introduit. Aujourd'hui on a remplacé les anciennes jalousies de bois, qui faisaient ressembler ces balcons à des cages d'oiseaux, par des châssis vitrés mobiles. Mais l'inégalité d'élévation de ces masses lourdes, qui dépassent les façades d'une vare castillane au moins, ne contribue certes en rien à la beauté des rues.

Pizarro, quand il traça le plan de la ville, adjugea des terrains aux premiers fondateurs, qui, à cause de leur petit nombre, se bornèrent à occuper trois *cuadras,* dont la première forme le côté de la



Ch. Rivière Del — Fot de Maunoury Lima — Imp Godard, r du Jardinet 12, Paris

Vue des Rues de la Coca et de Bodegones

cathédrale, connu sous le nom de *Calle de los Judíos* (rue des Juifs).

Les rues actuelles sont au nombre de trois cent cinquante-six, sans compter quelques voies déjà ouvertes, mais où il ne s'élève encore ni maisons ni édifices; pour le tracé de ces rues, on n'a pas pris la direction des quatre points cardinaux. Les rues sont droites, tirées au cordeau, et coupées à angle droit par d'autres rues transversales, ce qui fait que, pour la majeure partie, elles forment des carrés presque parfaits, appelés *manzanas*. La longueur des rues



Vue de la calle del Teatro (rue du Théâtre), aujourd'hui Huancavelica.

est de 120 à 140 vares; quelques-unes, au reste, varient plus ou moins en longueur et en largeur.

Dans chaque rue, vingt ou trente portes appartiennent à des maisons grandes ou petites, et à des habitations ou à des magasins accessoires. La régularité des rues et le grand nombre de tours que possède la capitale, forment un magnifique coup d'œil pour l'observateur placé sur une des hauteurs voisines, quoique la forme des toits diminue un peu la beauté du panorama. La rareté des pluies n'oblige pas à incliner les toitures ni à les couvrir en tuiles : aussi sont-ils parfaitement plats.

Il n'y a pas encore longtemps, chacune des rues de Lima avait un nom particulier, et il serait intéressant de rechercher l'origine de quelques-uns de ces noms, par exemple de *Borricos, Pericotes, Ya Parió, Albaquitas, Patos* (1), etc...

Aujourd'hui, quoique plusieurs rues, placées sur une même ligne, portent un nom uniforme, on peut dire que la municipalité n'a pas montré beaucoup de tact en approuvant ces noms; car, bien que tous soient ceux des capitales de départements et des villes de l'intérieur, il en est beaucoup que les étrangers, les Anglais surtout, ne prononceront jamais, parce que ce sont des mots de la plus pure *quichua* (2).

Maisons. — Les maisons de Lima ont un aspect joyeux que présentent difficilement celles des autres pays. A l'intérieur, elles of-



Vue de l'Hôtel de l'Univers.

frent généralement de grandes commodités; et, quant aux ornements, à la propreté, à l'élégance et même au luxe, elles ne le cèdent en rien aux habitations des contrées les plus civilisées. On

(1) *Borricos,* baudets, bourriques; *Pericotes,* souris; *Ya Parió,* elle vient d'accoucher; *Albaquitas*, *Patos,* canards, etc.

(2) *Quichua,* langue indienne primitive que parlaient les habitants du Pérou, même avant l'arrivée des Incas.



Rivierre de. imp Godard Paris

Façade de la maison de l'ancien
Marquis de Torre-Tagle

ne saurait, par exemple, adresser le même éloge aux façades; construites en dehors de toutes les règles de l'architecture, sans égalité dans l'élévation et capricieusement peintes, elles sont loin de répondre au goût qui caractérise l'habitant de Lima.

Les maisons sont peu élevées : plusieurs ont deux étages, un très-petit nombre en ont trois; si les propriétaires ne leur donnent pas plus d'élévation, c'est par la crainte des tremblements de terre; cependant cette crainte disparaît chaque jour davantage, depuis que des architectes habiles ont adopté la précaution de donner aux maisons la solidité nécessaire en faisant entrer le fer et la pierre dans la construction.

En 1793, le nombre total des portes de Lima était de 8,222, appartenant à 3,641 maisons; en 1857, ce nombre était de 13,093; en 1860, de 14,002; et en 1865, de 14,209.

En 1860, le nombre des portes se divisait ainsi : 164 à des établissements publics, y compris les colléges et les hospices; 3,603 à de grandes maisons; 2,621 à des maisons moyennes et petites; 471 à des *callejones de cuartos* (1); 5,742 à des boutiques et à des magasins; 499 à des remises; 326 à des *altillos* (2); 92 à des écuries et à des terrains dépourvus de constructions; 318 *puertas falsas* (3), et 166 portes murées; ce dernier nombre diminue considérablement chaque année à cause des constructions nouvelles.

Portes de la ville. — Comme nous l'avons dit, toute la partie haute de Lima était ceinte de murailles qui ont douze portes; celles du Callao, de San Jacinto, de Martinete, de Maravillas, de Barbones, de Cocharcas, de Santa Catalina, deux de Guadalupe, de Juan Simon, et deux de Monserrat. La partie basse, complétement entourée de montagnes, a deux entrées : *Guia* et la *Piedra Liza*.

Les portes qui offrent le plus beau coup d'œil et qui sont d'une

(1) Le *Callejon* représente à peu près les cités ouvrières d'Europe.

(2) *Altillo*, petits entre-sols, auxquels donnent accès une porte et un petit escalier sur la rue.

(3) *Puertas falsas :* on désigne ainsi les portes qui, en dehors des portes principales, sont destinées au service.

construction plus grandiose, sont celles du Callao et de Maravillas. Par la première, on pénètre, au sortir de la capitale, dans une très-belle allée d'arbres. La porte fut bâtie et l'allée plantée sur l'ordre du vice-roi O'Hinggins en 1797, et le consulat de Lima fournit les fonds nécessaires pour ce travail, qui coûta 343,000 piastres. La façade était très-belle : au-dessus de l'arc du milieu, qui est le plus grand, on plaça les armes royales avec cette légende : « *Imperante Carolo IV* » ; sur celui de droite on plaça les armes de Lima, et sur celui de gauche les armes du consulat. Ces différents écussons et les ornements sur lesquels ils reposaient furent enlevés il y a quelques années, et on ne conserva plus qu'une simple corniche.

Places et petites places. — On compte à Lima trente-trois places, et à l'exception de la *Plaza Mayor* (Grande place), de celle de la *Independencia* et de celle de *Siete de Setiembre* (du Sept septembre), toutes sont situées autour des églises dont elles portent le nom.

La seule qui, par son étendue, mérite le nom de place, c'est la principale ou *Plaza Mayor*, située au centre de la ville; son étendue est d'une fanègue (1) de terre. Au sud-ouest et au nord-ouest, elle est ornée de colonnes et d'arcades en pierre, qui forment ces superbes portiques construits en 1693 par décret du vice-roi comte de la Monclova : celui du sud s'appelle le portique des *Botoneros* (2), à cause du privilége qui, depuis un grand nombre d'années et il y a peu de temps encore, était concédé aux passementiers pour y établir leurs ateliers; l'autre est connu sous le nom de *portique des Escribanos* (3), parce que, dans les temps anciens, *ces corbeaux avaient établi leurs nids* en cet endroit.

Les magasins situés sous les arcades offrent à la dame la plus élégante et la plus capricieuse tout ce que produit la mode européenne de plus nouveau et de plus riche.

Vis-à-vis les *arcades des Escribanos* s'élève la magnifique façade de la cathédrale, et devant celles des *Botoneros* l'édifice qu'on appelle le *Palais du gouvernement*.

(1) La fanègue vaut environ un hectare.
(2) Passementiers.
(3) Notaires.



...viere del. *Fot. de Courret Hermanos* *Paris Imp. Godard r. du Jardinet 12*

Porte de Maravillas

La municipalité a ses salons et ses archives placés au-dessus des arcades des *Escribanos* et à l'un des angles de la place.

Rivières. — La seule rivière qui traverse la capitale en la divisant, ainsi que nous l'avons déjà dit, en deux parties, c'est le Rimac. Ses eaux augmentent considérablement en été, et ne peuvent cependant suffire à arroser les vallées qu'il traverse. La direction de son cours est du nord-est au nord-ouest.



Vue du pont de Lima.

Pour faciliter la circulation d'une partie à l'autre de la ville, on construisit en 1554 sur le Rimac un pont de bois qui fut, en 1610, remplacé par le pont de pierre que l'on voit encore aujourd'hui, et que fit bâtir le vice-roi, marquis de Montes Claros. La longueur de ce pont est de cinq cents pieds géométriques; il est soutenu par six arches qui ont chacune cent quatre-vingt-dix vares d'élévation. L'ouvrage tout entier est construit en pierre de taille.

A la partie sud du pont s'élève un arc de trente coudées de haut. Au milieu des deux tourelles qui décorent chaque côté de la partie supérieure, on avait placé la statue de Philippe V. Elle fut renversée par le tremblement de terre qui frappa Lima en 1746.

A la place de la statue du roi d'Espagne on a mis celle du Temps, et, dans la niche qu'occupait, avant la catastrophe, une image de la vierge de Belen, on voit aujourd'hui une très-belle horloge à deux cadrans transparents.

Les habitants de la partie basse de la ville avaient à souffrir de nombreuses et très-fortes inondations : pour y remédier, on construisit, en 1637, de puissantes digues en pierre, qui coûtèrent la somme de cinquante mille piastres.

Eaux potables. — Les eaux de la rivière, celles des fontaines publiques et des puits particuliers, contiennent une très-grande quantité de sels calcaires, et principalement du sulfate de chaux. En général, on peut dire qu'elles sont pures et salutaires.

Fontaines. — Avant qu'il ne s'établît à Lima une entreprise pour donner de l'eau dans les habitations, au moyen de tuyaux en fer, on comptait dans toute la ville 61 fontaines: 17 grandes et 10 petites fontaines publiques; 19 dans les couvents et monastères, 6 dans les hospices et les béguinages; et 19 dans les colléges et autres établissements. Il y avait, en outre, 167 puits dans les maisons particulières. Le nombre des fontaines situées sur les places ne s'est pas augmenté, mais celui des maisons et des établissements publics s'est accru d'une manière considérable.

La plus grande fontaine de la capitale est celle qui se trouve au centre de la *Plaza Mayor*. Elle repose sur une assise en maçonnerie, de trois pieds et demi d'élévation au-dessus du sol de la place, de quinze vares de large de chaque côté, garnie de gradins en pierre de taille et entourée d'un aqueduc découvert qui sert à l'écoulement des eaux. Sur cette assise repose la vasque principale de neuf vares de diamètre, soutenue par huit lions et autant de griffons. Au centre de cette vasque principale s'élève un piédestal de dix-huit pieds de haut, composé de trois corps; c'est là-dessus que repose la seconde vasque de trois vares de circuit, qui laisse échapper l'eau par la bouche de plusieurs mascarons. De cette seconde vasque s'élève une colonne de deux pieds de diamètre sur deux vares de haut, agrémentée de feuillages et d'ornements divers, avec quatre carteronnes qui soutiennent la troisième vasque de six vares et



Rivière del.

Imp Godard Paris

Fontaine de la place principale de Lima

deux tiers de circonférence; dix séraphins lancent l'eau qui retombe dans cette vasque. Une dernière colonne de deux vares soutient la vasque de feuillage, que surmonte une statue de la Renommée. La fontaine est en bronze, et d'une hauteur totale d'un peu plus de quinze vares (c'est-à-dire environ 45 pieds).

A chaque angle de l'assise en maçonnerie, il y a un réservoir reposant sur un socle garni de moulures.

La fontaine coûta 85,000 piastres et fut inaugurée le 21 septembre 1578.

Tout récemment la municipalité a fait dessiner autour de la grande fontaine un superbe jardin entouré d'une grille en fer, et construire d'autres petites fontaines aux quatre angles de la *Plaza Mayor*, notablement embellie, et pavée avec soin; des statues et des vases de marbre, ainsi que des bancs également en marbre, y ont été placés.

Pavage et dallage. — Le pavage du milieu des rues est dans son genre le pire qu'on puisse imaginer; formé de pierres rondes, il ne présente pas une superficie plane et égale, et ce ne sont pas seulement les piétons qui en souffrent d'une manière impossible à décrire, mais aussi les animaux et les voitures. Il n'est pas une bête qui, au bout d'un certain temps, n'ait les pieds endoloris, et la conservation d'une voiture est doublement coûteuse à cause des accidents qu'occasionne chaque jour l'inégalité du pavé. A ce désagrément il faut ajouter encore celui-ci. Plusieurs rues sont traversées par des égouts à ciel ouvert, dont les eaux débordent au moindre obstacle qu'elles rencontrent dans leur cours, et forment de grandes flaques d'eau qui rendent la circulation impossible, ou tout au moins passablement ennuyeuse.

Pour remédier à de pareils inconvénients, le gouvernement proposa de renouveler le pavage des rues et de construire des égouts souterrains, qui, donnant un cours aux eaux qui traversent la ville, pussent recevoir aussi les eaux ménagères au moyen de conduits. On fit un essai de pavage et de canalisation dans une rue, ensuite on en repava deux autres avec des caniveaux, mais sans avoir construit d'égouts souterrains.

L'ancien dallage des trottoirs était aussi mauvais que le pavage,

mais depuis 1847 on a commencé le dallage actuel, qui donne aux trottoirs une vare et demie de large, et les recouvre de pierres d'ardoise apportées d'Europe. Il y a aujourd'hui peu de rues qui n'aient pas un bon dallage.

Éclairage. — Les rues sont éclairées au gaz par suite du privilége concédé par le gouvernement à une compagnie, qui doit procurer du gaz aux particuliers qui en font la demande.

Population. — Les premiers habitants de Lima ne furent qu'au nombre de soixante-dix : onze accompagnèrent Pizarro, trente arrivèrent quelque temps après de San-Gallan, et vingt-huit venus de Jauja se réunirent à eux. Les onze compagnons du fondateur furent : le trésorier Alonso Riquelme, l'inspecteur Garcia de Salcedo, Nicolas de Rivera l'aîné, Nicolas de Rivera le jeune, Rodrigo Mazuelas, Juan Tello, Ruy-Diaz, Alonso Martin de D. Benito, Cristobal Palomino, Cristobal de Peralta et Antonio de Picado, secrétaire du gouvernement.

Aujourd'hui la population s'élève, d'après les derniers recensements, à 121,362 habitants, dont 26,619 sont natifs de Lima; 55,992 venus des différents points de la République, et 38,761 étrangers.

Comme nous l'avons dit, le nombre des premiers habitants, y compris le fondateur, fut de 70; en 1820, ainsi qu'il résulte des documents officiels, la population s'élevait à 64,000 habitants. Elle s'était donc augmentée, dans l'espace de 285 ans de colonisation, de 63,930 habitants, et, pendant les 45 années de l'indépendance, de 57,362. Ce fait permet d'établir la moyenne suivante : par chaque année de colonisation, la population a augmenté de 224 individus 90/285, et, par chaque année d'indépendance, de 1,274 individus 32/45.

Les registres des naissances et des décès prouvent qu'en moyenne il naît dans l'année 3,200 individus, et qu'il en meurt 4,000. Il est bon de faire remarquer que dans ce nombre de décès figurent beaucoup de voyageurs et de nationaux, venus des départements voisins dans les hospices de Lima.

Nous parlerons plus tard de la manière dont est composée la population actuelle, eu égard aux différentes races.

Monuments publics. — Les premiers édifices construits par Pizarro sont : la Cathédrale, le Palais du gouvernement, le Palais archiépiscopal et l'Hôtel de ville.

Palais du gouvernement. — Ce monument renferme : le cabinet et les appartements privés du président de la République; les cinq ministères ou secrétariats d'État; la cour suprême de la République; la cour du département, avec leurs secrétariats et leurs archives; la direction générale des finances; la cour des comptes; la trésorerie générale; le dépôt de papier timbré; l'état-major de la place; la préfecture du département; la sous-préfecture de la province et l'imprimerie nationale.

L'édifice conserve encore aujourd'hui sa forme primitive, qui est bien loin, certes, de convenir au siége du gouvernement du Pérou. Nous nous abstenons de toute description, parce que notre plume se refuse à faire une peinture aussi triste et aussi désagréable. On a fait, il est vrai, quelques réparations et des modifications dans les appartements du président et dans les ministères, mais ells n'ont point changé l'aspect fâcheux du monument qui devrait être le premier de la capitale.

Le palais a été occupé, depuis 1535 jusqu'en 1821, par trois gouverneurs, dont le premier a été le conquérant Pizarro, et par quarante-trois vice-rois, dont le dernier fut D. José de Lacerna, qui capitula en 1824 devant l'armée républicaine, victorieuse à Ayacucho.

De 1821 à 1865, ont résidé au palais cinquante-trois chefs de l'État avec des dénominations différentes. Le premier chef de la République qui, sous le titre de *protecteur du Pérou,* exerça la dictature, fut le général D. J. San Martin. De ces cinquante-trois chefs de l'État, six présidents seulement ont dû leur nomination aux élections populaires.

Le Palais archiépiscopal, où sont les appartements de l'archevêque, les bureaux et les archives de la cour ecclésiastique, est contigu à la cathédrale et n'a rien non plus de remarquable.

Depuis 1543 jusqu'à nos jours, vingt-deux archevêques y ont habité. Le premier fut le Dr D. F. Geronimo de Loaiza, qui prit pos-

session de l'évêché de Lima en cette année 1543, et le titre d'archevêque en 1548. Le dernier est M[gr] D. D. José Sébastian de Goyeneche, doyen de tous les évêques catholiques qui existent aujourd'hui dans le monde.

Les autres monuments ou établissements publics sont :

Soixante-sept églises, qui comprennent la cathédrale, cinq paroisses et deux succursales : six appartiennent aux couvents des communautés existantes, deux aux congrégations de religieux réguliers, treize à des monastères existants, quatre aux béguinages; six sont des chapelles publiques de réguliers; treize sont des églises ou chapelles publiques; quatre sont des maisons d'exercices spirituels; une appartient à des religieuses hospitalières, et dix à des couvents supprimés.

Le *Cabildo* (conseil municipal), où sont situés les salons pour les sessions, le secrétariat et les archives.

L'Hôtel des monnaies, avec tous les bureaux et ateliers nécessaires à la fabrication de la monnaie. Le *tribunal des Mines* se réunit dans un appartement de cet hôtel.

L'Université, où se trouvent les salles pour les exercices littéraires; dans l'une d'elles se réunit l'*illustre Collége des avocats,* et dans la chapelle se tiennent les sessions de la *Chambre des députés.*

Une Chambre pour les sessions du sénat.

La Bibliothèque nationale, dont une partie est occupée par le *Musée des antiquités* et celui d'*histoire naturelle.*

Huit Colléges nationaux. Un pour l'étude de la jurisprudence; un *Séminaire conciliaire;* une école de Médecine et de sciences accessoires; un collége pour les différentes branches d'instruction secondaire; une école Normale; une institution Navale militaire; une école d'Obstétrique et une école des Arts et Métiers.

Un hospice d'orphelins à la mamelle.

Une maison d'orphelines.

Un dépôt pour les personnes mises en jugement.

Un pénitencier (la Penitenciaría).

Un abattoir général.

Cinq hôpitaux. Un pour les hommes, un pour les femmes, un pour les militaires et deux pour les incurables.

Un hospice pour les aliénés des deux sexes.

Un cimetière général.

Un hospice pour les pauvres veuves de commerçants.

Un consulat ou tribunal de commerce.

L'Administration générale des postes et la Direction de la bienfaisance n'ont pas d'édifices qui leur soient propres.

Comme rendez-vous de plaisir Lima possède :

Un théâtre (de la Municipalité).

Un cirque pour les combats de coqs (propriété particulière).

Un cirque pour les combats de taureaux (appartenant à l'administration de la Bienfaisance).



Ch Rivière, Del — *Fot. de Maunoury-Lima* — Imp Godard, r du Jardinet, 12, Paris

DEUXIÈME PARTIE.

EGLISES.

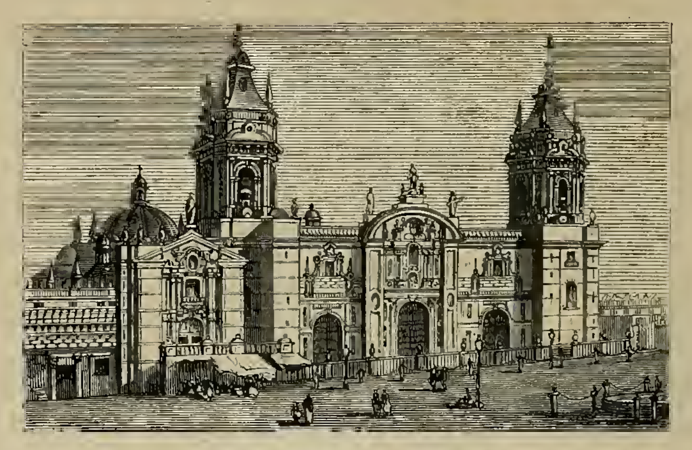
Cathédrale. — Élevée par Francisco Pizarro, — ainsi que nous l'avons dit précédemment, — cette église dut aux soins de l'archevêque Loaiza de notables améliorations. Les tremblements de terre, joints à d'autres causes, interrompirent sa construction, qui dura quatre-vingt-dix ans, et coûta 594,000 piastres. L'édifice, ayant été détruit de fond en comble par le tremblement de terre de 1746, fut réédifié par le vice-roi, comte de Superunda.

La description suivante, que nous empruntons à un ancien document, donnera une idée de cette basilique : — « Sa façade a 162 vares de largeur ; — aux deux extrémités se dressent deux tours magnifiques à trois étages, dont la base, construite en pierre de taille et dans l'ordre toscan, unit la beauté à la solidité. Cet édifice possède des corniches si larges que, malgré son extrême hardiesse, le visiteur peut se promener sans crainte sur toute la partie extérieure.

« Ces tours, hautes de 55 vares et larges de 14, ont chacune un escalier par lequel on monte à leur sommet ; cet escalier a 2 vares de largeur au haut de chaque tour. Entre les deux tours on mesure une distance de 41 vares ; cet espace est occupé par les trois nefs de l'église, auxquelles correspondent trois portes qui ouvrent sur la place et précédées d'un parvis de 20 vares de largeur. On arrive sous la porche par sept marches en pierre de taille, d'une demi-vare de largeur, et d'un demi-pied de hauteur, munies de chaque côté de parapets en pierre de taille. Une grille, reposant sur un soubas-

sement et coupée de six piédestaux en pierre, portant des globes de bronze, enferme ce parvis ainsi que les marches du portail principal, et celles du portail méridional du transept.

« La porte principale, — celle du milieu, — qui s'appelle *Porte du Pardon*, mesure 5 vares et demie en largeur, et à peu près le double en hauteur : elle forme un remarquable frontispice en pierre de Panama, qui est sans contredit la plus belle du royaume. Ce frontispice se compose de trois corps distincts : — le premier



Vue de la façade de la Cathédrale.

est formé de quatre colonnes d'ordre corinthien cannelées, de 2 pieds de diamètre, et d'une hauteur proportionnelle; elles sont surmontées de chapiteaux de leur ordre, d'architraves et de frises ornées de sculptures en bas-reliefs : les entravements portent des denticules et des consoles, servant de base au second corps. De chaque côté, dans l'entrecolonnement, se dressent, dans quatre niches élevées, quatre statues de plus de 2 vares chacune, qui représentent les Évangélistes saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, et le grand docteur de l'Église : saint Jérôme.

« La seconde partie, également d'ordre corinthien, est formée de pilastres d'une demi-vare de relief sur trois quarts de large, dont les contours sont chargés de moulures et surmontés de chapiteaux corinthiens, d'architraves et de frises sculptées; ces colonnes forment entre elles deux niches admirables d'ornementation, où l'on voit

les deux statues de saint Pierre et de saint Paul. Au-dessus de la clef de voûte de la porte, entre les deux frontispices principaux, dans une niche d'une magnifique architecture, brille de tont son éclat une image de la Très-Sainte Vierge Marie; au-dessus s'ouvre la fenêtre principale de cette seconde partie, fenêtre où l'on a placé la statue du bienheureux Toribio Alfonso, avec la barrette, le camail et le rochet, donnant la bénédiction à un Indien agenouillé devant lui. Le troisième corps forme un fronton semi-circulaire qui porte l'écusson des armes royales et impériales; cet écusson a deux vares de largeur et trois de hauteur. Toute cette partie est admirablement sculptée.

« Comme couronnement de cette œuvre, s'élève sur un piédestal, au milieu du fronton, la statue de saint Jean l'évangéliste, patron de la cathédrale, avec l'aigle à ses pieds, le livre et la plume entre les mains: cette statue n'a pas moins de 3 vares d'élévation.

« Ce splendide portail est flanqué de deux portes latérales, ouvrant sur les bas-côtés de l'église; elles ont chacune 4 vares et demie de large, sur 8 de haut; leur première partie est d'ordre dorique, la seconde et la troisième d'ordre corinthien. Les fenêtres de ce côté, toutes garnies de pilastres, d'arcades, de frises, de corniches et de frontons en pierre de Panama, — s'élèvent chacune de 19 vares au-dessus de la porte principale, déjà haute de 25 vares.

« L'église se divise en cinq nefs, en comptant les chapelles basses, profondes chacune de 8 vares et demie; si on ne veut pas les compter, on ne trouve plus alors que trois nefs, dont la principale ne mesure pas moins de 14 vares et demie de large. Les nefs latérales n'ont que 10 vares et demie. Si, maintenant, nous ajoutons 3 vares pour la place que les piliers occupent, nous trouvons que les trois nefs et les deux files de piliers qui divisent l'église, forment en tout une largeur de 38 vares.

« Chaque nef se partage en neuf travées, dont l'ensemble est d'une solidité et d'une beauté admirables. Dans la première travée, qui se présente à l'entrée de la *Porte du Pardon*, on a placé le monument de la Semaine Sainte, œuvre admirable composée de trois parties : la première s'élève sur huit colonnes, d'une architecture remarquable. Les trois parties de ce mausolée sacré, construit tout en

marbre blanc poli, avec des reliefs dorés, et pour lequel on a déployé toutes les ressources de l'art, a 22 vares de hauteur. C'est sur le reposoir de la première partie, où l'on arrive par quatre gradins de neuf marches chacun, que l'on célèbre les offices de ces jours saints.

« La nef principale rencontre, en arrivant au chœur, la travée qui forme le centre de la croix. Cette travée centrale, qui mesure 45 pieds géométriques carrés, est flanquée de quatre autres travées, deux de chaque côté, formant les deux ailes du transept. A l'extrémité de chaque aile, s'ouvrent les deux magnifiques portails latéraux, composés de deux portes, et larges de 15 pieds, sur 30 de hauteur. Le premier, situé au midi, laisse pénétrer la fraîcheur et un demi-jour mystérieux dans l'intérieur de la basilique. Il donne également sur le parvis, qui s'étend parallèlement, sur une largeur de 36 pieds, à toute la longueur de l'édifice, et vient entourer, réduit à 30 pieds, l'abside située du côté oriental. Dans l'abside s'ouvrent deux portes qui correspondent aux deux portes latérales de la façade principale. Le second portail du transept s'ouvre sur la cour de *los Naranjos* (des Orangers), absolument identique à celle de Séville, qui porte le même nom.

« Les deux travées de la nef principale, qui viennent ensuite, comprennent l'espace immense occupé par le chœur, comme à Séville. Il a 24 vares de long sur 13 et demie de large. Il est garni de stalles remarquables, toutes sculptées en bois précieux, tels que le cèdre et l'acajou, et dessinées dans le goût artistique le plus pur. On compte soixante-quinze siéges supérieurs et inférieurs, avec leurs colonnettes et leurs moulures; chaque dossier forme une niche où l'on admire des sculptures en ronde-bosse, représentant le Sauveur du monde et sa Sainte-Mère, les douze Apôtres, les Évangélistes, les Docteurs de l'Église grecque et de l'Église latine, les Pontifes et les Patriarches de ces deux communions, — le tout surmonté d'un couronnement de chapiteaux, architraves, corniches, etc. Le siége archiépiscopal est plus grand, mieux travaillé et plus beau que ceux des chanoines : il est plus riche en ornements, et son dossier a plus d'élévation. La grille de fer, placée à l'entrée du chœur, en face du maître-autel, est d'une conception



Imp. Lemercier et Cie r. de Seine 57 Paris

MONSEIGNEUR J. S. DE GOYENECHE.

Archevêque de Lima et doyen des evêques catholiques

remarquable, d'ordre corinthien, à deux faces, l'une intérieure, l'autre extérieure. L'œil du visiteur est ravi en présence de tant de beautés, et l'admiration se perd devant une si étonnante exécution.

« En montant cinq marches, on arrive au sanctuaire et au maître-autel, qui s'élève de plus de 15 pieds au-dessus du sol de l'église : il est aussi vaste que l'exigent la célébration des saints offices et la majesté du culte. Sur les deux premiers piliers qui supportent la voûte, sont fixés deux pupitres qui reçoivent le missel lorsque l'on chante les épîtres et les évangiles. Sur l'autel on remarque un admirable tabernacle, de forme octogone, entouré d'ornements découpés à jour. Ce tabernacle est formé de deux corps, terminé par un superbe couronnement. Les jours de fête, il est revêtu d'une décoration splendide, consistant en piédestaux, colonnes, corniches et dôme, en argent massif; le tout proportionné à ses dimensions. Le sanctuaire est entouré d'une grille remarquable. De chaque côté un escalier de onze marches sert de passage aux prêtres et aux autres officiants. »

Dans l'immense cavité qui se trouve au-dessous du maître-autel, existe une crypte très-étendue et partagée en trois compartiments, où l'on pénètre par deux portes situées dans les nefs latérales. Dans ces murailles souterraines, on a creusé des niches destinées à recevoir la dépouille mortelle des archevêques : elles reçurent autrefois celle des vice-rois. Dans ce panthéon se trouvent la tête de Francisco Pizarro, ainsi que les restes de sa fille doña Francisca, qui laissa une riche dotation, instituée pour la célébration quotidienne d'une messe au maître-autel : les frais d'ornements et les autres dépenses du culte occasionnés par cette messe, sont payés avec les mille piastres d'or qui y furent affectés lors de la fondation.

Dans la seconde travée que l'on rencontre derrière le chœur, on vénère l'image de *Nuestra Señora de la Antigua,* si féconde en miracles, et qui a tant d'attrait pour les personnes pieuses à cause de la beauté de sa chapelle. Cette chapelle est la reproduction de celle de *los Remedios*, à Séville. Ce fut sur le plan de cette antique basilique, que l'on construisit l'église métropolitaine de Lima. Aussi la ressemblance entre ces deux églises est-elle frappante. Dans chacune d'elles on compte neuf portes, et beaucoup de chapelles sont

sous l'invocation des mêmes saints. Mais si l'un de ces édifices est supérieur en étendue, l'autre l'emporte en ornementation.

Dans l'église et dans les sacristies, on voit des peintures d'un grand mérite. On y remarque également un morceau de la Vraie Croix, envoyé par sa sainteté Urbain VIII, et les reliques de saint Julien, saint Théophile, saint Sébastien, saint Adrien, sainte Marine, saint Saturnin et saint Faustin, martyrs.

Au nombre des peintures qui méritent une mention particulière, on remarque un très-beau portrait de la *Véronique*, que l'illustre Luna Pizarro légua à son église : ce portrait, œuvre du celèbre Murillo, pour lequel on avait offert à son propriétaire jusqu'à 5,000 piastres, se trouve placé dans la chapelle de Saint-Toribio.

Mgr Luna fit encore à la cathédrale le don d'un orgue, le meilleur sans aucun doute de ceux qui existent dans l'Amérique méridionale : il fut exécuté en Belgique et il coûta, y compris son installation dans le chœur, à peu près seize mille piastres.

Entre tous les archevêques qui, depuis l'Indépendance, se sont assis sur le trône archiépiscopal, Mgr Luna est le prélat qui a le plus de titres au respect et à la vénération des fidèles.

L'église fut érigée en siége épiscopal sous l'invocation de *San Juan Evangelista,* par une bulle de S. S. Paul III, du 14 mai 1541, publiée à Lima le 17 septembre 1543, par le premier évêque Dr J. Geronimo de Loaiza. En 1545, elle fut érigée en église métropolitaine.

Les fêtes solennelles qui se célèbrent dans la cathédrale, en présence des membres du gouvernement et des autres autorités, sont les suivantes : *la Chandeleur, le Mercredi des Cendres, le Dimanche des Rameaux, le Jeudi et le Vendredi saints, Saint-Joseph, le Dimanche de Pâques ou de la Résurrection, l'Anniversaire de l'indépendance*, *l'Assomption* (sermon de l'archevêque), *Sainte-Rose* (idem), *l'Immaculée Conception*, *l'Anniversaire des batailles de Junin et Ayacucho,* et le *jour de Noël.*

Le chapitre métropolitain se compose de l'archevêque et du doyen, de l'archidiacre, du maître de chœur, du directeur de la maîtrise et du trésorier, de six chanoines, de quatre prébendiers



Charpentier lith. Imp Lemercier & Cie r. de Seine

M. J. N. GARAY

Dignitaire de la Cathédrale de Lima

et quatre demi-prébendiers. Le synode se compose de dix examinateurs présidés par l'archevêque.

PAROISSES.

Paroisse du Sagrario et succursale de los Huerfanos (des Orphelins). — En faisant la description de la cathédrale, nous avons parlé de la cour *de los Naranjos* où l'on construisit, avant la dernière réédification du temple, des logements pour les premiers sacristains, un local pour la comptabilité et la grande salle capitulaire, ornée d'une magnifique galerie ayant vue sur la *Plaza Mayor*. Dans cette salle se tinrent les sessions des conciles provinciaux et des synodes réunis à Lima. Après la destruction de ces habitations, le terrain fut destiné à la construction de la chapelle du Sagrario, qui sert de paroisse et fut érigée au temps de l'archevêque D. Melchior de Liñan y Cisneros. La cour *de los Naranjos* fut réduite à moins de la moitié de sa première étendue, et l'on n'a conservé que les locaux destinés aux bureaux et aux archives de la cour ecclésiastique.

Depuis l'érection de la cathédrale jusqu'en 1541, les fonctions de curé furent exercées par les religieux dominicains, en mémoire de quoi ils conservent encore aujourd'hui dans leur église le premier baptistère de la paroisse.

La paroisse du Sagrario est très-étendue; aussi, pour répondre aux besoins croissants du culte, vu le grand nombre de fidèles, on érigea la succursale *de los Huerfanos,* desservie par un premier vicaire.

L'église paroissiale possède onze autels; la succursale, cinq.

Paroisse de Santa Ana et succursale du Cercado. — La paroisse fut érigée en 1550 par l'archevêque Loaiza, dans l'église de l'hôpital de *Santa Ana;* cette église fut détruite par les flammes pendant la nuit du 29 mars 1790, et reconstruite dans la forme que nous lui voyons aujourd'hui.

La succursale fut fondée par les Jésuites en 1572; dans les premiers temps de sa création elle fut desservie par les pères fondateurs, et après leur expulsion déclarée succursale de Santa-Ana.

L'église paroissiale a onze autels; la succursale, dix.

Paroisse de San Sebastian. — Elle fut érigée en 1561 par le même archevêque Mgr Loaiza; elle a treize autels.

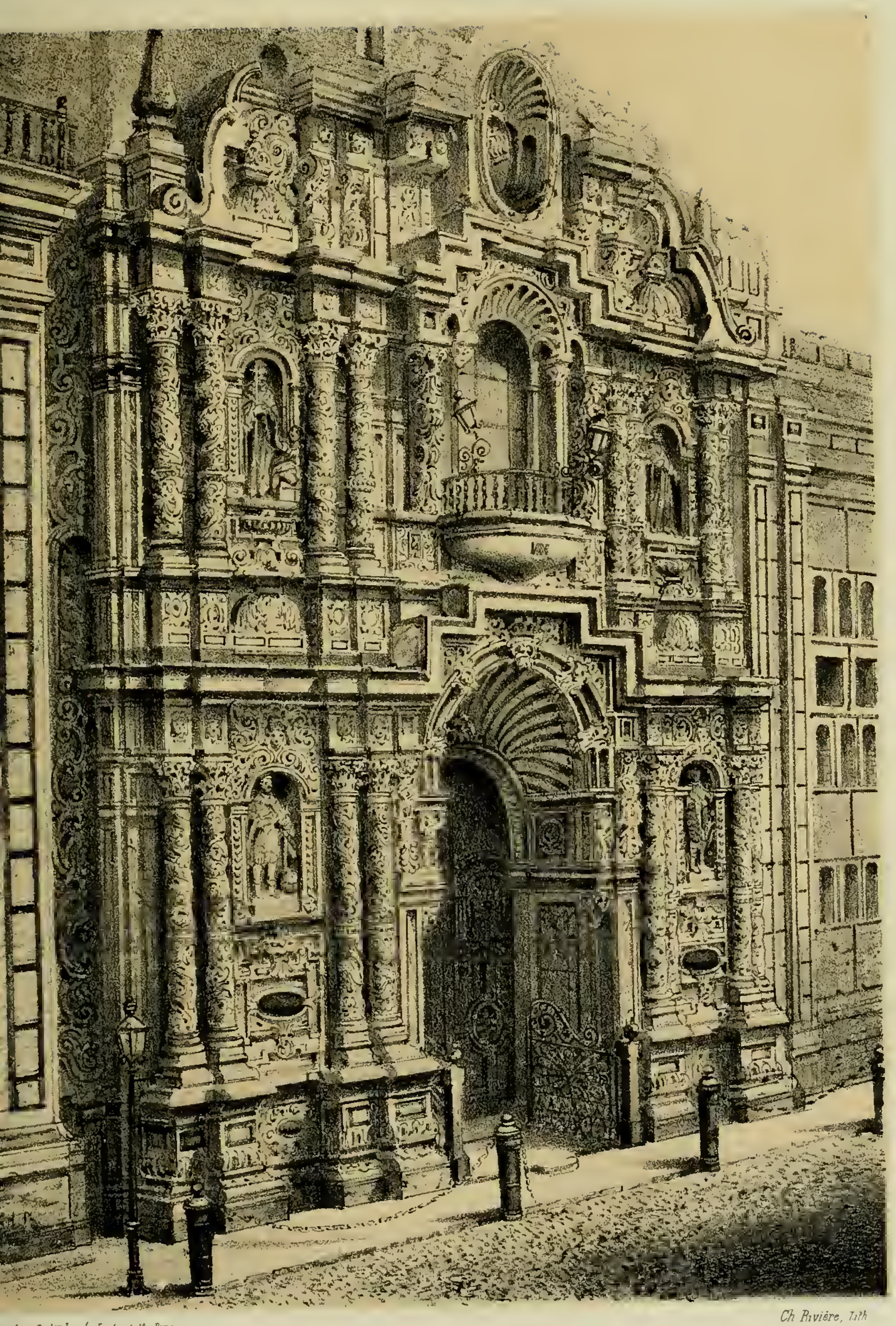
Paroisse de San Marcelo. — Elle fut érigée en 1585, également par Mgr Loaiza. Son église a treize autels.

Paroisse de San Lázaro. — L'église de ce nom fut construite en 1563 pour le service de l'hôpital, auquel elle était alors annexée; mais, à cause des inondations fréquentes qui rendaient, par moments, les communications impossibles entre la ville haute et la ville basse, avant la construction du pont actuel, l'archevêque saint Toribio ordonna, en 1604, que cette église serait succursale du Sagrario, et qu'on y conserverait tout ce qui serait nécessaire à l'administration des sacrements. Par décret royal de 1746, San-Lázaro fut érigé en paroisse indépendante. — L'église possède dix autels.

ÉGLISES DE COUVENTS EXISTANTS.

La Merced (la **Merci**). — L'église et le couvent de la Merced furent construits en 1534 par Hernando Pizarro, frère du conquérant, et ce travail coûta 700,000 piastres. L'église possède vingt-

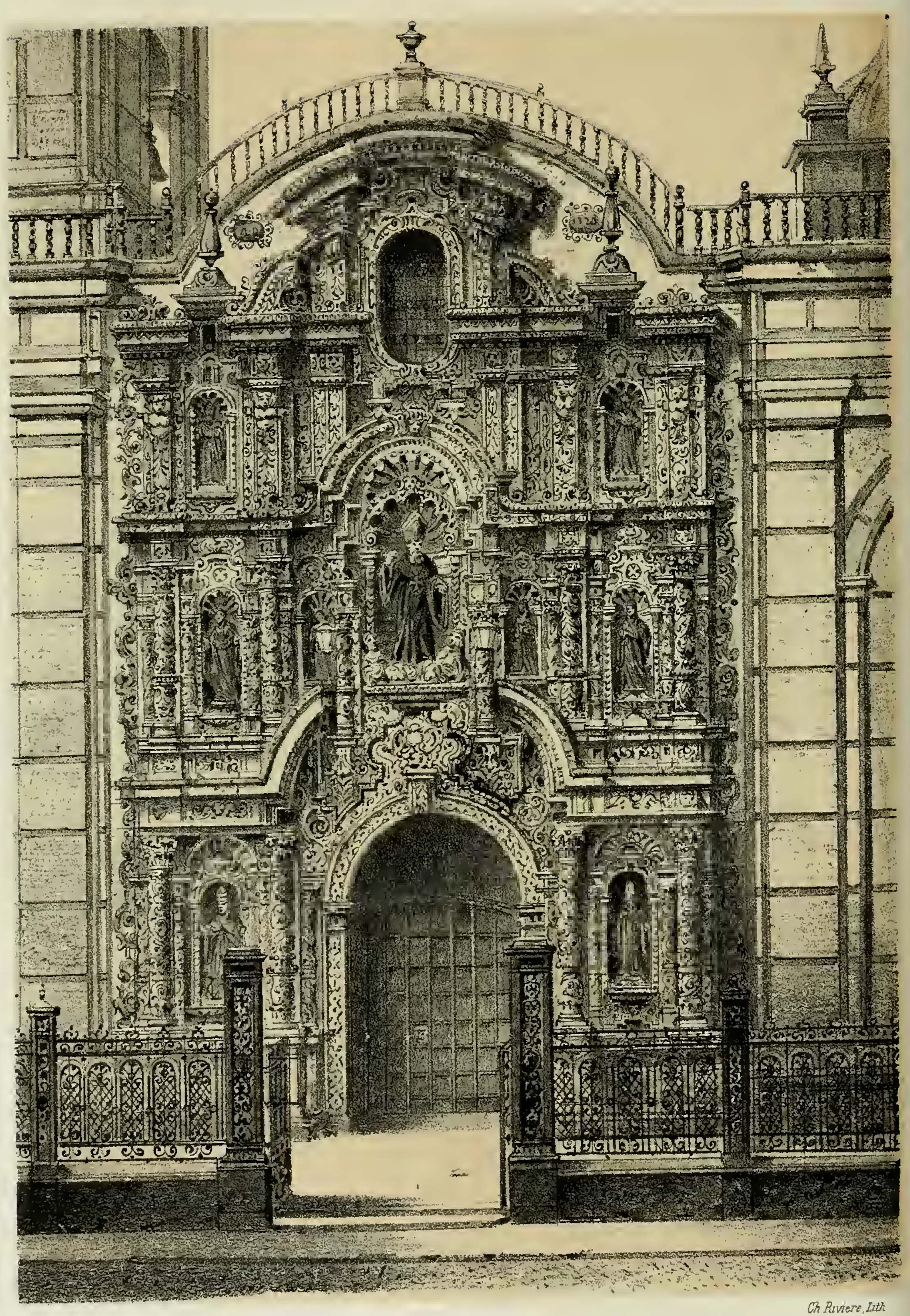




Imp. Godard r. du Jardinet 12. Paris

Ch. Rivière, lith.

Façade de l'Eglise
de la Merced



Imp. Godard, r du Jardinet, 12. Paris

Ch Riviere, Lith

Façade de l'Eglise

de Saint Augustin.

trois autels; on y célèbre différentes fêtes, dont la principale, qui a lieu le 24 septembre, est celle de la Vierge de *las Mercedes,* patronne des armes de la République.

Le couvent, élevé d'abord sous l'invocation de la *Natividad de Nuestra Señora,* porta ensuite celui *de la Madre de Dios de la Merced, Redencion de cautivos* (de la Mère de Dieu de la Merci, Rédemption des captifs), et les premiers pères de l'ordre qui arrivèrent au Pérou furent le P. Osenes et frère Martin de Victoria. La première messe célébrée à Lima fut dite par le P. de la Merci F. Antonio Bravo.

San Agustin. — Cette église fut bâtie en 1554; l'archevêque Loaiza en posa la première pierre, et toutes les dépenses de la construction furent payées par Hernando Gonzalez de la Torre et par son épouse doña Juana Cepeda. L'église possède seize autels; la principale fête que l'on y célèbre est celle de son patron, le 28 août.



Le premier moine augustin qui vint à Lima, en 1548, fut le P. Agustin de la Trinidad : son but était de préparer une maison pour douze religieux de son ordre qui devaient fonder la communauté, et qui arrivèrent en effet au Callao à la fin de mai 1551.

Les Pères augustins célébrèrent leur première messe le jour de Saint-Jean-Baptiste, dans un pauvre petit oratoire que le P. Agustin avait érigé dans sa maison, et la première messe solennelle fut chantée le 2 juillet, jour de la *Visitation de la sainte Vierge*.

San Francisco. — Ce couvent fut fondé le même jour que la capitale, sur les instances du père de l'ordre, F. Fernando de la Cruz. L'église a vingt-six autels. Dans l'intérieur du couvent il y a une salle pour des exercices spirituels.



Le premier endroit qu'on indiqua au P. de la Cruz pour y élever le couvent des Franciscains était en dehors de la ville et extrêmement étroit. Ses compagnons demandèrent au vice-roi, marquis de Cañete, qu'il leur donnât une place meilleure, et le vice-roi leur proposa de leur adjuger tout le terrain qu'ils pourraient circonscrire pendant une nuit. Sur la foi de cette promesse, les frères rassemblèrent les matériaux nécessaires, et dans le peu de temps dont nous avons parlé, ils élevèrent deux barrières,



Rivierre, del

Imp. Gouara, Rue du Jardinet, 12, Paris

Façade de l'Eglise de Saint-François

dont l'une fermait complétement une rue, et s'emparèrent ainsi d'un carré entier où il y avait un verger et un étang.

La municipalité de Lima réclama immédiatement comme d'abus, et demanda que la rue fût restituée à la ville, mais le vice-roi, qui désirait favoriser l'installation des franciscains, fit estimer le terrain occupé par les religieux, et en paya le prix de ses propres deniers.

L'église et le couvent de San-Francisco sont des plus somptueux de Lima, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur; les autels sont luxueux et de construction moderne.

Los Descalzos (les **Déchaussés**). — L'église et le couvent des Déchaussés ont été fondés en 1592, par le P. Andrés Corzo, au pied du mont de San-Cristobal. L'église possède dix autels; dans le couvent il y a une maison d'exercices spirituels pour les hommes.

Les Frères de ce couvent jouissaient de quelques revenus, mais lorsque les missionnaires le prirent à leur charge, en 1852, ils renoncèrent aux bénéfices de ces revenus, afin de vivre dans la stricte observance de leurs règlements. Ce fut dans ce couvent que vécut saint Francisco Solano.

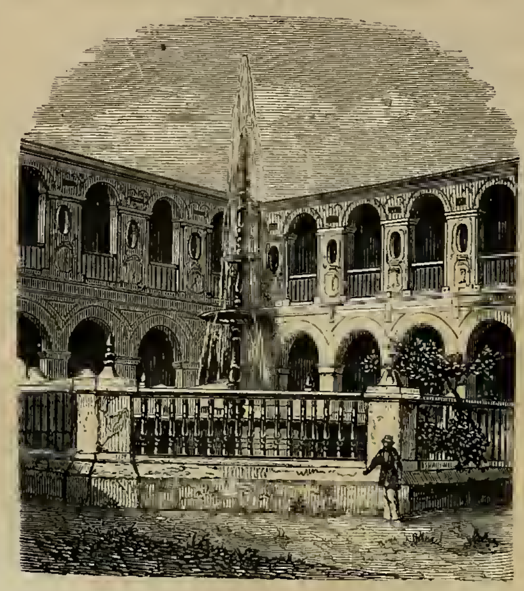
Santo Domingo (**Saint-Dominique**). — Les Frères Dominicains sont les premiers ecclésiastiques qui descendirent sur les plages du Pérou. Pizarro conduisit à sa suite sept religieux de cet ordre, et entre autres le Père Vicente Valverde, si célèbre dans l'histoire de la conquête de l'Amérique du Sud.

Le jour même de la fondation de Lima, Pizarro donna aux Dominicains un emplacement pour y élever leur couvent. Mais, occupés par le service de l'église cathédrale et par l'administration des sacrements, les Pères résidèrent un certain temps dans un endroit voisin de la porte de cet édifice, et y construisirent quelques cabanes de roseaux.

En 1549, le roi d'Espagne confirma les différentes donations de terrains, faites par Pizarro aux Dominicains, et sur lesquels ont été construits le magnifique couvent, et le temple somptueux que nous voyons aujourd'hui.

L'église possède dix autels; on y célèbre un grand nombre de fêtes, dont les plus solennelles sont celles de Notre-Dame du Rosaire.

Ce sont les Pères Dominicains qui ont récité les premières heures canoniques à Lima; ce sont eux qui ont célébré la pre-



Vue du premier cloître du couvent de Santo Domingo.

mière messe dans la cathédrale, et administré les premiers sacrements aux Indiens convertis. Comme souvenir de cette époque ils



ont conservé jusqu'aujourd'hui les premiers fonts baptismaux.

Recoleta Dominica (1). — Ce couvent, qui dépend du précédent, a été fondé en 1606, par le P. F. Juan Lorenzana, supérieur de l'ordre de Saint-Dominique.

L'église possède treize autels.

La fondation se fit sous l'invocation *de la Bendita Magdalena,* et à son origine le couvent n'admettait de revenus d'aucune sorte, car les Frères devaient mendier leur repas de porte en porte.

Congrégation de Saint-Philippe de Néri. — Cette église, connue sous le nom de *San Pedro*, a été fondée en 1598, dans le but d'y célébrer des messes pour les malades de l'hôpital *San Pedro,* qui occupait l'emplacement où se trouve aujourd'hui la maison religieuse de *las Recogidas* (Reclusês).

Après l'expulsion des Jésuites, qui eut lieu en 1767, on donna aux Pères de la Congrégation, organisée déjà en 1685, le local



appelé *Colegio Máximo de San Pablo* (Collége supérieur de Saint-Paul), où ces pères résident aujourd'hui.

(1) On désignait sous ce nom un autre couvent fondé par les pères dominicains.

L'église possède dix-sept autels. Les fêtes principales sont celles que célèbrent les membres de l'archiconfrérie de *Nuestra Señora de la O*, et celle *du Gloria*, le Samedi-Saint.

L'église de *San Pedro* est l'une des plus somptueuses de la capitale; l'édifice est colossal, et renferme un grand nombre de beautés artistiques.

Buena Muerte (1). — Le couvent de la communauté des Agonisants s'établit sur quelques propriétés de la rue de Rufas, cédées dans ce but par D. Antonio Velarde y Bustamante, le 31 octobre 1710; et doña Mariana del Castillo, veuve de D. Pedro Bravo de Lagunas, se déclara protectrice de la chapelle. A sa mort, cette dame donna



à la communauté la maison qu'elle habitait. Sur cet emplacement, on construisit le couvent et l'église que nous voyons aujourd'hui.

L'église a sept autels. Les fêtes les plus remarquables que l'on y célèbre sont celles de Saint-Camille, le 15 juillet, et de l'Octave de la Fête-Dieu.

(1) La bonne mort.

ÉGLISES DES MONASTÈRES EXISTANTS.

Encarnacion (l'Incarnation). — C'est le premier couvent de religieuses qui s'établit à Lima. Ses fondatrices furent doña Méncia de Sosa, et sa mère doña Leonor Portocarrero. La retraite de ces personnes eût lieu dans la maison même qu'elles habitaient. Elles s'y cloîtrèrent rigoureusement, et revêtirent l'habit des sœurs Augustines. Quelques autres femmes vertueuses s'étant jointes à elles, on éleva un édifice approprié au monastère, le 25 mars 1558, jour de l'Incarnation, et l'on donna à cette maison de piété le nom de *Notre-Dame de los Remedios* (des Remèdes).

L'église possède neuf autels.



Concepcion (la Conception). — Ce couvent a été fondé en 1573, par doña Inès Muñoz de Rivera, veuve du commandeur D. Antonio de Rivera, et par doña Maria Chavez.

L'église a sept autels.

Trinidad (**la Trinité**). — Ce couvent a été construit en 1580, par doña Lucrecia Sauzolas, et sa fille doña Méncia de Vargas.

L'église a dix autels.

Santa Clara (**Sainte-Claire**). — Ce couvent a été érigé par saint Toribio, en 1596. Quoique ces religieuses soient de l'ordre de saint François, elles suivent les règles de celui des Clarisses de l'Observance.

L'église a neuf autels.

Santa Catalina (**Sainte-Catherine**). — Cette maison a été fondée en 1624, par doña Lucia Guerra de la Daga et sa sœur doña Clara Guerra de la Daga, aidées de D. Juan Robles, prêtre et majordome de la cathédrale.

L'église a dix autels.



Descalzas (**les Déchaussées**). — Ce couvent a été bâti en 1603; on reconnaît comme fondatrices doña Leonor de Rivera et sa sœur doña Beatrix de Orozco, lesquelles, ainsi que d'autres personnes pieuses, firent de grandes largesses à cet établissement.

L'église a dix autels.

Le Prado. — Ce couvent a été élevé en 1640, par doña Angela de Iriarte y Rosalde, religieuse de l'Incarnation, qui sortit de ce mo-



nastère avec quatre autres religieuses, pour fonder le nouveau.

Carmen (le Carmel). — Grâce à l'autorisation royale accordée à



don Diego Majuelo, ce couvent a été fondé en 1625. Ce même Majuelo, doña Catalina Daria, don Miguel Bobadilla et d'autres personnes contribuèrent à sa construction, en versant de fortes sommes d'argent.

L'église a sept autels.

Trinitarias (**les Trinitaires**). — Ce couvent a été construit en 1682, par doña Ana de Robles.

L'église a neuf autels.

Nazarenas (**les Nazaréennes**). — La fondation de ce monastère fut approuvée par une bulle de S. S. Benoît XIII, promulguée en 1727. Il a été inauguré le 18 mars 1730. Les premières sœurs qui



l'habitèrent furent trois religieuses prises au couvent des Déchaussées par le vice-roi, marquis de Castel Fuerte.

L'église a sept autels.

Capuchinas de Jesus Maria (**les Capucines de Jésus-Marie**). — Ce couvent a été fondé sur les instances de Maria Jacinta de la Santísima Trinidad; cinq religieuses Capucines de Madrid vinrent l'établir, en exécution de ce qui avait été résolu par les cédules royales de 1698, 1699 et 1707. L'église a huit autels.

Mercedarias (**religieuses de la Merci**). — Ce couvent a été bâti en 1723 avec les revenus de doña Ana de Medina et de ses filles,



doña Tomasa de la Cruz et doña Bernarda de la Madre de Dios, qui avaient déjà créé auparavant une maison de cet ordre.

Santa Rosa (Sainte-Rose). — Ce fut à la sollicitation de plu-



sieurs sœurs réunies dans une maison appelée *Rosas de Santa Maria*, que ce couvent fut bâti, en 1708. Doña Helena Rodriguez de Corte-Real concourut à cette fondation en versant plus de 130,000 piastres.

L'église a huit autels.

ÉGLISES DES BÉGUINAGES (BEATERIOS) EXISTANTS.

Béguinage des Amparadas (Réfugiées). — Il a été fondé en 1670 comme asile de femmes repenties. Sa chapelle a sept autels.

Béguinage de Viterbo. — Il a été bâti en 1680. Son église a sept autels.

Béguinage del Patrocinio (du Patronage). — Il a été fondé en 1688. Son église a huit autels.



Béguinage de Copacabana. — Il a été érigé en 1691. Son église a neuf autels. Ce béguinage fut construit exclusivement pour l'éducation des filles d'Indiens.

Voici quelle a été l'origine de sa fondation. On adorait la Vierge de Copacabana dans un petit ermitage situé dans le *Cercado* (ban-

lieue) de Lima; un matin, l'ermitage fut trouvé sans toiture et la Sainte-Vierge baignée de sueur. Le très-illustre saint Toribio fit alors conduire cette Sainte-Vierge à la cathédrale. Une confrérie d'Indiens s'était chargée de pouvoir à tous les besoins de son culte. Cette statue est restée dans la cathédrale jusqu'à l'époque où l'on fonda la chapelle et le béguinage avec les deniers de don Francisco de Escobar.

CHAPELLES PUBLIQUES ET RÉGULIÈRES.

La Vera-Cruz (la Vraie Croix). — Annexée à l'église de Santo Domingo, elle fut construite par Pizarro en 1540. Il existe dans cette chapelle de curieuses et importantes reliques.

La Soledad (la Solitude). — Annexée à San Francisco.

Las Reliquias (les Reliques). — Ce sanctuaire est situé dans l'intérieur du couvent de San Agustin.

El Sr. de Consuelo (le Seigneur de la Consolation). — Cette chapelle est située à la porte principale du couvent de San-Agustin.

El Sr. de los Afligidos (le Seigneur des Affligés). — Cet oratoire se trouve dans le cimetière de l'église de la Merced, dans la partie qui donne sur la calle (rue) de Jesus Nazareno.

AUTRES ÉGLISES ET CHAPELLES PUBLIQUES.

Los Desamparados (les Abandonnés). — Cette église se trouve sur la petite place du même nom, et appartient à un des couvents de Jésuites; son érection a eu lieu en 1630, par le P. Castillo.

El Espíritu Santo (le Saint-Esprit). — Cette chapelle est annexée à l'ancien hôpital de ce nom destiné aux marins : elle a été fondée en 1571, sur les prières du marin Michel de Acosta.

La Caridad (la Charité). — Cette église est annexée à l'ancien hôpital de ce nom. Elle est située sur la place de la Constitution, qui s'appelait antérieurement place de l'Inquisition. Elle a été fondée par la coufrérie *de la Charité,* sur les propriétés que donna à cet effet doña Ana Rodriguez de Solorzano; sa fondation fut motivée par les désastres que causa, en 1559, une épidémie qui se déclara dans la capitale.

San Carlos (Saint-Charles). — Cette église, annexée au collége du même nom, a été érigée en 1597. Les Jésuites transportèrent le noviciat qu'ils avaient sous le nom de *Casa de Probacion* (Maison d'Épreuve), dans le local qui sert aujourd'hui de collége.

Nuestra Señora del Rosario de abajo del Puente (**Notre-Dame du Rosaire d'au-dessous du Pont**). — On assure que ce fut la première chapelle qui se construisit de l'autre côté du Rimac.

Naranjos (**des Orangers**). — Cette chapelle a été fondée par D. Juan Garaza tua le 7 janvier 1767.

Santuario de Santa Rosa (Sanctuaire de Sainte-Rose). — Dans cet édifice, qui fut autrefois un couvent de Dominicains, il y a deux églises : l'une extérieure, qui appartient à cet ordre; l'autre intérieure, élevée dans le lieu où naquit et mourut la glorieuse patronne de Lima et de toute l'Amérique, *Santa Rosa de Santa María.*

Dans cette dernière se trouvent des reliques précieuses de cette sainte.

Las Cabezas. — Cette église a été fondée en 1615 et réédifiée en 1639, par le père inquisiteur D. Antonio Castro del Castillo.

San Lorenzo (**Saint-Laurent**). — Ce fut D. Lorenzo Encalada qui ordonna la fondation de cette église en 1786; elle fut terminée en 1834 par le Dr. D. Lorenzo Soria, qui en paya toutes les dépenses.

Copacabana del Cercado (**de la banlieue**). — Cet oratoire a été autrefois un ermitage d'Indiens, d'où l'on a transporté au béguinage de ce nom, la Vierge miraculeuse qui fut trouvée baignée de sueur en 1596.

Cocharcas. — Cette chapelle est annexée à un petit couvent, fondé en 1681 par l'indigène Sébastien Alonzo, pour réunir et élever les enfants des caciques; l'église fut construite dans un endroit voisin de celui qu'elle occupe aujourd'hui et où elle a été transportée en 1777.

Baratillo. — Cette église est située sur la petite place du même nom, au-dessous du pont; elle a été construite en 1635.

MAISONS D'EXERCICES SPIRITUELS POUR LES HOMMES.

Elles se trouvent, comme nous l'avons dit, dans l'intérieur des convents de San Francisco et des Descalzos, et furent fondées, la



MONSEIGNEUR EXÉQUIEL MOREYRA

Evêque de Ayacucho

première en 1738, sur la demande du P. Michel Echevarria, et la seconde par San Francisco Solano.

MAISONS D'EXERCICES SPIRITUELS POUR LES FEMMES.

Celle du **Corazon de Jesus** (**Cœur de Jésus**) a été bâtie sous la direction des Jésuites en l'année 1754.

Celle de **Santa Rosa** (**Sainte-Rose**) a été construite à l'aide des biens que légua, dans cette intention, doña Rosa Catalina Vazques de Velasco y Peralta.

ÉGLISE DES RELIGIEUX HOSPITALIERS.

La seule qui soit conservée à Lima, c'est celle del **Refugio** (du **Refuge**), bâtie par les pères Bethléémites quand ils prirent à leur charge l'hôpital auquel elle est annexée.

ÉGLISES DE COUVENTS SUPPRIMÉS.

Santo Tomás. — Cette église, fondée en 1645, fut annexée à l'ancien collége du même nom, destiné à l'enseignement des sciences, chez les pères Dominicains. Le couvent était somptueux : aujourd'hui il est presque détruit.

Guadalupe. — Ce sanctuaire était annexé au couvent du même nom, qui, depuis sa suppression, a servi de caserne; il se trouve tout près de la porte de Guadalupe. En 1611, Alonso Roman Cervantes et Elvira de la Serna construisirent dans ce local un ermitage, et l'ayant cédé aux pères de Saint-François pour qu'ils y établissent le collége de Saint-Bonaventure, ces derniers construisirent l'église et les habitations pour le collége. L'église a été restaurée, il y a très-peu de temps, par les soins du colonel D. Juan N. Vargas.

Belen (**Bethléem**). — Cette église a été fondée en 1604 par doña Paula Pilardo ; elle a neuf autels.

Santa Liberata. — Cette chapelle a été fondée en 1711 par le très-illustre vice-roi Ladron de Guevara, parce qu'on découvrit dans

le lieu où elle s'élève, les hosties consacrées, renfermées dans le saint Ciboire qu'on avait dérobé dans l'église du Sagrario ; elle a sept autels.

San Francisco de Paula Viejo (Saint-François de Paule Vieux). — Cette église est située dans la rue de Malambo. Elle était connue autrefois sous le nom de *Nuestra Señora del Socorro* (*Notre-Dame du Secours*) ; elle a sept autels. Cette église est en ruine, et le culte y est à peu près nul.

San Francisco de Paula Nuevo (Saint François de Paule Nouveau). — Cette église a été fondée en 1794 par les pères de cet Ordre; elle est située dans la même rue que la précédente et a onze autels.

San Pedro Nolasco (Saint Pierre Nolasque). — Cette église a été bâtie en 1626 par le P. Jean Vallejo, provincial de la Merci ; elle est située dans la rue de ce nom et a sept autels.

Monserrat. — Cette église a été construite par deux laïques Bénédictins, sur le terrain donné dans ce but par doña Maria Loaiza, et avec les revenus de D. Antonio Perez de la Canal; elle a cinq autels.

CONFRÉRIES.

Il y a diverses confréries établies dans les églises et chapelles, dont les principales sont :

La Congrégation de Nuestra Señora (Notre-Dame) de la O. — Elle a été fondée dans l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri. Cette congrégation est celle qui a le plus grand nombre d'inscriptions chaque année, à cause des nombreuses prières qui se disent pour le repos de l'âme des frères défunts. De plus, chaque année elle dépense 500 piastres en aumônes de 20 piastres chacune, qui doivent être distribuées à vingt-cinq pauvres; 500 piastres pour le payement d'un anniversaire commémoratif, et 1,000 piastres en deux dots de 500 chacune.

L'inscription d'un frère coûte 70 piastres. Cette congrégation fait dire 15,000 messes par an.

Archiconfrérie de Nuestra Señora de la Purísima (de Notre-Dame de l'Immaculée Conception). — Elle fut fondée avec permis-

sion de l'archevêque Loaiza et organisée en 1558. Les fondateurs furent les Tailleurs, et pendant un certain temps il n'y eut que des individus de cette corporation qui pouvaient être majordomes. Cette coutume disparut en 1699.

L'archiconfrérie est dirigée par une junte générale de frères, et, par délégation de celle-ci, par une junte particulière composée des majordomes, des trésoriers, des députés, des syndics procureurs propriétaires et de l'avocat.

Sociedad Vascongada de Nuestra Señora de Aranzazu (**Société Basque de Notre-Dame d'Aranzazu**). — Elle fut fondée en 1612.

Archiconfrérie de Nuestra Señora del Rosario (**de Notre-Dame du Rosaire**. — Elle fut fondée en 1562. Pour donner une idée de l'ancienne richesse de cette confrérie, il suffira de citer les documents suivants extraits des inventaires par lesquels les majordomes prenaient la charge des biens qui lui appartenaient.

POIDS DES PIÈCES DE L'AUTEL.

	Marcs.		
El anda (1)	1002		
Douze lampes	782		
Le devant de l'autel	297	2	1/2
Le trône de la Vierge	411	1	
Colonnes du tabernacle et sa garniture	387	2	
Les portes du même	241		
Les portes de la niche de la Vierge	103	5	
Quatre grands candélabres	223	3	
Six petits candélabres (blandones)	150	1	
Les arceaux de la niche de la Vierge	152	4	
Vingt mayas (2)	202		

L'Ostensoir ancien avait :

Diamants	1304
Rubis	522
Émeraudes	1029
Améthystes	45
Topazes	2
Perles fines	121

(1) Brancard sur lequel on porte les reliques des saints.

(2) De longs bâtons d'argent sur lesquels se portaient les cierges.

La couronne de la Vierge :

Diamants	102
Rubis	102
Émeraudes	150
Ornements de tête en brillants	3
Bagues en brillants	29
Bagues avec des petits brillants	4

Par une disposition du gouvernement, de date très-récente, il a été ordonné que les fonds de toutes les confréries seraient administrés par la société de Bienfaisance.

Daus tous les temples dont nous avons parlé, il se célèbre par an quatre cent cinquante-neuf fêtes, et on y dit 39,607 messes, dont 19,506 sont payées par les confréries.

Dans toutes les églises il se dit des messes presque tous les jours, mais surtout les jours de fêtes; les messes se célèbrent de six heures du matin à une heure de l'après-midi; dans l'église de Saint-Pierre, il y a, les jours de fêtes, des messes toutes les demi-heures, payées par la Congrégation de la O.

Le total des personnes employées au service du culte ou à l'entretien des églises, y compris les prêtres et les sœurs, s'élève à 1,736.

TROISIÈME PARTIE.

ÉTABLISSEMENTS ET BUREAUX DU GOUVERNEMENT, ADMINISTRATION, INSTRUCTION PUBLIQUE, BIENFAISANCE ET GUERRE.

Bureaux administratifs. — Le chef de la République a cinq ministres ou secrétaires d'État : celui des affaires étrangères ; celui du gouvernement, de la police et des travaux publics ; celui de la justice, de la bienfaisance, de l'instruction publique et du culte ; celui des finances et du commerce, et celui de la guerre et de la marine. Ces cinq ministères sont dans le palais.

Lima, comme capitale du département, est la résidence du préfet ; et comme capitale de province, elle est aussi la résidence du sous-préfet et de l'intendant de la police.

Depuis 1839 jusqu'en 1857, il n'y eut pas de Municipalités. Le premier conseil municipal se réunit à Lima douze jours après la fondation de la ville ; les alcaldes étaient Nicolas de Rivera, l'aîné, et Jean Tello, compagnons de Pizarro.

La municipalité est chargée de la police urbaine, de l'ornement et de la salubrité de la ville ; l'alcalde est le chef de tous les spectacles publics.

En dehors des attributions dont nous venons de parler, la Municipalité doit tenir les registres de l'état-civil, où l'on inscrit toutes les naissances, les mariages et les décès qui ont lieu dans le district municipal.

L'Administration des Postes fut établie à Lima en 1772, et comme elle a reçu dans son organisation matérielle et économique des amé-

liorations importantes, le service se fait aujourd'hui avec assez de régularité.

La Cour des Comptes fut créée en 1607, sous le nom de *Comptabilité générale des Valeurs;* ses attributions se réduisent à examiner et juger les comptes que doivent présenter chaque année tous les administrateurs des revenus publics.

L'Hôtel des Monnaies fut fondé en 1565 ; les machines qui s'y trouvent aujourd'hui sont des meilleures.

La Trésorerie générale fut créée le même jour que se fonda la capitale. Cette administration reçoit le montant de tous les revenus de l'État, dont le recouvrement doit se faire dans la capitale, et paye les sommes dont le chef de l'État décrète le payement par l'intermédiaire du ministre des finances.

La Direction générale des Finances doit tenir le compte général des recettes et dépenses de toute la République.

La Direction générale du Crédit public fut fondée en 1826, sous le nom de *Caisse de Consolidation.* En 1855, on la réorganisa en lui donnant la charge de réunir toutes les recettes destinées à l'amortissement de la dette publique et au payement de ses intérêts; elle tient les comptes de l'exportation et de la vente du guano, et intervient, en un mot, dans toutes les opérations qui ont trait à la dette nationale intérieure et extérieure.

La justice s'administre, au Pérou, par des tribunaux ordinaires et privatifs; les premiers sont :

Les Justices de Paix, créées par le règlement provisoire des Tribunaux, donné le 10 avril 1822, substituant les juges de paix aux corrégidors. Leur juridiction s'étend seulement aux districts, et ils connaissent des affaires civiles et criminelles de peu d'importance.

Les Justices de première instance, créées par le même règlement à la place des anciens offices d'alcaldes, exercent leur juridiction sur une province et connaissent en première instance de toute sorte de procès.

Les Cours supérieures, créées par la Constitution politique de 1822.

La cour de Lima, organisée sous le nom de *haute chambre de Justice,* en 1821, remplaça l'audience Royale créée par le décret



M. JOSEPH DAVILA CONDEMARIN

Ancien Directeur général des Postes

royal de 1543, qui disposa que le tribunal qui existait à Panama sous ce nom fût transféré à Lima. Les cours supérieures connaissent par degré de tous les actes qui sont de la compétence des juges de première instance du district où elles siégent.

La Cour suprême fut créée en vertu d'un article de la constitution dont nous avons parlé plus haut. Elle connaît des sentences et des décisions des cours supérieures.

Les tribunaux privatifs *ecclésiastique, des eaux, des mines, du commerce et des finances,* connaissent en première instance des faits qu'indiquent leurs dénominations.

Maison de Détention. — *Carceletas.* Cette prison occupe l'ancien édifice où la *Sainte-Inquisition* martyrisait, pour la plus grande gloire de Dieu, *les possédés du démon et les sorciers.* Aussi sa construction est-elle d'une sévérité appropriée à sa première destination.

Aujourd'hui elle sert à la détention des accusés de délits de toute espèce; c'est une prison qui exige qu'on la remplace par une autre plus en rapport avec l'état de civilisation du Pérou.

Prison de Police. — C'est le lieu où l'Intendance de Police a ses bureaux; il y existe des dépôts ou salles de détention où sont envoyés les individus arrêtés pour vagabondage, ivresse, scandale, et en général tous ceux qui enfreignent les lois de police ou offensent la morale publique. Les individus qui, arrêtés par la police, doivent être mis en jugement, sont transférés aux *Carceletas* et mis dès ce moment à la disposition du juge compétent.

Penitenciaría (Pénitencier). — La pierre fondamentale de cet édifice, qui, sans aucun doute, est dans son genre l'un des meilleurs de l'Amérique du Sud, fut posée le 31 janvier 1856, par le grand-maréchal Raimon Castilla, président de la République.

L'architecte-directeur des travaux, M. A. Mimey, a suivi pour sa construction les modèles des prisons les plus célèbres des États-Unis.

Le frontispice et le premier étage sont en pierre de granit.

La prison a trois cent douze cellules pour les détenus; deux

grands couloirs souterrains par lesquels le chef du pénitencier peut se rendre au centre de n'importe quelle division sans qu'on soupçonne sa présence ; un bureau d'administration avec des dé-



Vue extérieure de la Penitenciaria (du Pénitencier).

pendances diverses ; des ateliers pour faire travailler les prisonniers, une chapelle, un réfectoire, des cuisines, etc.

La population moyenne du pénitencier est environ de 220 individus.

Établissements d'Instruction publique. — *L'Université royale et pontificale de San Marcos* a été fondée par décret royal de 1551. Ce fut le premier corps littéraire qui s'organisa dans le nouveau monde, grâce aux efforts des religieux dominicains qui le soutinrent dans son origine.

L'édifice fut construit en 1576 ; on y trouve la salle où ont lieu les séances de la Chambre des députés, et qui est l'ancienne chapelle de l'école ; le secrétariat et les archives du congrès ; une salle où se réunit la société de Médecine ; il reste pour les actes universitaires une autre salle générale qui sert à la réunion du Collége des Avocats. Il y a dans cette salle 92 siéges bas et 73 plus élevés, et deux galeries, l'une pour les chanoines, l'autre pour les dames ; son architecture, quoique ancienne, est belle et solide ; la partie supérieure de ses murs est totalement couverte des portraits des anciens professeurs et



Rivierre, del

Imp. Godard, Rue du Jardinet, 12, Paris

Intérieur de la Chambre des Députés

recteurs, parmi lesquels on compte quelques personnes d'un mérite littéraire distingué.

Il y a quelques années déjà qu'il n'y a plus aucune espèce de leçons à l'Université, et que le titre de professeur est purement honorifique.

Aujourd'hui, et en conséquence du dernier règlement d'instruction publique, elle ne dispose plus de la faculté exclusive de conférer les grades qui peuvent s'obtenir dans les écoles de médecine et de droit.

Au temps de sa splendeur, l'Université compta, parmi ses membres, des hommes éminents dans les lettres et dans les sciences, et les épreuves que devaient subir les aspirants au grade de docteur étaient très-rigoureuses. Les recteurs étaient aussi très-scrupuleux sur les qualités personnelles des candidats : sans une naissance illustre et une conduite irréprochable, nul ne pouvait aspirer à siéger dans ce *temple*. L'avant-dernier *Protomédico* (1) du Pérou, le docteur D. José Manuel Valdès, apparut à son époque comme un médecin de science profonde et comme un poëte mystique ; son mérite scientifique ne lui suffit pas, cependant, pour que l'Université le reçût dans son sein. Il fut forcé de recourir à Madrid et de solliciter du roi la permission qu'on lui refusait au Pérou, parce qu'il était *homme de couleur*, et le roi, après une enquête sérieuse, accorda la permission demandée. Le docteur Valdès fut donc le premier *homme de couleur* gradué à Lima ; un peu plus tard cet honneur fut obtenu par des hommes d'une couleur plus prononcée et d'un talent moins éminent.

Faculté de Médecine de l'Université de Lima. L'ancien *Protomédicat* (conseil d'examen), qui a éprouvé diverses modifications depuis l'année 1570, date de sa fondation, a été converti, par décret suprême du 9 septembre 1856, en faculté de médecine, présidée par un doyen et par les professeurs de l'école.

Les attributions de la faculté consistent à diriger l'école de médecine, à hâter la marche et le progrès des sciences médicales, à

(1) *Protomédico*, président du conseil d'examen, exerçant sur le corps médical certaines facultés juridictionnelles.

examiner les étudiants qui, ayant terminé leurs cours, aspirent au titre de médecins, de chirurgiens, de pharmaciens, de dentistes et de phlébotomistes, de leur délivrer leurs diplômes respectifs et d'examiner les médecins étrangers.

Le dernier président du conseil d'examen et premier doyen de la faculté fut l'éminent citoyen D. D. Cayetano Heredia. Jamais aucun homme ne s'adonna avec plus d'abnégation au culte de sa profession. Enfant de l'école de médecine, il y consacra toute sa vie et sa modique fortune, pour que cette science parvînt à la hauteur qu'exigeait le degré de civilisation du Pérou. Avant que le docteur Heredia eût pris en main la direction du collége médical, on étudiait la médecine d'une façon trop superficielle; il modifia les règlements des études, y introduisit les diverses branches des sciences naturelles, telles que la chimie et les autres sciences accessoires, indispensables dans l'art de guérir; il forma un riche cabinet d'objets d'histoire naturelle et d'instruments de physique, il établit des cours de clinique médicale et chirurgicale, et, en un mot, il donna la vie à la science en la faisant entrer dans une voie de progrès réel et assuré.

Nous ne raconterons pas dans tous leurs détails les services que le docteur Heredia a rendus à sa patrie. Chacun des étudiants était pour lui l'objet de la plus tendre sollicitude. La capacité intellectuelle d'un jeune homme suffisait pour lui obtenir l'amitié et l'appui de ce savant. Ainsi il maintenait gratuitement quelques élèves au collége, et payait de ses deniers personnels le séjour de quelques autres en Europe. La médecine au Pérou doit beaucoup au docteur Heredia, et un grand nombre de médecins d'aujourd'hui lui doivent tout.

Il est juste de dire que le docteur Heredia rencontra de la part de quelques professeurs, ses collègues, une coopération efficace, et il est nécessaire de mentionner dans ce nombre, l'éminent professeur D. D. Manuel Solari, un des plus illustres et des plus savants médecins étrangers qu'ait possédés le Pérou.

La mort du docteur Heredia fut un événement qui porta le deuil dans la république entière, et les étudiants en médecine, ainsi

que les médecins pour lesquels il avait été au collége un père, un maître et un recteur, donnèrent à ce triste moment des preuves de leur affection et de leur reconnaissance. Spectacle que l'on vit pour la première fois à Lima, le corps du docteur Heredia fut porté sur les épaules des étudiants, depuis la maison mortuaire jusqu'à l'église, et de là au cimetière général, où l'accompagna une foule immense. Quand il arriva au dernier séjour d'ici-bas, des discours pathétiques furent prononcés, et l'on vit couler, non ces larmes qu'arrache à tout homme la vue de la tombe, mais bien celles que verse le cœur oppressé par une douleur sincère et profonde.

Le souvenir donné au docteur Heredia dans cet ouvrage est, lui aussi, une dernière larme échappée du cœur d'un de ses enfants.

École de Médecine. Elle a été fondée par le vice-roi Abascal, sous le nom de *collége de San Fernando*, en 1810; on l'appela ensuite *collége de la Independencia*, et lors de l'organisation de la Faculté de



Vue de la façade de l'École de médecine.

médecine elle reçut le nom d'école; elle est régie par le doyen, et les membres de la faculté sont les professeurs des diverses branches qui se rattachent à l'instruction médicale.

Les chaires de la Faculté ne doivent être données qu'au concours, et les épreuves de capacité que doivent subir les concurrents sont : la composition écrite, la composition orale, et l'argumentation orale; les juges du concours doivent ensuite aller aux voix

pour décider quel est celui des concurrents qui mérite la chaire.

Illustre collége des Avocats. Il a été fondé en 1808. Ses principales attributions consistent à examiner les aspirants au titre d'avocats. Un des membres qui préside la corporation est le directeur des conférences pratiques de jurisprudence.

Collége de San Carlos (*Saint-Charles*). Ce collége, situé dans le local où fut autrefois le noviciat des Jésuites, a été fondé en 1770; on y a réuni les colléges de Saint-Martin et de Saint-Philippe.

Le collége de Saint-Charles comprend les facultés de philosophie et des lettres, de mathématiques et de sciences naturelles, et celle de jurisprudence.



Collégien de San Carlos (Saint-Charles).

L'assemblée de chaque faculté se compose du recteur, des professeurs titulaires de la faculté et du secrétaire.

Les études philosophiques et littéraires se divisent en cinq années.

Collége de Nuestra Señora de Guadalupe. Cet établissement a été fondé le 7 février 1841, dans le local occupé par l'ancien entrepôt des



Anat... Bo...quin ...

Imp Lemercier & Cie r de Seine 57 Paris

tabacs, situé rue de la Chacarilla, et destiné à l'instruction primaire et secondaire ; en 1848, on comprit dans le plan des études quelques branches de la jurisprudence. En 1855, le gouvernement prit le collége à sa charge, le déclara national et lui assigna des revenus. Il a été dès lors affecté à l'instruction secondaire et préparatoire.

Séminaire conciliaire de Santo Toribio. Cet établissement a été fondé en 1591 par l'archevêque Saint Toribio. Il occupait depuis sa fondation un local situé dans la rue du même nom.

Dans le courant de l'année 1859, il a été transféré dans une partie du couvent de San Francisco, et sa porte principale donne sur la rue del Milagro. Le nouvel édifice, commode, propre et



Costume de séminariste.

vaste, exigea, pour sa construction, la somme de 60,000 piastres, fruit des économies du défunt archevêque Luna Pizarro, et qu'il avait réunie au prix de grands sacrifices.

Cette maison est destinée à l'instruction des jeunes gens qui se préparent à la carrière ecclésiastique.

Institut naval militaire. L'école navale, ou collége de marine, a été

établie en 1794 par le vice-roi Gil de Lemus ; l'école a quitté plusieurs fois le local où elle se trouvait et a subi un grand nombre de changements dans son organisation, jusqu'à ce qu'elle fût rétablie sous le nom qu'elle porte aujourd'hui.

École normale centrale. Dans le but de rendre l'instruction primaire uniforme, d'après les systèmes adoptés récemment, le gouvernement ordonna qu'on amenât d'Europe un directeur et des professeurs pour l'école normale centrale qui devait s'établir à Lima. On destina à cette école l'ancien édifice de la douane et on dépensa la somme de 121,700 piastres pour l'approprier à cet objet. Elle a été ouverte le 1er juin 1859.

École des Arts et Métiers. Un des premiers décrets rendus par le général D. José de San Martin, qui, bien qu'occupé à faire la guerre contre les Espagnols, ne perdait pas de vue l'organisation



Vue de la grille de la cour de l'École des Arts.

politique du Pérou, disposa que dans toutes les capitales de département il serait établi des écoles des Arts et métiers.

Cette même disposition, répétée dans plusieurs décrets suprêmes, devint à la fin l'objet d'une loi.

Sous l'administration du grand Maréchal Castilla, on engagea



Vue extérieure de la cour de l'École des Arts.

comme directeur de cet important établissement M. Jarrier, qui avait fondé et dirigé pendant longtemps une école du même genre dans la capitale du Chili.



Vue intérieure de l'École des Arts.

On destina à cette école l'ancien édifice du collége Royal qui servait de caserne, et grâce à l'intelligence du directeur et aux grandes ré-

parations faites à ces bâtiments, Lima peut s'enorgueillir de posséder un établissement qui fait honneur à ses progrès.

L'école possède toutes les machines et les outils nécessaires à l'enseignement des diverses branches de son programme ; et, même avant d'ouvrir les cours, on travailla pour le gouvernement à certains ouvrages de fonte qui n'avaient jamais été faits à Lima.

L'école fut inaugurée solennellement l'année dernière, 1865. Outre ces écoles nationales, il y a encore celles de *Santa Teresa* et *d'Obstétrique*, dont nous parlerons en traitant des établissements de bienfaisance.

Bibliothèque publique. Ce fut le premier établissement que le gouvernement de l'Indépendance ordonna de fonder, par les décrets suprêmes d'août 1821 et février 1822.

La bibliothèque compte actuellement trois salles, l'une de lecture et les deux autres entourées de rayons renfermant trente mille volumes, qui traitent de toutes sortes de matières. Il y a aussi une petite salle appelée salle de dépôt.

Dans la classe des imprimés, on trouve plusieurs livres très-importants; d'autres sont surtout remarquables à cause de leur antiquité; quant aux manuscrits, la bibliothèque en possède quelques-uns assez curieux.

Musée public. Le musée national d'antiquités et d'objets d'histoire naturelle a été fondé par un décret suprême de 1826. Après avoir occupé différents locaux, il se trouve aujourd'hui dans les salles voisines de celles de la bibliothèque. Dans un pays aussi riche que le Pérou, où la nature est si féconde, on ne peut que s'étonner de la pauvreté de cet établissement qui ne donne qu'une bien pauvre idée de la protection que le gouvernement lui accorde.

On y trouve 5,330 spécimens de minéralogie, de zoologie, d'antiquités péruviennes et étrangères, de curiosités et d'objets d'art, dont un très-petit nombre ont une véritable valeur. Les choses de science sont dans un état de confusion et de désordre complet, et placées sans aucune classification.

Musée et bibliothèque d'Artillerie. Situé dans une des salles de la cour de la caserne de cette arme, il a été fondé en 1854 par le gé-

néral D. Emmanuel de Mendiburu, et on l'entretient avec un soin et une vigilance toute particulière.

On y trouve près de deux cents objets, parmi lesquels il y a des armes de toutes les époques et de fabrications diverses; quelques-unes sont précieuses par leur antiquité ou par le fini de leur travail.

La bibliothèque possède environ quinze cents volumes.

Société de Médecine. Organisée en septembre 1864, elle se compose de plusieurs médecins, associés dans le but de favoriser les progrès de la science. Elle tient ses séances dans une des salles de l'Université; comme organe officiel de la Société, il se publie un journal appelé *Gazette Médicale.*

La Société élit chaque année pour la direction de ses travaux un président, deux vice-présidents, un trésorier et un secrétaire.

Cosmographiato. Il fut érigé pour l'étude de la cosmographie qui devait précéder celle du pilotage. Aujourd'hui le *Cosmographiato* existe seulement de nom. Le premier cosmographe du Pérou n'exerce d'autres attributions que celle de publier le calendrier et le *Guide politique du Pérou.*

Colléges et Écoles de particuliers. Il existe à Lima trente-deux écoles pour les garçons; quinze pour les demoiselles, et vingt-trois écoles mixtes. Elles sont fréquentées par quatre mille sept cent seize enfants.

Établissements de bienfaisance. — *Société de bienfaisance.* La première société de bienfaisance, chargée de conserver et d'avoir soin des établissements que la charité publique avait érigés pour venir au secours des malades et des malheureux, fut créée et organisée en 1825; après avoir subi ensuite une foule de changements quant à son organisation et au nombre de ses membres, elle se réglementa en 1848 sur les bases qui existent aujourd'hui.

Avec les personnes qui exercent certaines charges, et élues à la fin de chaque année, avec les majordomes et les inspecteurs des établissements de bienfaisance, on a formé un comité permanent. Ces majordomes ou inspecteurs sont des membres de la société, auxquels on confie le soin direct de l'un des établissements.

Hôpital de San Andrés. Il fut fondé en 1557 par le vice-roi D. An-

dré Hurtado de Mendoza, grâce aux instances de D. François de Molina, qui, depuis 1552, secourait plusieurs pauvres malades dans une maison qu'il avait louée à cet effet.

Aujourd'hui cet hôpital est destiné aux hommes; il a douze salles et peut contenir jusqu'à six cents malades. Il est maintenu dans un parfait état de propreté, et est confié aux soins immédiats de dix-sept *sœurs de Charité*. Le chiffre moyen des malades est d'environ trois cents.

Santa Ana. Hôpital pour les femmes, fondé en 1549 par l'archevêque Loaiza. Il est confié à treize *sœurs de Charité* et renferme douze salles. Il peut contenir jusqu'à quatre cents malades, dont la moyenne, par jour, est de deux cent cinquante à peu près.

Refugio (Le Refuge). — Quoique les deux hôpitaux d'incurables ne soient pas sous la surveillance de l'administration de Bienfaisance, cette dernière nomme un inspecteur pour ces établissements, parce qu'elle paye les secours donnés aux varioleux qui vont s'y faire soigner.

L'hôpital des hommes incurables a été fondé en 1669 par D. Diego Cueto, qui le plaça sous la surveillance des PP. Bethléémites dès qu'ils arrivèrent dans la capitale. Celui des femmes, qui touche au précédent, fut fondé en 1804 par le vice-roi Aviles. Dans ces hôpitaux se déversèrent, en 1822, les malades de celui des lépreux, qui était situé près de l'église paroissiale de San Lázaro.

L'hôpital des hommes a deux salles et peut contenir jusqu'à soixante malades. Celui des femmes a aussi deux salles et contient le même nombre de malades. Le chiffre moyen est, par jour, de cent dix malades pour les deux maisons.

San Bartolomé. Cet hôpital n'est pas à la charge de l'administration de Bienfaisance, il est destiné à secourir les soldats de l'armée nationale; il fut fondé en 1646 par le P. Vadillo pour y guérir les nègres malades. Il y a dix salles pour les soldats et une pour les officiers, où peuvent entrer jusqu'à trois cents personnes. Le service de l'hôpital est confié à sept *sœurs de Charité*.

La moyenne des malades varie suivant le nombre des forces militaires en garnison à Lima.



Riviere dess

Imp Godard, r du Jardinet, 12, Paris

Vue extérieure du Cimetière général

École d'Obstétrique et maison de la Maternité. Sa fondation a été ordonnée par décret suprême du 10 octobre 1826, et son établissement par un autre décret du 12 mai 1830. On y enseigne toutes les matières concernant l'art de l'accouchement. Il y a dans l'école une salle destinée aux femmes qui n'ont pas les moyens de se faire assister dans leurs couches.

Maison des Orphelins à la mamelle. Elle a été fondée en 1597 par D. Luiz de Oxeda, surnommé el *Pecador* (le *Pécheur*). Il y a quatre salles : l'une est destinée aux enfants à la mamelle, une autre sert d'infirmerie à ceux qui ont plus de sept ans, la troisième est le dortoir des petites filles de moins de deux ans, et la quatrième sert d'infirmerie aux petits enfants de moins de deux ans.

L'établissement est parfaitement organisé. A l'honneur de Lima, on doit dire que le nombre des enfants exposés est des plus réduits chaque année, en proportion du chiffre de la population, et que très-peu de ces pauvres petits appartiennent à la race blanche.

Hospice pour les Veuves pauvres de commerçants. Cet asile fut fondé par D. Juan Ruiz Dávila. L'administration de Bienfaisance commença à exercer en 1848 son patronage sur cet hospice, et a continuellement travaillé à augmenter le nombre des chambres qui se donnent par la voie du sort aux personnes qui se présentent avec les conditions exigées dans l'acte de fondation.

Dans la maison on a établi une école pour apprendre à lire, et une autre pour la couture, destinées aux filles des femmes qui s'y trouvent, ainsi qu'à celles des commerçants réduits à la misère.

Hospice de Jesus Nazareno. Il a été fondé par le D. D. Lorenzo Soria, qui, à sa mort, en confia le patronage à l'administration de Bienfaisance.

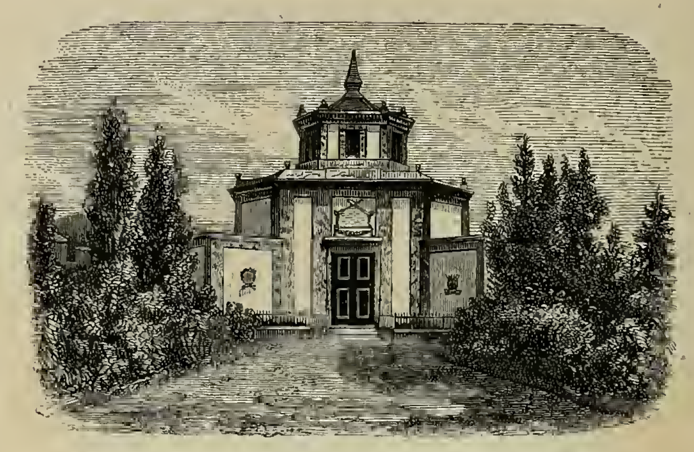
Asile-Ecole de Santa Teresa. D. Mateo Pastor et son épouse ont fondé, en 1569, sous le nom de *Colegio de Santa Cruz de Atocha,* cet établissement d'éducation et d'instruction pour les jeunes filles orphelines exposées. La maison est confiée aux soins de six sœurs de Charité.

Hospice des Aliénés. Parmi les nombreux travaux que la Société de bienfaisance a entrepris depuis quelques années, il n'y en a pas

de plus important ni dicté par un sentiment plus louable que la construction de l'hospice pour les aliénés des deux sexes.

L'édifice a tout l'aménagement nécessaire, des bains, des lingeries, des jardins, etc.; à la tête sont placées trois *sœurs de Charité.*

Cimetière général. Situé à quelques pas de la porte de Maravillas, il a été construit en 1807, et inauguré solennellement en juin 1808, M. Abascal étant vice-roi. La direction de l'ouvrage fut confiée au

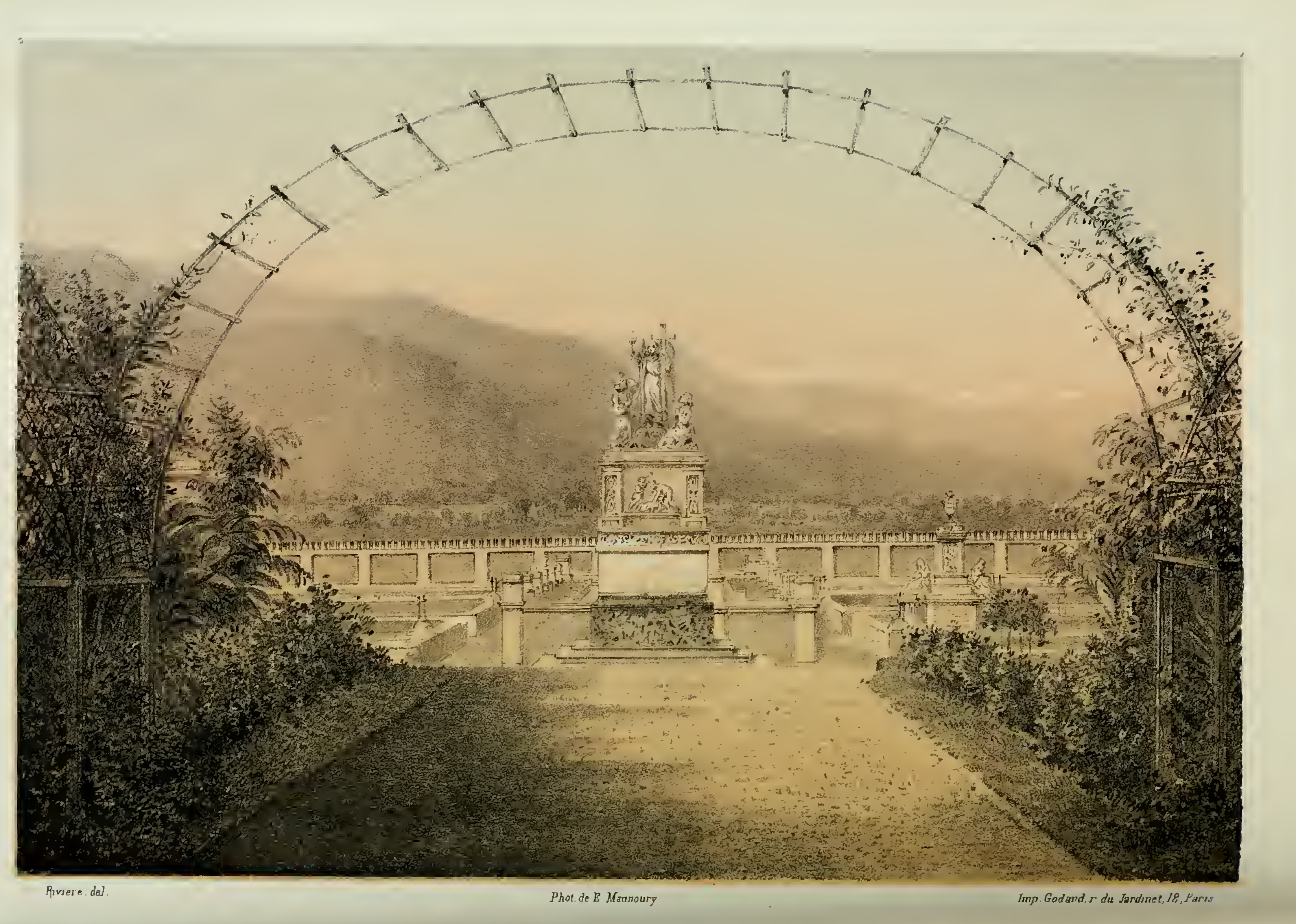


Vue de la façade de la chapelle du cimetière général.

prêtre D. Matias Maestro, homme d'une vertu exemplaire et ayant des connaissances très-étendues. La Société de bienfaisance a élevé un modeste mausolée à sa mémoire.

Le *cimetière général* est un des plus beaux établissements de la capitale ; tout y est remarquable à l'intérieur et à l'extérieur. La Société de bienfaisance y a fait faire d'utiles réparations. Dans tous les quartiers dont l'intérieur est composé, on a tracé de jolis jardins, entretenus constamment avec le plus grand soin. Des pierres tumulaires luxueuses et de somptueux monuments en marbre, renferment les restes de ceux qui ont joui sur cette terre des biens de la fortune, ou qui ont occupé des postes élevés dans la République, tels que les généraux Lamar, Gamarra, Salaverry, Necochea, etc.

L'autel qui occupe le centre de la chapelle est un superbe morceau de marbre travaillé de main de maître.



Riviere. del. Phot. de E. Mannoury Imp. Godard, r. du Jardinet, 18, Paris

Vue intérieure du Cimetière général

Il existe à Lima quelques autres institutions de bienfaisance créées par des particuliers. Les principales sont : la *Société des fondateurs de l'Indépendance,* dont le but est de secourir ses membres malades ou malheureux, et de faire pour eux, après leur mort, tout ce qu'on doit à la mémoire d'un frère, en conservant leurs restes dans des tombeaux à perpétuité et en publiant les faits les plus remarquables de leur vie militaire.

Cette société a tenu sa première assemblée le 28 septembre 1857. Les vainqueurs de Junin, d'Ayacucho, du second siége du Callao, les vétérans de l'Indépendance, les aumôniers et les chirurgiens qui ont servi dans les armées de la patrie, sont membres *nés* de cette société; les fils des fondateurs et des vétérans en sont les membres *actifs;* enfin les enfants des deux sexes des membres *nés* en sont les membres *honoraires.*

La Société typographique de secours mutuels a été fondée le 5 avril 1855; son but est de venir en aide à ceux de ses membres qui sont malades et malheureux, et de couvrir les frais de leurs funérailles en cas de mort. Tous les ouvriers imprimeurs qui se font inscrire et payent une cotisation mensuelle en sont sociétaires.

La Congrégation des Servantes des pauvres a été établie le 6 juillet 1856, dans le but de subvenir aux besoins les plus pressants d'alimentation, d'habillement et de traitement des personnes vraiment indigentes. Les dames de la plus haute société de Lima appartiennent à cette association. Les sœurs *actives* sont obligées de prêter leurs services personnels, et de remplir les charges qui leur sont confiées.

La Société espagnole de Bienfaisance a été établie grâce aux efforts de l'espagnol D. Francisco J. Moreno, et s'est réunie pour la première fois le 8 février 1857. Son but est de secourir les Espagnols pauvres et malades, de procurer du travail à ceux qui se trouvent sans ressources, ou de leur fournir les moyens de retourner dans leur pays. Elle refuse néanmoins tout appui aux vagabonds ou à ceux qui ont une mauvaise conduite, et aux condamnés pour crimes.

La Société française de Bienfaisance, fondée à peu près dans le même but que la précédente, a été organisée à Lima par plusieurs

Français, présidés par M. Edmond de Lesseps, consul-général et chargé d'affaires de France.

Dépendances militaires. — Outre les inspections, les états-majors de place et les commandements militaires, il existe à Lima deux établissements militaires qui méritent une mention spéciale : la caserne et le fort de Santa Catalina, et la fabrique de poudre.

Le Fort de Santa Catalina, où se trouvent le commandement général de l'artillerie, le musée militaire, le parc et les ateliers, fut construit en 1806, sous la direction du sous-inspecteur de l'artillerie espagnole D. Joaquin de la Pezuela.

L'édifice contient les magasins et les bureaux militaires, des salles d'armes, des dépôts de munitions, des logements pour les officiers et des casernes pour les soldats.

La Fabrique de poudre fut construite dans les premières années de ce siècle, avec les fonds de deux commerçants qui commencèrent à fabriquer de la poudre en 1807, et en approvisionnèrent presque toute l'Amérique du Sud et même l'Espagne. En 1826, le gouvernement prit l'établissement à sa charge, et le plaça sous la dépendance du corps de l'artillerie.

Les machines qui existent aujourd'hui dans l'établissement furent apportées d'Europe en 1856, et leur valeur est de 90,000 piastres. Pour le placement des machines, on a fait à l'édifice des réparations qui s'élèvent à la somme de 130,000 piastres.

QUATRIÈME PARTIE.

AUTRES MONUMENTS, ENTREPRISES PARTICULIÈRES, PRODUCTIONS, COMMERCE ET INDUSTRIE.

Abattoir général. — L'abattoir général, situé à quelques mètres en dehors de la porte de Monserrat, fut construit en 1855, par l'entrepreneur D. Pedro Conroy, en vertu d'un contrat passé avec le gouvernement. En terminant les travaux, Conroy céda l'édifice et les priviléges que lui assurait son contrat, pour la somme de 320,000 piastres que lui paya le gouvernement. En conséquence, l'établissement est national et placé sous la surveillance immédiate de la municipalité, bien que les produits de l'enchère entrent dans les caisses de la Trésorerie générale.

Quoique l'édifice ne soit pas l'un des meilleurs en son genre, il offre néanmoins d'assez grandes commodités pour l'abattage des bœufs et des moutons.

On tue en moyenne, à Lima, chaque année, 20,390 bœufs et 83,330 moutons.

Marchés. — Le seul qui mérite ce nom est celui qui a été construit par décision suprême en 1851, dans une partie du couvent de la Conception. Il coûta 244,950 piastres.

Il vient chaque jour au marché environ mille cinquante marchands.

Les vivres et les comestibles sont en général abondants et variés, à l'exception de la volaille où il y a peu de variété. On ne trouve ré-

gulièrement que des poules et des dindons, très-peu de canards et de pigeons, quelquefois des tourterelles, et dans de très-rares occasions des perdrix.

Bien qu'il y ait diverses espèces de poissons apportées chaque jour du Callao ou de Chorrillos, il y en a à peine trois ou quatre qui méritent la préférence : la petite courbine occupe le premier rang, mais, pour une cause inconnue, le savoureux *peje-rey* (*poisson-roi*) manque complétement dans ces parages depuis quelques années.

Les grains et les légumes sont abondants et de bonne qualité; le marché est approvisionné par les jardins de la ville, les *chacras* (plantations) d'Indiens situées dans les vallées voisines, et par quelques villages de la côte et de la montagne.

Les viandes les plus en abondance sont celles de bœuf, de mouton et de porc; il y a peu de chevreau, à moins qu'on ne l'apporte des villages environnants; bien rarement on vend des lapins et presque jamais de venaison, quoique le gibier ne manque pas dans les vallées voisines.

Chemins de fer. — Lima possède deux chemins de fer : l'un conduit au port du Callao, et l'autre au village de Chorrillos.

Le premier fut construit en vertu du contrat passé par le gouvernement avec D. Pedro Candamo, à qui on accorda un privilége de quatre-vingt-dix ans, au bout desquels le chemin, les voitures, etc., deviendront propriété nationale. Sur cette ligne le service se fait assez irrégulièrement; les entrepreneurs, en réglant les heures de départ et d'arrivée des trains, ont toujours soin d'ajouter les paroles *plus ou moins* en vertu desquelles ils se permettent de laisser les voyageurs se morfondre des heures entières.

Le chemin de fer de Lima à Chorrillos fut construit par une compagnie, en vertu d'un privilége du gouvernement. Ce chemin devint ensuite la propriété de M. Candamo qui, il y a peu de temps, a vendu à une compagnie anglaise tous ses droits sur les deux entreprises.

Télégraphe électrique. — Il a commencé à fonctionner entre Lima et le Callao le 23 avril 1857, et a été établi en vertu d'un privilége accordé par le gouvernement à un particulier.



M D P G CANDAMO

Premier entrepreneur de chemins de fer de l'Amerique du Sud

Voitures publiques. — On voit stationner sur la place principale, dès les premières heures du jour, plusieurs voitures destinées au service public, et dont les numéros atteignent le chiffre, encore restreint, de 96. Cette amélioration, des plus utiles, date de 1858.

Produits naturels de Lima. — Il serait très-long de faire l'énumération de tous les végétaux qui se cultivent au dedans des murs de Lima. La fertilité du sol, celle des jardins en général, les rend très-propices à la culture de toutes les plantes qui n'ont pas besoin d'une température très-froide, ni d'une faible pression atmosphérique. Il y a en effet très-peu de plantes importées d'Europe qui, grâce aux soins d'un jardinier intelligent, n'aient pas pu s'acclimater sur ce sol fertile.

Au nombre des fleurs les plus rares, on voit dans les jardins de Lima une riche variété de camélias, de magnolias, de renoncules, d'anémones, d'œillets superbes et d'une odeur suave; des roses de toutes espèces et de toutes couleurs, des lis, des nards, des narcisses, des jasmins, entre autres le jasmin du Cap (fleur tropicale d'une odeur des plus agréables et ressemblant beaucoup au camélia, par la pureté de sa blancheur et la largeur de ses pétales), des violettes, des *diamelas doubles,* des tulipes et bien d'autres fleurs encore, tant indigènes qu'acclimatées.

Parmi les principaux légumes, on récolte à Lima des choux, des laitues de plusieurs sortes, des carottes, des navets, des oignons, des tomates, du persil, du cresson, des chicorées, des artichauts, des choux-fleurs, etc., etc.

Ses fruits sont ceux de la zone torride et tempérée, dont voici les principaux : le fameux *chirimolla* (1), diverses espèces de banane, la grenadille, la pomme, des raisins de plusieurs qualités, l'odorant *palillo*, les *paltas,* la *lucuma,* la pêche ordinaire, la pêche molle et blanche, l'excellente orange douce, le citron doux et le citron aigre, la cerise, la figue, la prune aigre et celle dite du *moine* (de *fraile*), la fraise, l'ananas que beaucoup considèrent comme le

(1) Fruit magnifique dont l'extérieur a la forme d'une bourse en velours vert qui renfermerait à l'intérieur une crème excellente.

5

roi des fruits, les nèfles, les coings, le capolin, les melons, les pastèques, et un grand nombre d'autres non moins estimés.

Quant aux animaux domestiques, quoiqu'ils se multiplient peu dans les villes, il naît cependant à Lima des chevaux, des ânes, des chiens, des chats domestiques, des lapins, des *cuis* ou petits cochons d'Inde, des moutons, des porcs et des chèvres.

Dans la classe des oiseaux, on trouve le dindon, le paon, la poule, le canard, l'oie, le pigeon, le canari, le chardonneret et la tourterelle.

Il y a bien encore dans les champs et dans les maisons d'autres animaux qui sont apportés de la côte, de la montagne ou de l'étranger, mais qui ne s'y multiplient pas.

On trouve à Lima très-peu d'insectes ou de reptiles venimeux, et les espèces en sont rares; aussi n'arrive-t-il presque jamais de rencontrer, dans des habitations soignées, des scorpions, des mille-pieds ou des couleuvres.

Parmi les animaux nuisibles, la souris et le rat sont en très-grand nombre.

Quant aux insectes importuns, nous avouerons que, dans certaines saisons, il y a une grande quantité de cousins, de mouches, de puces, de punaises, et, en quelques endroits malpropres, des *niguas* ou *tiques*.

Commerce et industrie. — La capitale reçoit des marchandises de presque toutes les nations commerciales du monde, importées généralement par des négociants européens; les articles d'échange qu'elle produit sont nuls, et l'augmentation annuelle de l'importation étrangère est assez considérable.

Elle fait encore du commerce avec toutes les localités de la république, de la côte et de la montagne : ce trafic consiste en tissus ordinaires de laines, et tout spécialement en fruits et autres comestibles.

Parmi les États de l'Europe avec lesquels Lima entretient un commerce suivi, ceux qui font le plus d'importation sont l'Angleterre et la France. Le premier importe plus que le second des tissus et des marchandises de coton et de toile; mais la France surpasse l'Angleterre dans l'importation des soies, des articles de modes, de la parfumerie et de la bijouterie fine.



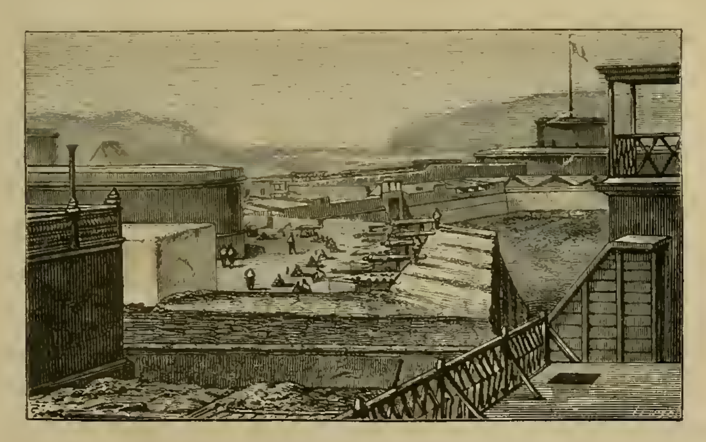
Rivière, del — Phot de Courret frères — Imp. Godard, r du Jardinet. 12, Paris.

Port du Callao

D'après les documents recueillis avec soin pendant l'année 1860, on peut déterminer comme il suit le chiffre de l'importation des marchandises étrangères : 1,547,402 piastres en provenance du Chili ; 42,192 de l'Équateur ; 3,199,899 de France; 2,851,218 de l'Angleterre; 280,489 de l'Amérique du Nord; 891,000 de Panama; 751,867 des différents pays allemands, et 450,000 de diverses autres nations.

Ces chiffres correspondent à 1,347,900 piastres de marchandises de coton; 1,200,000 de marchandises de laine; 192,864 de lingerie; 984,786 de soieries; 794,678 d'articles confectionnés; 84,751 de produits pharmaceutiques; 392,654 de ferraille et de quincaillerie; 242,710 de meubles; 71,816 de vins et liqueurs; 1,349,789 de vivres; 2,755,109 d'articles divers.

Des 10,015,057 piastres auxquelles s'élèvent les marchandises étrangères, il faut en déduire 829,467, valeur des rembarquements; de telle sorte que la consommation atteint le chiffre de 9,187,590 piastres. Cette consommation était, en 1852, de 6,041,293 piastres, et en 1857, de 7,887,650; d'où il résulte que chaque année elle augmente en moyenne de 349,485 piastres 3 réaux $\frac{1}{2}$.



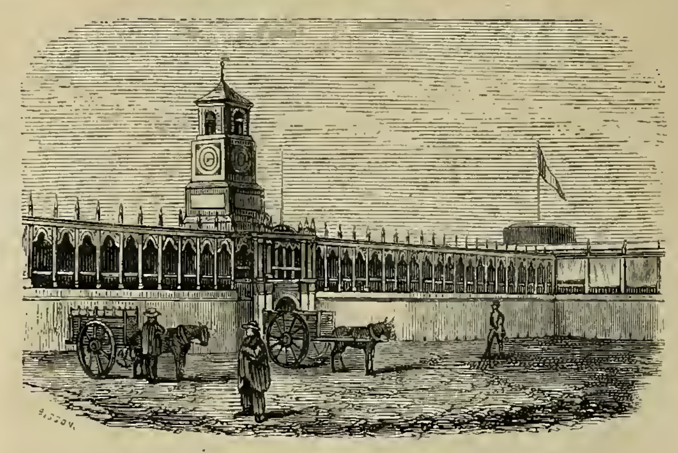
Vue du port de Callao, derrière la forteresse.

Le port principal du Pérou, le plus rapproché de Lima, et par lequel l'importation se produit naturellement sur la plus grande échelle, est celui du Callao.

Cette baie si jolie, où l'on ne ressent jamais les bourrasques qui visitent les autres ports du Pacifique, offre aux navires de toute espèce la sécurité la plus complète. Il est certain que le môle de débarquement des marchandises n'a pas toutes les commodités désirables; mais, comme nous l'avons entendu dire, le gouvernement a déjà passé un contrat pour la construction d'un môle où pourront aborder les grands navires.

L'édifice qui sert aujourd'hui de douane au Callao est l'ancien château fort de l'Indépendance qui, dépouillé presque entièrement de ses batteries, a déjà subi des réparations partielles exécutées toutes en vue de sa destination actuelle.

Comme les produits du Pérou, qui consistaient autrefois en barres d'argent, sans compter la grande quantité de cuirs, de laines, de salpêtre, de quinquina et de minéraux divers exportés, ne suffisent pas



Vue de la façade extérieure de la douane du Callao.

à l'échange, la majeure partie des chargements de retour se fait aujourd'hui avec le *guano*, dont il existe des dépôts immenses sur toute l'étendue de la côte du Pérou, et spécialement aux îles de Chincha.

Les sommes fabuleuses que ces îles, les seules exploitées jusqu'à présent, ont rapportées sont telles que, depuis 1844, ce sont presque les seuls revenus avec lesquels le Pérou a fait face à toutes ses dépenses.



Vue des îles guanières de Chincha.

La main-d'œuvre est trop chère à Lima, et c'est une des principales causes qui ont nui, dans cette capitale, au développement de l'industrie manufacturière. Des essais, tentés par des spéculateurs hardis, sont venus démontrer par leurs résultats déplorables, qu'il était impossible que certains produits fabriqués dans le pays pussent soutenir avantageusement la concurrence avec ceux du même genre importés de l'étranger. Une fabrique de cristaux, une autre de tissus de soie, une troisième de tissus de fil, ont pu à grand'peine continuer à travailler pendant un certain temps. La Providence cependant a doté les Péruviens d'une grande habileté pour les arts, et cette vérité est démontrée par des œuvres remarquables de sculpture, de peinture, par des tissus travaillés même dans la montagne, où le génie se dévoile en même temps que le manque d'instruction et d'école.

Les tailleurs, les cordonniers, les charpentiers et d'autres ouvriers de Lima, travaillent avec autant de perfection et de goût que ceux d'Europe, bien qu'ils ne puissent exercer leur industrie sur une grande échelle, parce qu'il leur est presque impossible d'abaisser leurs prix au niveau de ceux des articles semblables, manufacturés à l'étranger.

Au nombre des industries modernes qui ont atteint le plus de perfection à Lima, on doit compter la *photographie*. Sans crainte de se tromper, on peut dire qu'on obtient là-bas des épreuves aussi

parfaites que dans le pays le plus avancé. Cette perfection a pour puissants auxiliaires le ciel toujours pur et le soleil resplendissant dont jouissent les contrées tropicales. Les gravures et les lithographies qui ornent cet ouvrage, sont copiées sur des épreuves photographiques, obtenues dans les ateliers des intelligents artistes *Maunoury* et *Courret frères*.

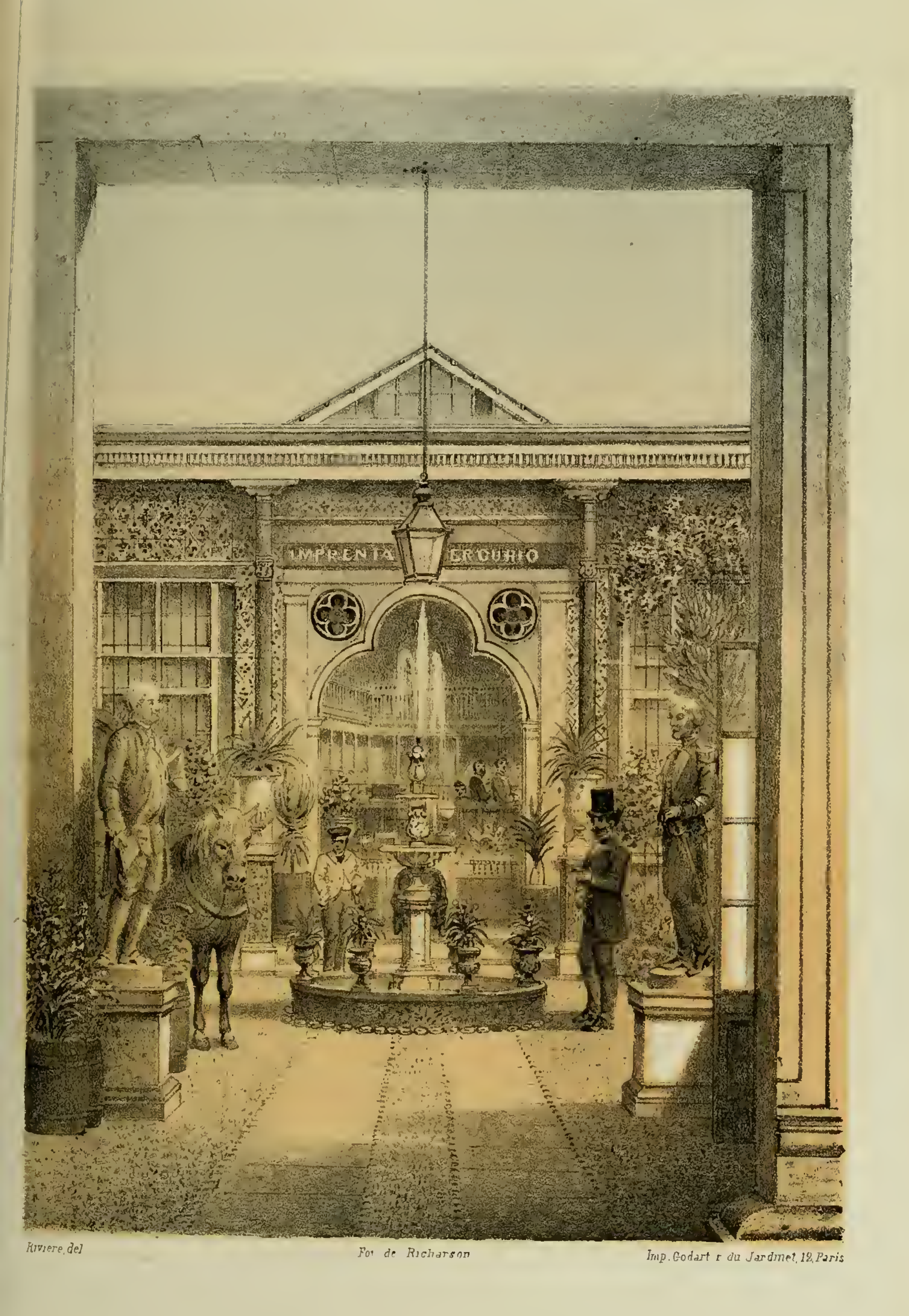
L'*imprimerie* est encore une des industries qui ont fait le plus de progrès depuis vingt ans. Pendant longtemps, l'imprimerie de D. José Masias, établie en 1817, fut la meilleure de tout le Pérou; mais depuis 1839 l'imprimerie du *Comercio* lui fit concurrence parce qu'elle était mieux organisée. En 1852 on établit celle du *Heraldo*, où le travail s'inspira du goût moderne le plus pur. En 1860 s'éleva enfin celle du *Mercurio*, qui est certainement au-



Vue de la cour de l'imprimerie du *Mercurio*.

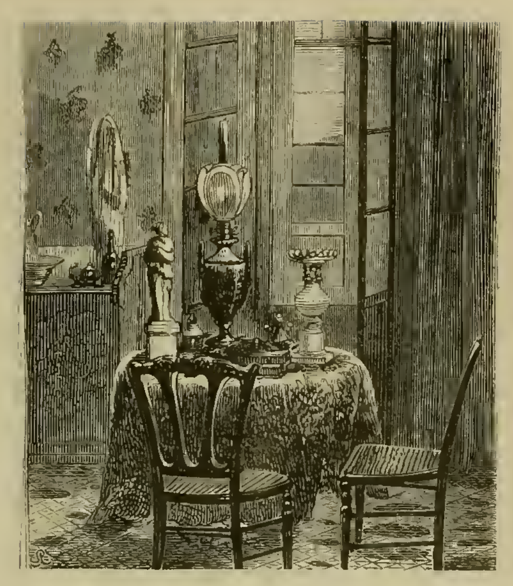
jourd'hui, par la richesse et l'abondance de son matériel et par la disposition de ses bureaux et de ses ateliers, la meilleure de toute l'Amérique du Sud.

Le local qu'occupe l'imprimerie est vaste et divisé en trois parties : la première se compose des bureaux de rédaction, d'ad-



Riviere, del — Fot. de Richarson — Imp. Godart r. du Jardinet, 12, Paris

Vue extérieure de l'Imprimerie du Mercurio



Vue du cabinet du directeur.

ministration, etc.; la seconde comprend un grand salon, et à l'étage supérieur une très-belle galerie; c'est là, ainsi qu'au rez-de-chaussée, que sont placées les casses des compositeurs, qui peuvent y tra-



Atelier des compositeurs.



Partie de la galerie supérieure.

vailler jusqu'au nombre de soixante; la troisième partie est occupée par des presses pour les impressions diverses et les journaux, par la machine à vapeur qui les met en mouvement, et par des ateliers pour laver les caractères et les rouleaux, etc.

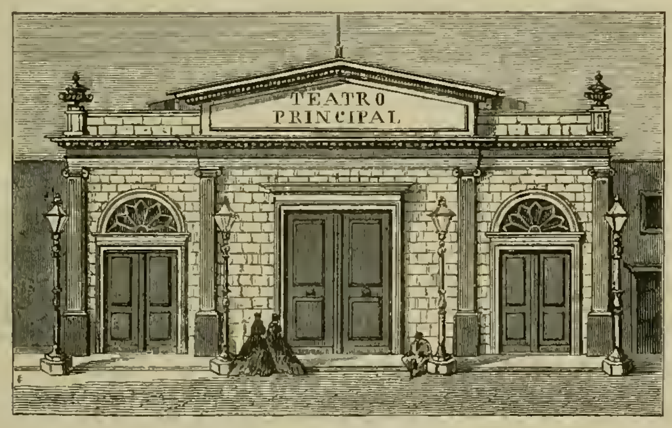
Cette imprimerie est, depuis 1865, propriété du gouvernement. Après cet établissement il convient de nommer celui de Huerta et Cie, pour la perfection des travaux, et en troisième lieu l'*Imprimerie Libérale*.



CINQUIÈME PARTIE.

ÉDIFICES CONSACRÉS AUX PLAISIRS PUBLICS, OUVRAGES D'ART ET PROMENADES.

Le théâtre de Lima fut fondé en 1601, et était la propriété de l'hôpital de San Andrés. Depuis cette époque, on construisit plusieurs édifices pour y donner des représentations, car les premiers tombaient en ruine. Celui qui subsiste aujourd'hui fut construit en 1660. Il peut contenir jusqu'à quinze cents personnes.



Vue de la façade du théâtre de Lima.

La direction de Bienfaisance administrait le théâtre comme propriété de l'un des établissements qui étaient à sa charge. En 1852, le gouvernement le prit à son compte, en donnant à la Bienfaisance d'autres propriétés en échange. Par une décision suprême toute

récente, le théâtre fut donné à la Municipalité. Le monument n'a rien qui soit digne d'un peuple civilisé.

Place de l'Acho. — Ce cirque immense, destiné aux courses de taureaux, et construit en 1768 par D. Agustin-Hipolito Landazuri, est le plus beau que l'on connaisse. Il est beaucoup plus vaste que



Vue de la place de l'Acho un jour de courses.

celui de Pampelune, qui est le plus grand de l'Espagne. Le cirque de Lima peut contenir jusqu'à neuf mille spectateurs.

Conformément aux clauses du contrat par lequel on accorda à Landazuri la faculté d'organiser la place des courses de taureaux, cette place est devenue la propriété d'un hospice qui relève de l'administration de Bienfaisance.

El Paseo de los Descalzos (Promenade des Déchaussés) se trouve de l'autre côté du pont. Cette promenade consistait en une allée d'arbres plantés en 1611, et qui furent abattus en 1856 pour faire place à une promenade dessinée sur un plan nouveau et beaucoup plus élégant.

Son étendue est de 60,623 vares carrées. Au centre il y a une belle avenue, de 19 vares de large, entourée d'une grille en fer achetée en Europe; à l'extrémité de cette rue on a placé un bassin avec un jet d'eau qui s'élève à une hauteur prodigieuse.

Contre la grille et dans toute sa longueur, en prenant un espace de trois vares à peu près sur la largeur de l'avenue, on a semé des plantes et des arbustes dont les fleurs variées donnent à cet en-



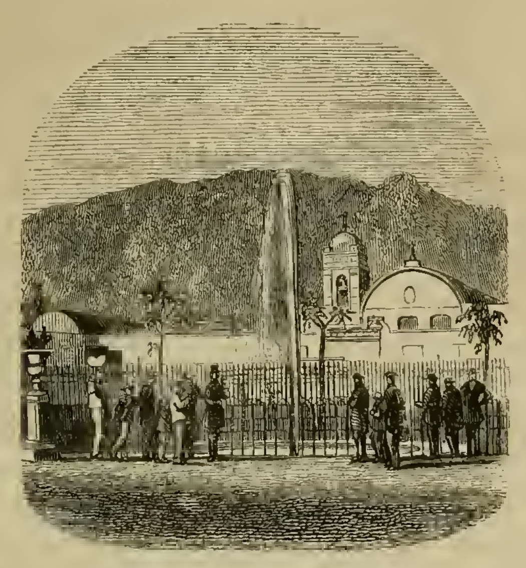
Promenade de Acho



Ch. Fivierres lith.

Imp. Godard Paris

Statue de Colon



Vue de la fontaine du Paseo de los Descalzos (Promenade des Déchaussés).

droit un aspect des plus agréables. Le long de ces plantations on a placé cent urnes en fer reposant sur des piédestaux du même



Vue de face du Paseo de los Descalzos (Promenade des Déchaussés).

métal et qui s'élèvent de deux vares au-dessus du sol ; il y a aussi douze lanternes à gaz. L'ornementation intérieure de l'avenue est complétée par douze statues colossales en marbre représentant les signes du zodiaque, et placées sur des socles d'une pierre très-belle travaillée dans le pays. — Sur les côtés extérieurs de la grille, en laissant un large espace pour les voitures et les chevaux, on a planté des saules qui forment des allées. A droite, on a construit un gracieux pavillon entouré de verdure, où se place l'orchestre qui a l'habitude, certains jours de fête, de venir jouer en public. Cette promenade a coûté 119,047 piastres 7 réaux.

La Alameda Nueva (promenade Nouvelle) ou de l'Acho fut tracée en 1773, elle est formée de trois voies : celle du milieu, destinée aux voitures et aux chevaux, et celles de côté, aux piétons ; son étendue est de 316 vares de long depuis son commencement jusqu'à la petite place de l'Acho, au centre de laquelle s'élève la statue de Christophe Colomb.

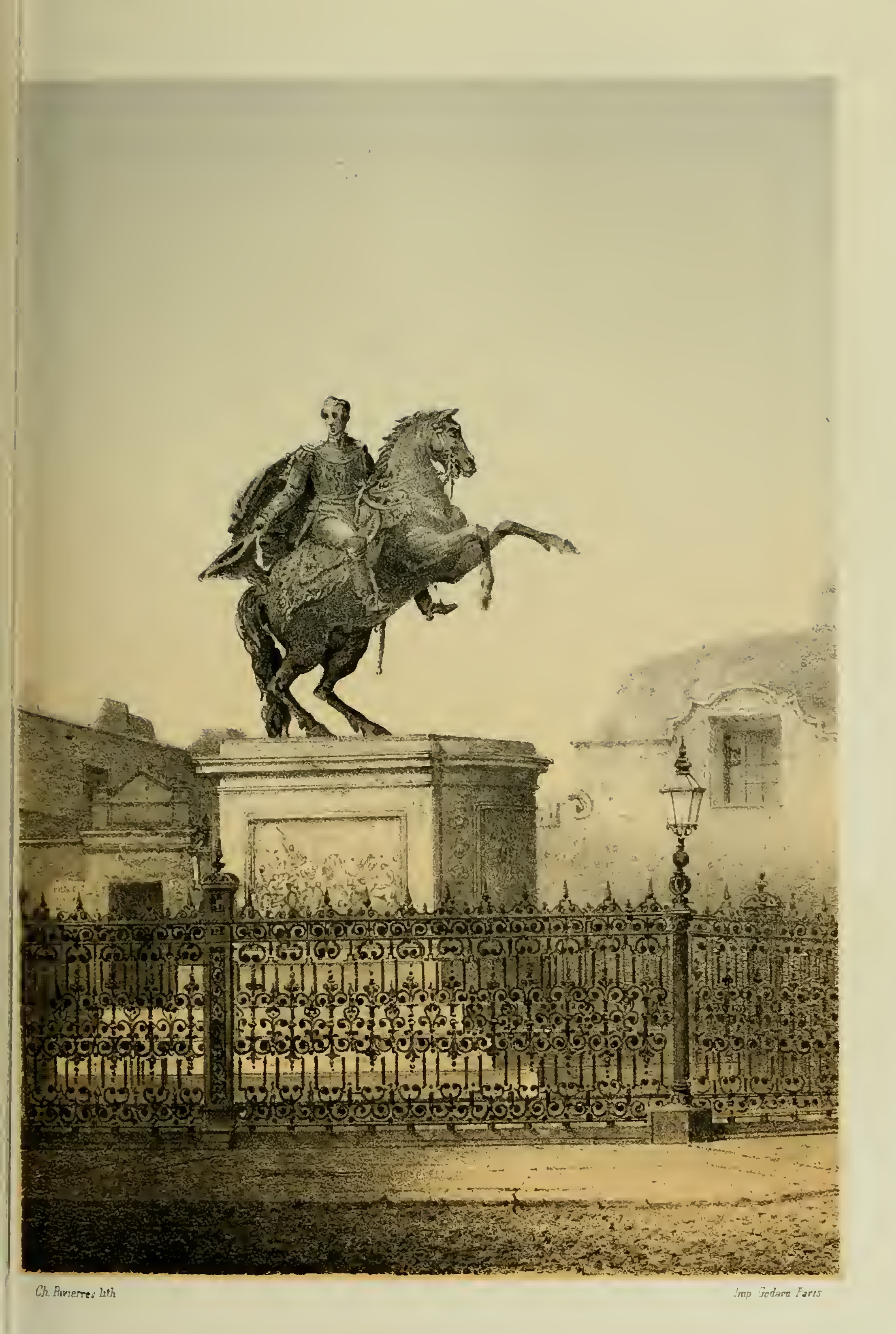
La statue, ou pour mieux dire le groupe, représente le navigateur levant le voile qui couvre une belle Indienne, symbolisant l'Amérique. Ce travail est en marbre et d'une riche exécution.

C'est Salvatore Revelli qui est l'auteur de cette œuvre, qui lui a été payée 4,300 piastres ; le piédestal et les bas reliefs en marbre ont été sculptés par Joseph Palombini, et ont coûté 3,000 piastres.

Sans compter le fret pour le transport d'Europe au Callao, le prix du groupe a atteint, jusqu'à son élévation sur la place, un chiffre total de 9,953 piastres 5 réaux.

Alameda (promenade) du Callao. — Elle fut établie en 1797, et se trouve en très-mauvais état ; ses arbres ne sont pas soignés, ses avenues sont défoncées, et elle est sans cesse inondée par l'eau qui déborde des canaux. Il y a deux rangées d'arbres ; on compte dans celle de droite 1,451 saules, et 1,108 dans celle de gauche.

Statue équestre de Bolivar. — Le 9 décembre, anniversaire de la fameuse bataille d'Ayacucho, qui assura pour toujours l'indépendance du Pérou, on leva aux yeux du peuple le voile qui couvrait encore la magnifique statue en bronze, élevée par la reconnaissance nationale au général Simon Bolivar, un des hommes qui ont le plus fait pour l'indépendance américaine.



Ch. Rivierre lith.   Imp. Godard Paris

Statue de Bolivar

La statue se trouve sur la place de la Constitution, et le métal dont on s'est servi pour la fondre est le même que celui de la célèbre statue de la Bavière, que l'on voit à Munich. Le poids de la statue de Bolivar est de 238 quintaux, et on compte 5 vares depuis les pieds du cheval jusqu'à la tête du cavalier.

Le cheval est cabré et se soutient sur les jambes de derrière. Bolivar salue, le chapeau à la main. Il est revêtu de son manteau, mais placé d'une façon si artistique qu'on voit parfaitement son brillant uniforme militaire.

La statue est placée sur un magnifique piédestal en marbre, qui a trois marches très-larges. Les bas-reliefs représentent : celui de droite, la bataille d'Ayacucho; et celui de gauche, la bataille de Junin. Sur les deux autres faces du piédestal, sont incrustés deux bas-reliefs en bronze, dont l'un, sur le devant, porte l'inscription suivante en lettres saillantes :

A SIMON BOLIVAR
LIBERTADOR
LA NACION PERUANA
ANO MDCCCLVIII

sur l'autre, du côté opposé, est placé l'écusson des armes nationales.

La statue et son établissement coûtèrent plus de 22,000 piastres.

El Paseo de Aguas (la promenade des Eaux). — Projetée par le vice-roi Amat, elle ne fut pas terminée; et la partie édifiée ne présente presque plus aujourd'hui que des ruines.



Vue del Paseo de Aguas (promenade des Eaux).



INDIEN MULETIER

SIXIÈME PARTIE.

POCHADES ET CROQUIS.

Que de couleurs!

Nous avons lu, mais sans pouvoir dire si c'est dans un ouvrage imprimé ou manuscrit, « qu'un champ entièrement couvert de fleurs



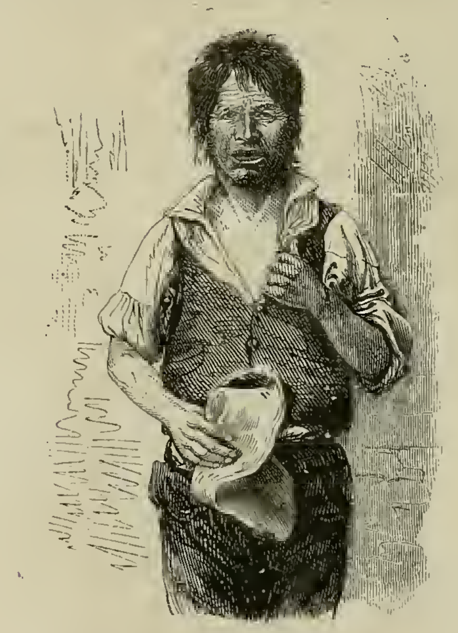
Indien non conquis.

« blanches n'offrirait à l'œil qu'un aspect uniforme; que l'unifor-
« mité, c'est la monotonie; que la monotonie fatigue les sens; que

« ce qui fatigue les sens est désagréable, et que par conséquent « un champ totalement couvert de. . .» Le lecteur peut, s'il lui plaît, achever la proposition.

Si la théorie du champ peut s'appliquer aux populations, la population de Lima doit être nécessairement bien agréable, puisqu'elle ne se compose pas seulement de blanc, et qu'elle n'est, par cela même, ni uniforme, ni monotone, ni fatiguante pour les yeux.

On sait que les habitants du Pérou, avant qu'on ne lui fît l'*honneur de le conquérir,* ne formaient qu'une seule race, l'indienne ou jaune, comme l'appellent les savants. Les conquérants étaient blancs,



Indien conquis (1).

et le jaune et le blanc, c'est-à-dire le produit du mélange du conquérant et du conquis, reçut le nom de métis.

Ceux qui introduisirent le catholicisme au Pérou y amenèrent

(1) Notre gravure est la reproduction exacte d'une photographie prise sur nature à Lima. Le sujet que nous représentons vit encore; on peut juger par son visage, type parfait de l'Indien, et par ses manières, de la civilisation que, dans un espace de trois siècles, le gouvernement espagnol a introduite chez les peuples de l'intérieur du Pérou.



INDIENNE DE LA MONTAGNE

aussi un frère Valverde et une inquisition ; ceux qui nous apportaient la civilisation nous donnèrent un peu plus tard l'esclavage. Pour ne parler que de Lima, ils y amenèrent un grand nombre de nègres d'Afrique, qu'ils allaient aussi civiliser et ranger sous la bannière de la religion, en les trompant et les chassant comme des bêtes fauves pour les priver jusqu'à la mort de leur liberté.

De ces trois couleurs, signe distinctif des trois races différentes, sont sorties les combinaisons suivantes : du blanc et du jaune, ainsi que nous l'avons déjà dit, le *métis;* du métis et du jaune, le *blanc;* du noir et du jaune (non pas la couleur verte qui se produit sur la palette du peintre), mais celle qu'on appelle à Lima le *chino cholo;*



China-Chola.

de cette dernière et du noir, le *chino prieto;* de celui-ci et du blanc, le *chino claro;* du blanc et du noir, le *zambo;* de celui-ci et du blanc, le *mulâtre,* qui, uni au blanc, produit le *quarteron;* du *quarteron* et du blanc, le *quinteron,* et enfin le *blanc,* produit du *quinteron* et du blanc.

La population de Lima présente donc, dans ses habitants, une

série de teintes qui va du noir le plus fin et le plus brillant jusqu'au blanc le plus pur, et de cette dernière couleur jusqu'au jaune : on voit donc qu'il ne peut guère y avoir de monotonie. Depuis que la traite des nègres d'Afrique a cessé, et même depuis 1793, les gens de cette couleur ont diminué considérablement, et la race africaine est devenue si rare aujourd'hui que c'est à peine si l'on rencontre encore quelque nègre déjà bien vieux qui la représente.



Nègre de race pure.

Les nègres de Lima se livraient au travaux manuels ; ils étaient porteurs d'eau, *caleseros* (conducteurs de calèches) (1), marchands de de fruits, de bonbons, de *tamales* (2), de *humitas* (3), etc., ou bien ils se

(1) L'ancienne calèche de Lima avait une forme particulière tout à fait différente de la forme que nous voyons aujourd'hui.

(2) *Tamales,* pâte de maïs frais à laquelle on ajoute du saindoux, et qu'on fait cuire enveloppée dans des feuilles de bananier.

(3) *Humitas,* pâte de maïs sec, préparée avec du sucre, de la cannelle et autres épices, qu'on fait cuire dans des feuilles de maïs.



ZAMBA DE LIMA

livraient à la culture des champs. Le nègre d'Afrique, appelé *bozal* (stupide, idiot) à cause de sa maladresse, était le domestique le plus soumis, le plus loyal et le plus humble qui se pût voir : traité plutôt comme une bête fauve que comme un être raisonnable, il endurait



Ancienne calèche de Lima.

des châtiments cruels avec la sainte résignation d'un martyr. Lorsque les nègres arrivaient à Lima, le premier soin des maîtres qui les achetaient était de les baptiser et d'en faire des catholiques. Tous ces pauvres esclaves devenaient de fervents adorateurs de la Vierge du Carmel et de celle du Rosaire, et se réunissaient ensuite par castes, en *confréries*, pour s'occuper des affaires du culte et d'autres non moins importantes. Comme le récit des anciennes assemblées des nègres est une chose des plus curieuses, nous réimprimons ici la description que nous en avons publiée dans un autre ouvrage (1) :

« Les *castes* principales des nègres qui nous servent sont au nombre de dix : celles des *Terranovos, Lucumés, Mandingas, Cambundas, Carabalies, Cangaes, Chalas, Huarochiries, Congos* et *Misangas*. Ces noms ne dérivent pas tous précisément du pays d'où chaque *caste* est originaire : il y en a d'arbitraires comme celui de *Huarochiries*, et d'autres qui leur viennent de l'endroit où ces nègres ont séjourné à leur premier débarquement, tel que celui de *Terranovos* (de Terre-

(1) Statistique de Lima, 1858.

Neuve). Toutes ces castes obéissent à deux caporaux-majors (*caporales mayores*), nommés à l'élection, et qui exercent leur fonction jusqu'à leur mort. L'élection se fait dans la chapelle de *Nuestra Señora del Rosario,* fondée et entretenue par les noirs dans le grand couvent de *Santo Domingo*. Les nègres électeurs sont les contre-maîtres et les *Veinticuatros* (1) de chaque caste (nous les appellerions *sénateurs* si nous ne craignions de profaner ce nom). C'est en présence du père chapelain de leur confrérie qu'ils procèdent à l'élection. Ils ont toujours soin de nommer ceux d'entre eux qui sont les plus âgés et qui descendent des fondateurs. Le nom de l'élu est alors inscrit sur un registre *ad hoc,* sans que la justice du roi s'occupe de cet acte ou cherche à l'influencer.

« On observe les mêmes formalités quand on nomme un caporal subalterne pour chaque caste en particulier, ou l'un des *Veinticuatros;* mais ceux-ci, pour être admis, payent comme contribution, le caporal 10 piastres, et le frère 12. Cet argent se partage par moitié entre le culte de *Nuestra Señora* (Notre-Dame), et les rafraîchissements servis au commun des électeurs, dont les décisions sont inscrites sur le livre dont nous avons parlé.

« Ces dignités donnent aux nègres qui en sont revêtus une très-grande considération dans leur caste; mais, au point de vue de leur esclavage et de leurs travaux manuels, elles leur sont absolument inutiles et ne leur procurent aucun soulagement. C'est vraiment un sujet de risée ou plutôt de compassion, de voir le souverain d'une tribu africaine aller faucher l'herbe avec ses sujets, à deux ou trois heures du matin, et quelquefois recevoir des mains de ces derniers les coups de fouet auxquels le majordome le condamne. Un de nous demanda, il y a quelques jours, quel était le nègre qui se trouvait la tête dans le *cepo* (2), à la ferme de *** ? Il ne put retenir ses larmes lorsqu'on lui répondit: *C'est le Roi des Congos*. Ce nom

(1) *Veinticuatros* (c'est-à-dire les Vingt-quatre), appellation qui désigne en Espagne, dans certaines villes d'Andalousie, les conseillers municipaux, parce qu'ils sont au nombre de vingt-quatre. On l'a appliqué, par assimilation, aux frères, membres du conseil de quelques confréries.

(2) *Cepo,* deux pièces de bois entaillées où l'on met les jambes ou la tête des criminels.



St Aulaire lith.

Imp. Lemercier & Cie r. de Seine S. G.

MULATRESSE DE LIMA

auguste, que nous avons appris à vénérer depuis le berceau, commande le respect et une obéissance presque sacrée, même quand on s'en sert par ironie ou qu'on en abuse.

« Toutes ces castes de nègres entretiennent le culte de Notre-Dame du Rosaire au moyen d'une contribution annuelle d'un demi-réal par tête, et dont ils font le recouvrement le dimanche après la Fête-Dieu, sur une table qu'ils dressent sur la petite place de *Santo Domingo.* On ignore s'ils ont jamais versé une somme plus forte. La somme ainsi recueillie sert d'abord à couvrir les frais de la fête de Notre-Dame du Rosaire, qui se célèbre chaque année; le reste sert à l'entretien quotidien de son culte.

« Les frais des funérailles sont également couverts par une contribution. Chaque famille des sociétaires verse six réaux, et avec cette somme on paye les messes, les répons, etc., pour les morts. Les caporaux-majors perçoivent le reste quand il y en a, et le partagent entre les autres caporaux subalternes et les confrères, subordonnés en tout aux décisions des caporaux-majors.

« Jadis les *Terranovos* et les *Lucumés* se consacrèrent au culte de l'image du Saint-Sauveur, dans le grand couvent de *Nuestra Señora de las Mercedes.* Aujourd'hui ce culte est à la charge des nègres *Congos,* dont la confrérie est située dans le *platanar* de *San Francisco de Paula.* Elle n'a autre ressource que l'aumône qu'ils recueillent volontairement entre eux.

« Les *Mandingas* avaient aussi une confrérie dans l'église du grand couvent de San Francisco, dédiée à la Vierge, sous le nom de *Nuestra Señora de los Reyes* (Notre-Dame des Rois). Aujourd'hui elle a disparu, ainsi que les autres confréries des églises de *San Sebastian, Monserrat,* de la chapelle de *Baratillo* et d'une autre petite chapelle que l'on rencontre en descendant le pont. Les nègres et les mulâtres charretiers ont une confrérie à *San Agustin* pour le culte de Saint-Nicolas. Le plus grand nombre des membres sont des créoles; ils élisent leur majordome avec l'intervention de la justice royale, quoiqu'ils n'aient d'autre argent pour l'entretien de la confrérie que les contributions gratuites des confrères eux-mêmes.

« La fête qu'ils célèbrent avec le plus de pompe tombe le di-

manche, après l'Octave de la Fête-Dieu. Toutes les tribus se réunissent pour la procession, qui sort ce jour-là du grand couvent de *Santo Domingo*. Chacune porte sa bannière et le parasol, sous lequel marchent le roi ou la reine, tenant le sceptre dans la main droite, et une canne ou quelque autre objet dans la main gauche.



« Tout le reste de la nation les accompagne en jouant d'instruments bruyants, dont le plus grand nombre fait un bruit des plus désagréables. Les nègres du groupe qui précède les rois se revêtent à l'envi de costumes horribles. Quelques-uns se déguisent en diables ou se couvrent entièrement de plumes; d'autres imitent les ours en s'affublant de peaux; d'autres enfin se travestissent en monstres en se mettant des cornes, des plumes d'éperviers, des griffes de lions et des queues de serpents. Tous sont armés d'arcs, de flèches, de bâtons et de boucliers; ils se teignent le visage en rouge ou en bleu, suivant l'usage de leurs pays, et accompagnent la procession en poussant des cris féroces et faisant des gestes menaçants, comme si en effet ils attaquaient l'ennemi. Le sérieux, et en même temps l'enthousiasme féroce avec lequel ils représentent toutes ces

scènes, nous donne une idée de la barbarie avec laquelle ils exécutaient leurs menaces guerrières. Cette mascarade, qui pourrait être plaisante les jours de carnaval, est indécente dans une cérémonie religieuse, et bien plus encore dans une procession où le moindre objet profane porte atteinte à la dignité de cet acte sacré, et distrait la dévotion des assistants. Nos enfants verront peut-être la réforme de cet abus et de bien d'autres de même nature, dont nous demandons, dès à présent, la suppression. Déjà l'autorité a empêché les nègres de porter des armes et de tirer pendant la marche de la procession, comme ils le faisaient auparavant.

« Toutes les sociétés dont nous avons parlé, qui naissent sous le couvert de la religion, servent à en former d'autres de pur divertissement. Dans plusieurs rues de la capitale, ces nègres ont quelques salles à titre d'hospices, auxquels ils donnent le nom de *cofradías* (confréries). Ces *cofradías* sont au nombre de seize, et forment le centre de leurs réunions les jours de fêtes. Chaque tribu occupe séparément l'un de ces locaux pour ses assemblées, et celles qui sont nombreuses en occupent deux ou trois. A l'aide de l'offrande volontaire des sociétaires, les nègres achètent le terrain pour bâtir ces salles, pour lesquelles ils ne payent qu'un impôt très-minime.

« Le caporal-major de chaque tribu est le président des assemblées (*juntas*). L'étiquette la plus rigoureuse règne dans la distribution des places, classées par rang d'ancienneté. Les nègres *bozales,* d'une patience exemplaire dans le travail des champs, presque indifférents à la bonne ou mauvaise nourriture, très-peu sensibles à la dureté du châtiment, et d'une intrépidité rare en présence de la hache ou de la potence, ne sauraient supporter une injustice ou un oubli quand il s'agit de préséances. Occuper un pouce de terrain plus haut ou plus bas, met le comble à toutes leurs satisfactions ou à tous leurs chagrins. En présence de ces contrastes, il semble que les préjugés l'emportent sur la nature et possèdent une force beaucoup plus grande. Il n'est pas rare de voir des hommes souffrir avec patience la faim et la misère, dormir tranquilles sur de dures planches, se priver sans peine de toutes les joies et de toutes

les consolations qu'offre la société dans ses liens civils, et qui tout à coup tremblent de colère, pleurent et perdent la tête, si, dans une rencontre fortuite, ils se se trouvent placés à gauche au lieu de l'être à droite; si quelqu'un a cité leur nom sans y ajouter une épithète louangeuse, ou bien encore s'il l'a mal prononcé. C'est là une espèce de manie qui a pénétré jusque chez les derniers des hommes que la destinée a voués à l'humilité, à la patience et au désenchantement. Les hommes, sujets à ce travers, devraient être honteux de se trouver mis en parallèle avec les nègres *bozales,* et de tomber sous le coup du même ridicule.

« Les assemblées des nègres commencent à deux heures de l'après-midi. La première heure de la séance est employée à traiter tout ce qui concerne les intérêts de la tribu, à régler les contributions, à apaiser les querelles qui ont lieu entre les personnes mariées, etc. Les caporaux rendent compte à la tribu de l'emploi qu'ils ont fait de l'argent, et proposent l'emploi qu'il faut faire de celui qui reste. Ce que ces séances offrent de plus intéressant à un observateur philosophe, c'est la gravité parfaite avec laquelle les chefs et les subordonnés siégent, donnent leur opinion, écoutent et obéissent. L'homme ne connaît à fond sa dignité que lorsque sa position dans la hiérarchie sociale lui permet de se comparer avec ses semblables. Alors il commence à régler son caractère, à se respecter lui-même, et à avoir de son être une idée plus avantageuse que celle qu'il en avait, tant qu'il a vécu au milieu des bêtes féroces dans les montagnes ou dans les forêts.

« Ce qui est aussi admirable, c'est la rapidité avec laquelle les nègres passent d'un extrême à l'autre, de l'état sérieux aux cris, au désordre et à l'extravagance. Quand l'heure de la séance est écoulée, ils se mettent à danser et continuent jusqu'à sept ou huit heures du soir. Sur toutes les murailles des salles de réunion, principalement sur celles de l'intérieur, sont peintes de grandes figures qui représentent leurs anciens rois, leurs batailles et leurs fêtes. La vue de ces images grossières les enflamme et les transporte. On a observé bien souvent que les fêtes qu'ils célèbrent en dehors de leurs confréries et loin de leurs peintures sont tristes et bien courtes. Leurs

danses n'ont, en vérité, rien d'agréable, sans compter qu'elles blessent la délicatesse de nos mœurs. Quand l'un d'eux danse seul, ce qui est le plus ordinaire, il saute indistinctement dans toutes les directions, il se tourne et se retourne avec rapidité, et ne fixe ses regards nulle part. Toute l'habileté du danseur consiste à montrer beaucoup de vigueur, et à garder, dans les inflexions du corps, la mesure que règlent les pauses de ceux qui chantent autour du cercle. Si deux ou quatre dansent en même temps, les hommes se placent d'abord devant les femmes, en faisant quelques contorsions ridicules et en chantant; puis ils se tournent le dos et s'éloignent peu à peu; enfin ils font tous en même temps un tour sur leur droite, et courent impétueusement pour se rencontrer les uns et les autres face à face. Le choc qui résulte de cette rencontre paraît indécent à ceux qui croient que les actions extérieures des *bozales* ont les mêmes conséquences que chez nous. Ce simple et rude exercice forme toute leur récréation ; leur danse et leur contredanse n'ont d'autres règles ni d'autres figures que celles du caprice. Mais enfin ils se divertissent, et, quand la fête est terminée, leurs impressions aussi sont finies. Plaise à Dieu que nos danses délicates à la française, à l'anglaise ou à l'allemande n'entraînent pas après elles d'autres conséquences que celles de la lassitude ou de la perte de temps ! Le malheur, c'est que, le plus souvent, elles sont des occasions d'intrigues amoureuses et le sujet de bien des calomnies.

« Nous avons dit déjà que la musique des *bozales* est souverainement désagréable. Le tambour est leur principal instrument; le plus commun est celui qu'ils fabriquent avec une jarre ou un cylindre de bois creux. Ces tambours-là, ils ne les battent pas avec des baguettes, mais ils frappent dessus avec les mains.

« Ils ont de petites flûtes où ils soufflent doucement avec les narines. Ils produisent une espèce de son musical en frappant une mâchoire de cheval ou d'âne, où les dents sont mobiles ; ils obtiennent le même résultat en frottant un morceau de bois uni contre un autre découpé à sa surface. L'instrument qui produit quelque chose d'un peu mélodieux est celui qu'ils appellent *marimba*. Il se compose de petites planches minces, longues et étroites, ajustées

à quatre lignes de distance de l'ouverture de calebasses sèches et vides, et sur un arc en bois. On en joue avec deux petits bâtons comme dans les anciens psaltérions de Bohême. Le diamètre des calebasses, qui va toujours en diminuant, permet de parcourir toute l'étendue de la gamme, et ne laisse pas quelquefois de rendre un



son tolérable même pour les oreilles délicates. Nous devons avouer du reste que, pour la musique, la danse et les autres choses qui exigent du talent et du goût, les nègres sont bien plus arriérés, si on les compare aux Indiens, que les Indiens ne le sont relativement aux Espagnols.

« Lorsqu'un caporal, un des *Veinticuatros*, ou une de leurs femmes, vient à mourir, leur tribu se rend dans la salle de leurs réunions, et là ils veillent le corps. L'appareil funèbre est un témoignage irréfutable que le *bozal* ne change pas de cœur comme de pays, car il conserve au milieu de nous et cache jusqu'au tombeau sa superstition et son idolâtrie. En supposant qu'il ne puisse pas aimer un pays où il traîne une vie si malheureuse, comment n'abhorrerait-il pas tout ce qui contribue à l'enchaîner? Comment élèverait-il son âme jusqu'à la contemplation de nos mystères sublimes, ce malheureux, qui se voit obligé de vivre les yeux et le cœur cloués à la terre, et qui meurt le plus souvent sans avoir pu arriver à comprendre notre langue? Quatre chandelles de suif éclairent la pièce mortuaire; les enfants du défunt s'asseoient au pied

du cercueil, les parents sont à leurs côtés et ils parlent de temps en temps au mort. Les amis sautent et tournent à l'entour, en s'arrêtant quelquefois pour murmurer à voix basse quelques prières dans leur idiome primitif et suivant leurs rites. Chaque assistant offre un demi-réal pour les frais de l'enterrement et acheter le rafraîchissement que l'on distribue. C'est le plus souvent du *guarapo* (1), quelquefois de l'eau-de-vie. Avant de boire ils remplissent la coupe et l'approchent de la bouche du mort, et lui adressent de longs discours comme pour l'inviter. Quand on suppose qu'il a bu, on passe la même coupe aux parents les plus rapprochés, et elle circule ainsi des uns aux autres, jusqu'au dernier, en conservant toujours scrupuleusement la préférence due au raug d'ancienneté de chacun. Enfin ils terminent en buvant, en chantant et en dansant, cette nuit de deuil qu'ils avaient commencée si sérieusement par des pleurs.

« Lorsque la veuve de l'un de ceux qui ont obtenu la distinction d'être caporaux de la tribu veut convoler en secondes noces, elle doit faire constater par l'assemblée tout entière l'amour qu'elle avait pour son mari défunt, et le deuil qu'elle a porté depuis sa perte. Le jour qu'ils appellent *quitaluto* (fin du deuil), ils portent la veuve sur un siége, qu'ils forment avec leurs mains, depuis sa demeure jusqu'à la *cofradía* (salle des séances); elle entre en pleurant, et, si elle ne sait pas bien jouer le rôle d'affligée, elle s'expose à être fouettée pour crime d'insensibilité. Au moment de son entrée, ils égorgent un agneau sur l'un des bancs en terre que contient la salle, et offrent ce sacrifice aux mânes du défunt, à la mémoire de qui la fiancée va dire adieu. Elle présente, sur un plateau d'argent, les souliers que, pendant son veuvage, elle a usés et déchirés. Après ces cérémonies on procède aux préliminaires civils du mariage, et tous les confrères s'efforcent de plaire aux nouveaux mariés, en leur offrant des liqueurs et des comestibles de toutes sortes.

« Quand un veuf veut se remarier, on n'observe aucune formalité

(1) *Guarapo*, boisson qui se fait avec le résidu du jus de la canne à sucre.

de ce genre. Les *bozales* disent *que c'est sottise à un homme de montrer de la douleur au sujet de la mort d'une femme, lorsque pour une que l'on perd on en rencontre un cent.* S'il y a quelque chose qui prouve la barbarie de ces malheureux Africains, c'est l'adoption d'une maxime aussi inique. Les hommes justes et sensés ne pensent pas de la sorte. Parmi nous il en est qui croient que la vie entière d'un patriarche antédiluvien ne suffit pas pour pleurer la perte d'une bonne épouse. »

Le nègre *bozal* s'habituait à toute espèce de travail manuel, et on pouvait l'employer à tout, excepté à *faire des commissions.* Il était certain que le nègre dirait une chose différente ou tout à fait contraire à celle dont on l'avait chargé. La difficulté qu'éprouvaient les *bozales* à bien parler l'espagnol était invincible.

La diminution des noirs et l'abolition complète de l'esclavage, réalisée en 1855, engagèrent plusieurs spéculateurs à donner un plus grand développement à l'importation de colons chinois destinés au service domestique et à l'agriculture. On avait essayé auparavant de plusieurs immigrations, en petit, de colons européens, mais elles ne produisirent pas de résultats satisfaisants. Les Chinois ont répondu aux espérances des importateurs, qui demandent trois cent cinquante piastres pour chaque sujet du Céleste-Empire, mais ils n'ont pas complètement remplacé les nègres d'Afrique. Plus habiles que ces derniers, ils sont propres à toutes sortes de services, mais ils ne sont ni aussi robustes, ni aussi vigoureux pour les travaux pénibles, ni aussi patients, ni aussi soumis. Bien au contraire, le châtiment les irrite au point que, s'ils ne peuvent se venger de leur patron, ils se pendent avec plus de facilité qu'un Anglais.

Les Chinois sont très-amateurs de la cuisine, et beaucoup sont devenus à Lima d'excellents cuisiniers; toutefois il est bon de se défier de la propreté qu'ils apportent dans leurs opérations. A ce sujet, nous raconterons un fait qui est arrivé à un de nos amis. Il avait un Chinois qui préparait le *puchero limeño* (1) à la perfection. Un jour qu'il avait invité plusieurs personnes intimes à un dîner *à la*

(1) Pot-au-feu liménien. Voir la description, page 130.

créole (1), notre ami entra à la cuisine pour donner un coup d'œil au *puchero*. En découvrant la marmite, il vit avec horreur, sur les choux, un superbe rat; le Chinois, grondé sévèrement, répondit avec le plus grand sang-froid : *Ne t'inquiète pas, le puchero sera pour toi, le rat pour moi.*

Les Chinois qui remplissent fidèlement le temps de leur engagement sont peu nombreux. Avec ou sans motifs, ils abandonnent les fermes et les maisons où ils se trouvent, et vont se placer ailleurs, pour gagner un salaire plus élevé. Pour les poursuivre et les reprendre, il fallait auparavant avoir recours à la police : il existe aujourd'hui une agence établie par des Chinois, qui se charge de rattraper les transfuges. Depuis que cette agence fonctionne, les fuites sont plus nombreuses; les entrepreneurs les protégent pour se faire payer par le maître la somme de vingt-cinq piastres, dont ils donnent la moitié au fugitif.

Lorsque les Chinois ont recouvré leur liberté absolue, soit en se rachetant, soit à la fin du terme de leur engagement, ils adoptent de préférence trois occupations : ils se font maîtres de tripots, restaurateurs ou usuriers. Dans les restaurants chinois on est certain de manger du *chat pour du lièvre,* et dans les tripots chinois on joue littéralement jusqu'à sa chemise. Quant à l'usure, les Chinois la pratiquent à un taux que n'ont jamais connu les Juifs. L'intérêt minimum qu'ils exigent pour les sommes prêtées est de cinquante pour cent, et non-seulement ils font usage des choses qui leur sont laissées en gage, mais encore ils les louent. Il est tel prêteur qui porte les souliers sur lesquels il a donné une piastre, qui doit lui rapporter un intérêt de quatre réaux par mois.

On présenta, dans un de nos derniers congrès, un projet pour organiser, sur une grande échelle, l'importation des Chinois. Un député, qui avait cette race en horreur, monta à la tribune et prononça ces paroles : « *Señores,* pourquoi diable veut-on nous apporter un « plus grand nombre de singes de cette espèce? Ils sont si laids qu'ils « viennent perdre notre race si pure (l'orateur était un Indien de la

(1) Un repas à la créole (*comida criolla*) se compose de mets particuliers au Pérou, tels que le *chupe*, le *puchero*, etc.

« montagne) ; de plus ils sont si corrompus que déjà on ne veut « plus les recevoir dans les hôpitaux. Si on a besoin d'étrangers, on « doit nous amener des *blancs, mais pas d'Anglais, parce qu'ils ne « sont pas chrétiens*. Après tout, il vaut mieux des nègres *bozales* « d'Afrique, car nous les connaissons; nous avons été élevés avec « eux ; *ils professent notre religion et parlent notre langue.* »

Le type indigène n'est pas exactement le même dans tous les villages de la montagne; il existe également des différences entre ces derniers et les villages de la côte. Ces différences s'expliquent facilement par les influences du climat. La diversité du caractère et



Nègre créole élégant.

des mœurs est également très-sensible entre les naturels des villages des deux régions : ce qui provient de ce que ceux de la côte sont plus rapprochés et plus souvent en contact avec les habitants de la capitale, où ils font des voyages nombreux, pour vendre leurs produits agricoles ou industriels. Lima reçoit annuellement une quantité considérable de fruits, d'oiseaux, etc., des villages voisins du sud et du nord.

Le chiffre de la population de Lima, composée d'Indiens de la



Indiens de la montagne.



Indienne de la côte du nord (Huacho).



Indienne de la côte du sud (Chilca)



Indienne montagnarde (fresquera, marchande de rafraîchissements).

montagne, est très-restreint. Parmi les montagnards qui résident habituellement dans la capitale, les hommes sont généralement marchands de glace ambulants, et les femmes, *fresqueras* (1), nourrices ou servantes. L'Indienne de la montagne n'est ni très-active ni très-intelligente, et c'est avec peine qu'elle parvient à bien parler l'espagnol.



La plupart des Indiens de la montagne que l'on voit à Lima, sont des conducteurs de marchandises et des *arrieros* (muletiers). Comme l'état actuel des chemins au Pérou ne permet guère de se servir de voitures, et qu'il n'y a pas non plus de service de postes commodément organisé, les personnes qui ont besoin d'expédier des marchandises ou de faire un voyage, sont obligées d'avoir recours aux mules de l'*arriero*. L'Indien, qui, au premier coup d'œil, paraît avoir un caractère doux et bon, sait bien, lorsqu'on va le trouver, que sans lui il est impossible de faire aucun voyage. Il s'arme alors d'une certaine supériorité vis-à-vis de celui qui a besoin de ses services, et lui fait la loi. On entend généralement entre le voyageur et l'*arriero* le dialogue suivant :

(1) Marchandes de rafraîchissements.



Indiens *arrieros* (muletiers).



— As-tu des mules pour Jauja?

— Oui, *taita* (père).

— Combien veux-tu me les louer?

— De combien de mules avez-vous besoin?

— De deux de selle, et de trois de charge.

— Eh bien, vous payerez dix-huit piastres pour chacune.

— C'est trop cher. Veux-tu huit piastres?

— Non, *taita;* les fourrages sont chers, vous donnerez dix-sept piastres et quatre réaux.

— Non; je te donnerai huit piastres et demie.

— Vous en donnerez dix-sept.

— Neuf.

— Seize et demie.

— Neuf et demie.

— Seize, si vous voulez.

— Dix.

— Seize, pas à moins, *señor.*

— Dix et quatre réaux.



Arriero chargeant sa mule.

— Voyons, n'en parlons plus, quinze piastres.

— Non, *señor,* je n'en donne que onze.

— D'accord, *taita,* nous vous emmènerons.

— Et quand pars-tu?

— Dans la matinée, demain ou après-demain.

— C'est convenu, et les mules sont-elles bonnes? j'exige des bêtes de selle d'un pas très-doux.

— Des *aguelillos* (1), *taita*. Vous payerez aussi les pâturages?

— Comment, les pâturages? Est-ce que je ne paye pas onze piastres par chaque bête?

— Les pâturages sont à part.

— Qu'est-ce que cela vaut?

— Deux piastres pour chaque mule.

— Je t'en donnerai une.

— Non, douze réaux.

— Neuf.

— Dix, au moins.

— Va pour dix; nous partons demain?

— *Bueno, taita* (bien, père); vous payerez aussi les gardiens des pâturages?

— Les gardiens?

— Et qui surveillera les bêtes?

— Et combien se payent les gardiens?

— Un réal chaque nuit, pour chaque bête.

— D'accord... à demain.

— Oui, *taita*. Vous payerez aussi le *coca* (2) aux aides?

— Encore?

— Comment en serait-il autrement, *señor?*

— Et combien les paye-t-on?

— Une piastre par chaque homme.

— Je donnerai quatre réaux.

— Ce sera cinq.

— Convenu, à demain dans la matinée.

— Oui, *taita*.

Il faut savoir que la matinée, c'est deux ou trois heures de l'après-

(1) *Aguelillos,* les Indiens appellent ainsi les petits chevaux maigres d'un pas très-court et très-rapide.

(2) *Coca,* plante du Pérou dont les Indiens mâchent la feuille, douée de prodigieuses propriétés fortifiantes et alimentaires.



Indien achetant ce dont on l'a chargé.

midi, non pas du jour suivant, mais bien du troisième ou quatrième après la convention.



Arriero portant des charges.

Quand l'*arriero* arrive à Lima, il fait des achats pour lui et pour quelques personnes de son village. Il va faire ses emplettes avec un sac dans lequel il entasse indistinctement des livres, des bougies, des tissus pour vêtements, etc., et il porte ce sac sur le dos. Il faut avoir une bien grande patience pour vendre à un Indien : il marchande liard par liard, regarde et regarde encore la chose qu'il veut acheter, entre dans toutes les boutiques et ne se décide qu'au dernier moment.

On a toujours dit que la force du taureau se trouve dans les cornes, et celle de l'homme dans les bras : la force de l'Indien est dans le dos; avec une caisse ou un fardeau très-pesant, attaché sur le dos, il marche pendant longtemps sans se fatiguer. Les femmes sont aussi infatigables. Jamais elles ne portent leurs enfants sur les bras, et, quand nous parlerons de la *rabona* (femme du soldat), nous verrons qu'elles portent sur le dos toute leur famille et leur



Indienne en route.

ménage au complet. A Lima, et pour mieux dire, au Pérou, la force de l'homme siége : chez les blancs, dans les épaules; chez les nègres,



S E LE GRAND MARECHAL RAMON CASTILLA

Ancien Président du Pérou

dans la tête; chez les Indiens, dans le dos. La force de la femme réside : chez les Indiennes, dans les pieds; chez les négresses, dans la langue, et, chez les blanches, dans les yeux.

QUALITÉS MORALES, INTELLECTUELLES ET PHYSIQUES DES LIMÉNIENS.

Quels que soient les efforts qu'on ait voulu faire pour abaisser le caractère des Liméniens, il n'en est pas moins certain qu'ils possèdent des qualités appréciables au plus haut degré. La sincérité et la franchise, ainsi que la générosité et le désintéressement, sont leurs vertus principales. S'il y a quelque reproche à adresser aux Liméniens, c'est qu'aimant à bien vivre, toujours disposés à obliger un ami et non moins à tendre la main aux nécessiteux, ils dépensent généralement plus qu'ils ne gagnent. Il est très-rare qu'ils fassent des économies, et beaucoup plus encore qu'ils soient taxés d'avarice. Comme il n'y a pas de règle, quelque absolue qu'on la suppose, qui ne soit sujette à une foule d'exceptions, il est certain que, si la prodigalité est *la vertu ou le défaut* de la plus grande partie des Liméniens, il y en a beaucoup qui professent les principes de l'économie jusqu'à la mesquinerie.

Les excellentes qualités du cœur, la sensibilité, l'affection pour un ami et l'attachement profond à la famille sont accompagnés d'une imagination brillante et pleine d'ardeur, et d'une intelligence subtile et développée d'une manière précoce. Si les événements politiques n'exerçaient pas au Pérou une influence directe et presque toujours funeste, même dans les rapports les plus intimes de la vie privée; si cette influence ne facilitait pas aux jeunes gens l'entrée dans les carrières publiques; s'il y avait de la sévérité et de la justice dans la répartition des emplois; si enfin il y avait des stimulants pour les hommes véritablement studieux, l'instruction ne serait pas aussi incomplète qu'elle l'est aujourd'hui. Les hommes semblables à ceux qui, dans les siècles antérieurs, obtinrent une si grande renommée comme littérateurs et comme savants, même jusqu'en Europe, ne seraient pas si rares aujourd'hui à Lima. Dès

qu'un jeune homme a obtenu un diplôme quelconque; dès que, par le fait de son talent, plus encore que de son instruction, il se lance sur le terrain de la presse, il croit qu'il n'a plus besoin de savoir ni d'étudier : telle est la cause principale pour laquelle beaucoup d'entre eux, d'une intelligence vraiment supérieure, restent toute leur vie des hommes médiocres et superficiels, bien qu'ils se croient habiles en tout.

On peut se rendre compte de la bonté du caractère des naturels de Lima, en jetant seulement un coup d'œil sur la statistique criminelle. Les crimes qui, de loin en loin, se commettent dans la capitale, sont toujours ou presque toujours le fait d'individus originaires d'autres villes ou d'autres nations; le crime d'empoisonnement est très-rare; les parricides et les infanticides le sont beaucoup plus encore. Le Liménien, irrité par l'esprit de parti ou par une haine personnelle, recule, si par hasard il veut se venger, devant la seule idée de verser le sang de son ennemi.

La femme de Lima est, sans contredit, celle qui mérite les plus grands éloges pour les qualités naturelles que la Providence a bien voulu lui prodiguer; douce, aimable, et remplie d'une grande tendresse, elle fait preuve d'une intelligence et d'une imagination d'autant plus remarquables que l'éducation des femmes a été jusqu'en ces derniers temps presque totalement négligée. Les femmes ont en général la conception vive; les travaux d'aiguille, la musique, la peinture, la danse, sont pour elles si faciles qu'il y en a peu qui ne possèdent ces talents. Les naturels de Lima sont d'une taille moyenne : on n'en voit guère dont la taille dépasse six pieds espagnols. En admettant le principe des physiologistes, qui prétendent que le développement physique s'opère toujours au détriment du développement intellectuel, leur petite taille vient confirmer ce que nous avons dit plus haut. La couleur des Liméniens, même de ceux qui sont issus directement de la race européenne, est d'un brun clair, pâle et un peu jaune; celle des femmes est communément plus blanche. En général, la physionomie des Liméniens dénote la vivacité, la gaieté et la franchise. Leurs yeux sont presque toujours bruns ou noirs, ainsi que leurs cheveux, quoi-



St Aubin ... Imp. Lemercier & Cie ... Paris

LE GÉNERAL MANUEL Y DE VIVANCO.

Ancien Dictateur du Pérou

qu'il y ait des chevelures blondes et des yeux verts ou bleus.

Le corps svelte des Liméniennes, leurs pieds petits et bien faits, l'élégance et la désinvolture de leur marche, ont été de tout temps reconnus et l'objet d'une foule d'éloges. Si elles sont belles, si elles n'ont rien à envier aux femmes des autres pays, les portraits que l'on verra dans ce livre, le diront beaucoup mieux que toute description. Ce ne sont point les reproductions fantaisistes de l'art, mais bien des photographies prises sur nature.

VÊTEMENTS NATIONAUX.

Le vêtement national de la *saya y manto* (1), dont on s'est tant servi à une autre époque pour faire des visites et aller à la promenade, n'est plus qu'un souvenir historique ; et, soit que nous



Liménienne en saya et manto.

ayons mauvais goût ou que nous n'ayons pu découvrir les beautés de la *saya*, nous ne regrettons pas sa complète disparition. Si, grâce

(1) La *saya* était une jupe à plis serrés qu'on mettait par dessus la robe. Le *manto* était un petit capuchon qui descendait jusqu'à la ceinture, où il était attaché.

à elle, le pied d'une femme ne pouvait échapper au regard le moins curieux, il n'en est pas moins vrai que, par sa forme étroite, ce vêtement dessinait de telle sorte les contours du corps qu'il recouvrait, qu'il lui ôtait toute sa désinvolture et son élégance. Nos dames ont bien compris toute l'incommodité de la *saya* à plis étroits, quand en sautant un ruisseau il fallait qu'elles missent dans l'eau la pointe de leur joli soulier de satin blanc ; et elles eussent été bien embarrassées, s'il leur eût fallu courir pour se délivrer d'un danger. La *saya* eut donc à subir une modification qu'exigeaient la décence et la commodité : elle fut réduite à une espèce de jupe plissée sur une longueur de trois ou quatre centimètres à partir de la ceinture. La mode, qui affiche quelquefois trop d'extravagance, fit que la *saya,* pour être élégante et digne de briller dans les endroits où il y avait foule, ne présenta plus que des effilures et des loques, tout le luxe consistant dans la richesse et le prix des écharpes et dans la beauté et l'élégance du soulier de satin (généralement blanc ou noir) et du bas de soie.



Femme voilée allant à la messe.

La *saya* était un vêtement pour faire les visites pendant la journée, aller à l'église, à la promenade et assister aux processions. Les



Lasnier lith.

Imp Lemercier & Cie r. de Seine 57 Paris

M LE CONTRE AMIRAL JEAN J. PANIZO

jours où la foule se réunissait dans un endroit, comme au cirque des taureaux, on voyait un nombre considérable de *sayas* toutes déchirées faire l'ornement des plus belles jeunes filles de Lima. Le *manto* (capuchon) était un déguisement sous lequel il était presque



Femme voilée à la promenade.

impossible de reconnaître la personne la plus intime. Il est facile de comprendre tout le parti que la Liménienne tirait de cette circonstance. Le galant qui l'accostait devait avoir une très-grande confiance en lui, pour supporter les paroles piquantes et mutines qui s'échappaient des lèvres roses de la jeune fille ainsi voilée. Mais souvent aussi, quel désappointement! Un corps élégant, un bras blanc et bien tourné, un pied léger et petit, le petit coin d'un œil noir et expressif, appartenaient souvent à une vieille édentée et n'ayant d'autre œil que la moitié qu'on apercevait. L'art et le capuchon firent tomber plus d'une fois le doucereux petit-maître dans les filets peu agréables d'une matrone difforme et repoussante. Ce n'était pas tout : les négresses et les *zambas* aux formes élégantes, se couvrant les mains et les bras avec des gants de soie ou de chevreau, qui leur montaient jusqu'au coude, et laissant tomber la *saya* jusqu'au point nécessaire pour que leur énorme pied ne trahît pas le déguisement, attiraient, dans certaines occasions, autour de leur taille svelte un

essaim de gandins élégants, s'évertuant à l'envi à gagner par leurs douces paroles les bonnes grâces d'une de ces Vénus au charbon.

A la fin la *saya* perdit complétement sa puissance, et l'on vit disparaître cette espèce de *cucurucho* (cornet de papier) appelé *manto* (capuchon); mais la Liménienne, qui a besoin de quelque chose



Femme voilée avec la mantille chilienne.

qui ajoute du mystère à sa beauté, a adopté la *manta chilena* (mantille chilienne), avec laquelle elle se voile et se déguise, mais pas aussi complétement qu'avec le *manto*.

La mantille, comme autrefois la *saya*, sert à faire les visites d'amitié et à aller à l'église.

La femme de Lima, gâtée dès le berceau, contracte, toute jeune encore, un grand amour du luxe et a généralement beaucoup de goût pour choisir les parures qui lui vont le mieux. Les portraits qui ornent cet ouvrage prouvent que les dernières modes de Paris s'introduisent en quelques semaines à Lima.

La Liménienne aime beaucoup les parfums et les fleurs, et il n'y a pas longtemps encore qu'elle a perdu l'habitude de préparer un bouquet avec des fleurs d'oranger, de jasmin, etc., pour en faire cadeau, les jours de fête, à ses amis les plus intimes.



Anatole et Bocquin lith Imp. Lemercier & Cie Paris

Les hommes s'habillent aussi à l'européenne. Il y a quelques années on voyait cependant se promener encore dans les rues de Lima deux ou trois individus que surprit la mode du pantalon, lorsqu'ils étaient déjà passés de mode, et qui restèrent fidèles à la culotte courte, jusqu'à ce que la mort vint rendre inutile pour eux l'ancienne et la nouvelle mode.

Les hommes du peuple portent, spécialement le soir, le *poncho,* manteau de laine, ouvert dans le milieu pour laisser passer la tête, et qui, retenu par les épaules, couvre le corps jusqu'aux cuisses. Le *poncho* ne sert le jour qu'à ceux qui vont à cheval, à la campagne, afin de garantir leurs habits de la poussière ou de la pluie.

Il y a très-peu de personnes qui portent des vêtements particuliers ou propres à leur profession ou à leurs emplois. Les médecins, les avocats, n'ont pas d'autre costume que le vêtement ordinaire, quoique les seconds doivent se présenter devant les tribunaux, quand ils vont plaider leurs causes, rigoureusement en noir et en habit.



Officier de marine.

Les militaires, les ecclésiastiques et les religieuses sont les seules personnes qui portent habituellement des costumes spéciaux. L'u-

niforme des soldats et des marins est exactement semblable à celui des troupes européennes. Le costume des prêtres est aussi le même, avec cette différence qu'à Lima ils portent au-dessus de la soutane un manteau noir qui descend jusqu'à mi-jambe (1), et que le chapeau n'est ni rond, ni à cornes, mais ressemble à une immense felouque d'à peu près deux tiers de vare de long, et porte le nom de *teja* (tuile).

La couleur de l'habit des religieuses et des moines varie suivant l'ordre auquel ils appartiennent : chez les Pères de la Merci il est blanc; noir chez les Pères Augustins; noir et blanc chez les Pères Dominicains; bleu et gris chez les Pères Franciscains. Cet habit se compose d'une espèce de soutane et d'un manteau avec un capuchon et une sorte de tablier (2). Le luxe des moines consiste dans un énorme bonnet noir très-raide et qui ressemble à une tour.

Les ministres secrétaires d'État, s'ils n'ont pas d'uniforme spécial, s'habillent de noir pour les actes officiels; ils portent en outre une ceinture bleue et un chapeau à claque. Le Président se distingue par une large écharpe à deux couleurs.

Les chefs de quelques-unes des administrations nationales ont des habits brodés d'or aux collets et aux manches, et le chapeau à claque; les agents diplomatiques et les consuls portent un uniforme à peu près semblable à celui des diplomates français.

Les ministres des cours et les juges inférieurs portent, dans les cérémonies officielles, un habit noir brodé de soie de la même couleur; le reste du costume est également noir; puis l'épée, la canne et le chapeau à claque. Les conseillers de la Cour suprême portent, comme marque distinctive, un large ruban à deux couleurs, passé au cou, et à l'extrémité duquel est attachée une médaille d'or; le ruban des conseillers des Cours supérieures est ponceau.

Les artisans, les ouvriers, etc., ne portent aucun costume spécial.

Pour les visites et la promenade il n'y a pas de vêtements déterminés; cependant, si ce sont des visites de cérémonie, on a l'habitude de s'habiller en pantalon noir, redingote et cravate noires, gilet

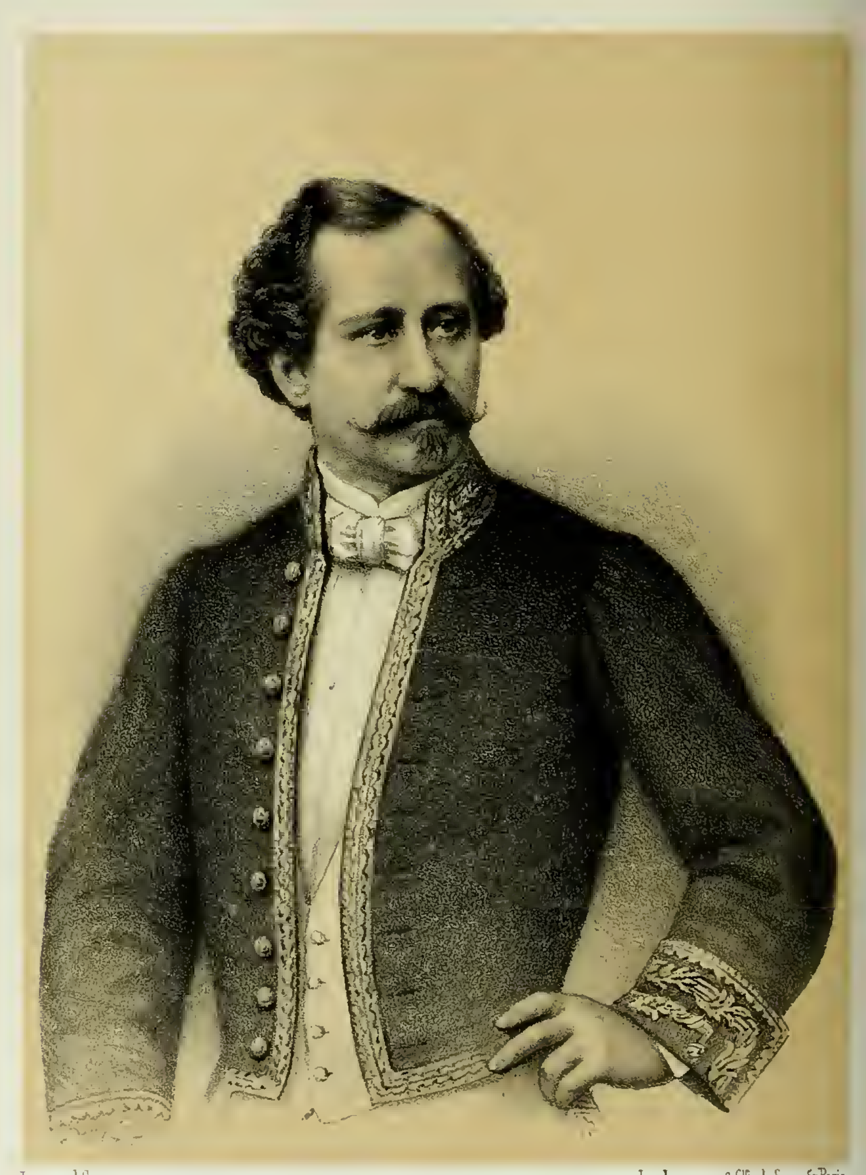
(1) Voir la page 31.
(2) Voir la page 30.



Lasnier lith. Imp. Lemercier & Cie r. de Seine 57 Paris

SON EXCELLENCE M. JEAN M. DEL MAR

Conseiller à la Cour Suprême.



Lasnier lith.

Imp. Lemercier & Cie r. de Seine 57 Paris

SON EXCELLENCE M. FRÉDÉRIC BARREDA

Plénipotentiaire du Pérou aux Etats-Unis du N.A.

et gants blancs; quant aux visites de très-grande étiquette, on ne les fait qu'en habit.



Uniforme de chargé d'affaires.

Dans les réunions intimes, on va en redingote; l'habit se porte seulement dans les grands bals, auxquels on assiste en cravate blanche.

Pour les enterrements, les bouts de l'an et les visites de condoléance, le vêtement est tout noir et les gants de même couleur.

Les dames portent, dans les bals, des robes de soie de couleurs claires, et de n'importe quelle couleur pour les visites; le vêtement entièrement noir ne sert que pour aller à l'église, ou faire des visites de deuil. Le costume de noces est tout blanc.

DÉVOTIONS. – NUESTRO AMO.

La femme de Lima est dévote; jamais elle ne manque, sans un motif grave, d'assister aux principaux offices de l'église.

Les prières ordinaires du jour ont lieu en se levant; à neuf heures et demie du matin, lorsque la cloche de la cathédrale annonce la

consécration de l'hostie à la grand'messe; à l'heure où le soleil disparaît à l'horizon, et au moment du coucher. A huit heures du soir, les cloches de toutes les églises tintent une sorte de prière : alors toutes les personnes dévotes récitent quelques oraisons, qui, à cette heure, ont pour effet de délivrer les *âmes du purgatoire.*

En entendant les cloches de la cathédrale, le matin, et celles de toutes les églises, à l'heure où le soleil disparaît (l'angelus), tous ceux qui se trouvent dans la rue s'arrêtent et se découvrent.

Quand on porte l'*extrême onction* à une personne qui est au moment de se rendre de cette vallée de larmes dans celle de *Josaphat,* ce qui, généralement, se fait en procession, avec le concours d'une suite plus ou moins nombreuse, les hommes et les femmes de tout âge et de toute condition se découvrent et s'agenouillent, tant qu'ils aperçoivent le cortége qui accompagne le bon Dieu.

On dit vulgairement, et, à mon avis, on dit avec raison, que les riches font beaucoup de bruit quand ils viennent au monde, beaucoup de bruit pendant leur vie, du bruit quelques jours avant de mourir (s'ils ne succombent de mort violente ou subite) et du bruit encore quelques jours après leur mort.

La chose ne peut être plus vraie. Lorsqu'une dame d'un rang élevé (1) arrive au moment solennel de sortir de sa position intéressante, elle met toute la maison en mouvement; les valets courent chercher le médecin et la sage-femme; des servantes, les unes vont en hâte annoncer les souffrances de la *señora* à ses plus proches parentes, les autres *tordent le cou à la poule,* vont chercher le berceau et préparent la petite soupe, etc.

La femme qui accouche n'est dans ce moment-là, malgré sa position élevée, qu'une pauvre créature humaine; elle crie et verse des larmes parce qu'elle endure de grandes douleurs. Mais enfin Dieu *la délivre heureusement;* aussitôt des messagers, porteurs de la nouvelle, sont lancés dans toutes les directions pour annoncer que le monde compte une créature de plus, qui deviendra un jour ce qu'il plaira à Dieu.

(1) Rang élevé veut dire haute naissance et même grande richesse.



Bocquin lith

Imp. Lemercier & Cie, de ...

M. LOUIS E. ALBERTINI.

Secretaire de 1r Clase de la Légation du Pérou en France.

Quant aux pauvres, ils ne font pas grand bruit, et n'envoient guère de messagers pour annoncer la naissance d'un malheureux de plus sur la terre. Nos montagnardes accouchent sur les chemins, et au milieu des cordillères froides et désertes. Aussitôt après l'avoir mis au monde, elles prennent leur nouveau-né, l'enveloppent non d'une toile fine brodée, mais d'une étoffe de laine grossière, et le placent sur leur dos pour continuer leur route.

Que le riche *fasse du bruit* pendant sa vie, c'est là un fait qui n'a pas besoin de démonstration : dîners, bals, concerts, chevaux, voitures, etc., etc., voilà autant de moyens de faire du bruit. Qu'il en fasse quelques jours avant de mourir, nous en avons la preuve à Lima dans ces processions nombreuses qui accompagnent le curé de la paroisse, lorsqu'il va porter les derniers secours de la religion au malade à qui le médecin a laissé entendre la sentence fatale : *Il n'y a pas de remède à cette maladie.*

La sortie de *Nuestro Amo* (Notre-Seigneur) s'annonce dans la paroisse par le tintement d'une petite cloche, aux sons de laquelle accourent tous les *confrères* qui se sont imposé par dévotion le devoir d'accompagner et d'éclairer le Bon Dieu. Si le malade est de condition *ordinaire,* il y a peu d'éclaireurs, les lanternes sont petites, et c'est à peine si l'on entend les voix de deux ou trois chantres ; mais, s'il appartient *à la haute volée* (*pisaba fuerte*), à part le grand nombre d'amis qui, le cierge à la main, forment la procession, *los alumbrantes* (les éclaireurs) de la paroisse sont très-nombreux, et, revêtus d'élégantes *capas* (manteaux) de couleur rouge, ils portent ce jour-là les grandes lanternes bien ornées ; il y a également des *zahumadoras* (1), et un détachement de musique militaire complète le cortége. Les passants et les désœuvrés, les uns afin de pouvoir passer pour des amis *del viagero* (du voyageur pour l'autre monde), et les autres parce qu'ils ne savent que faire de mieux, se mêlent à la procession et viennent encore augmenter la foule. C'est de cette façon que le *fidèle liménien* quitte la terre, et, comme tous les *fidèles* du monde entier, il ne renonce à ses pompes que lorsqu'elles l'ont elles-

(1) *Zahumadoras,* femmes qui portent dans la main un petit réchaud allumé, sur lequel elles jettent de l'encens et d'autres parfums.



Alumbrante (porte-lanterne) accompagnant le viatique.



¡Para la cera de Nuestro Amo! (Pour les cierges de Notre Seigneur!)



Imp. Lemercier et Cie r. de Seine 57 Paris

COMMANDANT DES HUSSARDS DE LA GARDE.

mêmes abandonné. — Il existe dans toutes les paroisses des confréries *del Santísimo* (du Très-Saint), qui sont chargées du culte de *Nuestro Amo* et prennent soin que le luminaire ne lui manque pas. Ces confréries ont des rentes : mais, comme *abondance de biens ne nuit pas,* elles demandent encore l'aumône de diverses manières. Souvent un nègre ou un *zambo dévot* parcourt les rues en criant : *¡ Para la cera de Nuestro Amo!* (Pour les cierges de Notre-Seigneur !) Les gamins de Lima, qui ressemblent à ceux de partout, et n'ont pas une foi bien grande dans la probité des dévots, répondent à ce cri par le suivant : *La mitad para mí, la mitad para el Amo* (la moitié pour moi, le reste pour le Seigneur).

Personne ne peut se figurer le zèle dont font preuve les béates et les dévotes des différentes paroisses; celles qui appartiennent à l'une veulent que leur *Nuestro Amo* (Notre-Seigneur) soit beaucoup mieux que celui des autres, et on leur entend dire que le leur est *plus luxueux et mieux servi* que celui des autres. Le luxe consiste spécialement dans le dais, le nombre des ornements et la grandeur des lanternes.

FÊTES RELIGIEUSES.

Depuis quelques années, le nombre des fêtes et des processions a diminué beaucoup; mais, ce qui a disparu surtout, c'est la magnificence, la splendeur de ces dernières. Les cérémonies de la Semaine sainte ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles ont été, et c'est à peine s'il reste des souvenirs du luxe éblouissant que déployaient les Pères *de la Merci,* le Vendredi Saint, jour où la procession *del Santo Sepulcro* sortait de leur église.

Puisque nous avons entamé ce chapitre, disons ce que ces cérémonies étaient autrefois et ce qu'elles sont aujourd'hui.

Autrefois comme aujourd'hui, pendant la semaine de la Passion, on voyait sortir des églises des prêtres accompagnés de deux pages en livrée, dont l'un portait un énorme parasol et l'autre un grand plateau, autrefois d'argent, mais aujourd'hui d'un métal quelconque moins coûteux. Les prêtres allaient de maison en maison en demandant l'aumône pour le *Santo Monumento.* Le dimanche des

Rameaux on faisait dans les églises la bénédiction des *Palmes,* et le soir sortait de la Chapelle du Baratillo la *Procesion del borriquito* (de l'ânon), en souvenir de l'entrée triomphale du Christ à Jérusalem. La procession sort bien encore, mais sans la suite nombreuse et la splendeur des autres époques. Le *borriquito* (petit âne), ou, pour mieux dire, la *borriquita* (petite ânesse) qui sert à Lima, est en bois;



¡ Para el Santo Monumento! (Pour le Saint-Monument!)

mais, dans quelques villages, le Seigneur sort sur une ânesse bien vivante. L'histoire *de las Burras del Señor* (des ânesses du Seigneur), à Chorrillos, est très-connue. La première qui fut destinée, il y a déjà longtemps, à servir à la procession, devint naturellement un objet de vénération pour les Indiens, qui, non-seulement la laissaient en pleine liberté et dans l'oisiveté la plus complète, mais encore la régalaient de leur mieux. Le repos et la bonne nourriture avaient rendu l'ânesse excessivement grasse. Cette bête se promenait en liberté par le village, les propriétés et les vallées voisines;

mais le jour des Rameaux elle se présentait spontanément à l'église, accompagnée d'un jeune poulain. La race de cette ânesse intelligente n'est pas éteinte; ses descendantes rendent aujourd'hui les mêmes services et jouissent des mêmes prérogatives et des mêmes soins que leurs *ancêtres*. Jusqu'à présent il n'y a pas eu d'exemple que l'ânesse ait manqué une seule fois au rendez-vous, ni qu'elle se soit présentée sans son petit.

Le Jeudi Saint et le Vendredi Saint, le matin, avait lieu, dans toutes les églises, l'office de la passion. La foule qui se portait alors dans les églises de *La Merced* (la Merci) et à *San Agustin*, et le soir dans cette dernière à l'office des *Ténèbres*, était vraiment extraordinaire. Le Jeudi Saint, on découvrait les monuments de la Passion dans toutes les églises. Le plus beau et le plus renommé était celui de l'église de *San Francisco*, représentant *la Cène*. Ce monument attirait de préférence les visiteurs, non pas tant par dévotion que pour voir l'apôtre Judas Iscariote avec une figure plus enflammée qu'un charbon ardent, et *un aji* (1) *rouge* dans la bouche. A juger par leur mine de la santé des apôtres, Judas, d'un tempérament sanguin, paraissait se porter mieux que ses compagnons.

La procession qui sortait le Jeudi Saint de l'église de *San Agustin* était plus riche en statues que toutes celles des autres paroisses de Lima. Chaque groupe rappelait une *station de la passion de Jésus-Christ*. Les Juifs étaient représentés par des manequins en bois, de grandeur naturelle, auxquels le *zèle religieux* prétendait donner l'aspect le plus repoussant et le plus ridicule possible. Les *fabricants d'images* ne pouvaient admettre qu'un Juif fût pâle, ni qu'il eût une figure humaine : aussi tous ces mannequins avaient-ils des visages diaboliques. — Le peuple s'extasiait devant les groupes de statues, et, dans son enthousiasme, il apostrophait les mannequins comme s'ils étaient les bourreaux en chair et en os, qui maltraitèrent et crucifièrent le divin Sauveur.

Le Vendredi Saint, sortait de l'église de la *Merci* la procession du *San Sepulcro*. Rien ne peut se comparer au luxe de ces Pères en

(1) *Aji*, espèce de piment qui sert à faire une sauce d'Amérique.

chasubles, manteaux de chœur et autres ornements. Cette procession, que l'on pouvait appeler celle de l'aristocratie, était suivie des plus belles *señoras* et des plus riches *caballeros* de Lima.

L'église de *San Pedro* avait aussi son jour. Le Samedi Saint l'église se remplissait d'une foule brillante pour assister à la messe du *Gloria*. La nuit du Samedi Saint était *noche buena* (une bonne nuit) : les épiciers *brûlaient Judas* à minuit, heure des soupers somptueux qui annonçaient la fin du Carême et le commencement de la joyeuse fête de Pâques. — Toutes ces fêtes, sauf les processions du Jeudi Saint et du Vendredi Saint, se célèbrent encore, quoique avec moins de solennité et de splendeur.

Les processions les plus solennelles sont aujourd'hui celles de *Nuestra Señora de las Mercedes* (de la Merci), patronne des armes de la République; celle de sainte Rose, patronne de Lima; celle de Notre-Dame du Rosaire; celles de la Fête-Dieu; celle de Quasimodo et celle de *el Señor de los Milagros* (Notre-Seigneur des Miracles).

Il y a peu de saints ou de saintes qui comptent à Lima plus de dévots et de dévotes que *Nuestra Señora del Rosario*. Il y avait plusieurs *hermandades* (confréries) de ce nom, dévouées à son culte, de sorte que l'on connaissait à Lima une *Nuestra Señora del Rosario de los Negros* (des Nègres), une autre *de los Pardos* (des Mulâtres), une troisième *de los Indios* (des Indiens) et une quatrième *de los Blancos* (des Blancs). Chaque *caste* ornait à l'envi *sa Vierge*, pour le jour de la procession, qui avait lieu annuellement dans chaque confrérie. Aujourd'hui, toutes ces processions sont réduites à une seule. Nous ignorons si les confrères de différentes couleurs se sont convaincus, depuis, qu'il n'y a qu'une seule Vierge et un seul Dieu pour toutes les races; ou bien, si les Mulâtres et les Indiens sont devenus moins dévots. Nous ne parlons pas des Nègres, car, leur race étant aujourd'hui éteinte, leur confrérie a naturellement cessé d'exister. — A la procession de *Notre-Dame des Nègres* et aux processions de la Fête-Dieu, les troupes de diables, dont nous avons parlé plus haut (1), suivaient le cortége.

(1) Voir page 86.

Le dimanche de Quasimodo, la procession de *Nuestro Amo* (Notre-Seigneur) sort de toutes les paroisses et succursales. En aucun jour les rues de Lima ne présentent un aspect plus joyeux. La procession du *Sagrario* (Ostensoir) sort avant six heures du matin, et les rues par où elle passe sont arrosées et couvertes de fleurs. Les dames sont déjà à leurs balcons, d'où elles répandent des parfums au moment où passe le Bon Dieu. Les processions durent jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi et sortent de chaque église paroissiale à une heure différente. *Nuestro Amo* visite ce jour-là les malades et les convalescents qui veulent se procurer la consolation de le recevoir.

Il y a peu d'années que les processions de la *Quasimodo* étaient suivies, ainsi que celles de la *Fête-Dieu*, par des troupes de dia-



Géants et Papa-huevos.

blotins et d'autres bandes, non moins repoussantes et ridicules, de *Géants* et de *Papa-huevos;* les premiers représentaient des statues colossales, portées par un nègre, les seconds étaient des enfants qui se mettaient des têtes plus grandes que leur corps.

Cependant, à l'époque du gouvernement colonial, quelques personnes élevèrent la voix contre ces exhibitions, qui, sous prétexte de rendre un culte à la divinité, offensaient la morale publique et faisaient tourner la religion elle-même en ridicule; mais l'abus était toléré, et nous pouvons dire autorisé par les vice-rois, qui, de ce côté, ne firent rien pour abolir les coutumes barbares introduites par leurs prédécesseurs. — Parmi les documents curieux de ce bon vieux temps nous trouvons une requête adressée au gouvernement de Lima, par le curé d'une paroisse de la capitale, réclamant contre un arrêt de 1817 qui défendait la sortie de géants dans les processions de Quasimodo. Cette requête, dont il est impossible de donner une traduction littérale en français, contient à peu près ce qui suit :

« Excellence, — Le prêtre N. N. Docteur en Théologie Sacrée de « la très-illustre Université Royale et Pontificale de San Marcos, curé « de la paroisse... a l'honneur d'exposer respectueusement à Votre « Excellence : que c'est une offense notoire et une atteinte évidente « à la Majesté du divin Pasteur, Rédempteur et Sauveur des générations, d'avoir défendu cette année, par une autorité *incontes-« table* (sic) et non compétente, la sortie des diables et des géants, « dans les processions publiques de Quasimodo (dimanche prochain). « La mesure est étrange et intempestive, 1° parce que ces *diables « fournissent une escorte innocente* à la Majesté divine, et le peuple « voit avec joie qu'ils se prosternent devant Dieu ; et 2° parce que « les géants, sans effrayer les enfants, attirent une foule plus nom-« breuse pour suivre le Bon Dieu, sans quoi la sainte procession « serait complétement déserte.

« Il s'ensuit donc : que le postulant réclame de V. E. et de son « cœur pieux que de mon église de... sortent, dimanche prochain, « mes fidèles paroissiens déguisés en diables et en géants; j'attends « cette faveur de son pieux cœur de chrétien † ».

Dr. N. N., Curé de.....

« Je demande en outre qu'il y ait des *Papa-huevos.* »

Le vice-roi, touché de tant d'éloquence et convaincu par les raisons du curé théologien, ordonna ce qui suit :

« Vu la pétition, il est permis au vénérable curé de... de faire

sortir quatre géants, pour accompagner la Majesté divine, le dimanche de Quasimodo prochain; je permets en outre qu'il y ait des *Papa-huevos.* — (Signature.) »

La procession du *Señor de los Milagros* (Seigneur des Miracles), appelée *Rodeo de las Viejas* (Procession des vieilles femmes), quoiqu'il s'y rende un grand nombre de jeunes filles, sort de l'église des Nazarécennes le 18 octobre, en commémoration de l'un des tremblements de terre qui détruisirent la capitale. On a fait le *Señor de los Milagros* patron des tremblements de terre, à cause des faits que raconte la légende populaire suivante :

« Dans un endroit de Lima appelé *Pachacamilla,* existait, entre autres édifices, une salle de réunion de nègres *angolas;* l'un d'eux peignit sur la muraille une image du Christ sur la Croix. Le 13 novembre 1655, un violent tremblement de terre, qui détruisit un grand nombre de maisons, renversa celles de Pachacamilla et les murailles de la salle de la confrérie, moins celle où se trouvait peint le crucifix. On conserva la muraille qui était en bon état, on releva les autres, et la salle cessa d'appartenir à une confrérie de nègres. Malgré les efforts qu'on fit pour effacer l'image, elle paraissait toujours plus fraîche et plus visible, malgré les couches de chaux et de peinture, dont on prétendait la couvrir. Un miracle aussi frappant engagea une personne appelée Andrés Léon à faire construire, en 1670, un petit abri de chaume pour prier devant l'image; plus tard le capitaine D. Sebastian de Antuñano acheta cet emplacement et les terrains qui l'avoisinaient. C'est là qu'on a construit l'église et le monastère des Nazarécennes. L'image du Seigneur des Miracles se voit encore sur la muraille placée derrière le maître-autel. »

Le *Señor de los Milagros* a pour l'accompagner, les jours de sa procession, des individus qui s'appellent *pénitents,* et qui ne le sont guère que par le déguisement ridicule qu'ils prennent. Les pénitents demandent l'aumône au public, en disant à haute voix : *Aidez-nous à payer les cierges de Nuestro Amo et du Señor de los Milagros. — Où sont les dévots et les dévotes de l'année passée?*

Cette procession dure deux jours, et les *vieilles femmes,* en racontant dans quelles églises elle doit entrer, disent : *El Señor mange le*



Pénitent.



Misturera.

jour qu'il sort dans l'église de la Concepcion, et couche dans celle des Descalzas (Déchaussées) ; le second jour, il mange à Santa Catalina et couche chez lui.

Il n'y a pas de procession en règle sans deux sortes de suivantes : les *mistureras* et les *zahumadoras* (1). Les *señoras* parent les jeunes négresses et les *zambas* à leur service, avec toute l'élégance possible et un grand luxe ; celles qui doivent accompagner la procession sont magnifiques ces jours-là avec leurs riches écharpes, leurs anneaux de prix, leurs agrafes et leurs boucles d'oreilles en brillants.

Les *mistureras* portent sur la tête de grands plateaux remplis de fleurs, et les *zahumadoras* portent des réchauds d'argent dans les-



Zahumadora.

quels elles versent sans cesse, sur des charbons allumés, une résine très-aromatique appelée *zahumerio*.

Aux vêpres de quelques fêtes principales, comme celle de Notre-Dame de la Merci, on voit, dans les rues voisines de l'église, des marchands de *picantes* (mets piquants), de beignets et de *chicha morada*

(1) *Mistureras,* femmes qui portent sur la tête de grands plateaux de fleurs. — *Zahumadoras,* voir la note page 113.

(boisson faite avec du maïs). Nous ignorons l'origine de cette coutume ; mais ce que nous savons bien de ces cuisines en pleine rue, c'est que l'odeur désagréable qu'elles répandent, et les obstacles qu'elles mettent à la libre circulation, ne peuvent concourir en aucune manière à la solennité d'une fête religieuse.



Buñuelera (marchande de beignets).

Les croix placées dans les cimetières des paroisses s'enlèvent au mois de mai pour les peindre et les orner. Il n'y a pas longtemps encore que, pour leur réinstallation, on célébrait les fameuses fêtes des *Maures* et des *Chrétiens*. On élevait, au milieu des rues les plus rapprochées des églises, deux grands théâtres. Sur l'un on représentait un camp de Maures avec le roi à leur tête; sur l'autre un camp de chrétiens, commandés également par leur souverain.

De l'un et l'autre camp, partaient des ambassadeurs à cheval venant défier les rois ennemis, en récitant des tirades burlesques dans le langage impropre et incorrect du peuple. Si l'on songe que les acteurs de ces farces étaient des nègres porteurs d'eau, il sera facile de comprendre *tout le mérite* de la déclamation tragique qu'exigeait la pièce.

Il n'y avait rien de plus désagréable que l'aspect des rues remplies d'une populace se livrant à de copieuses libations d'eau-de-vie. Les trottoirs où l'on mettait des escabeaux, des tables, des comptoirs sur lesquels on plaçait des chaises pour les spectateurs; les farces ridicules de ces rois nègres parodiant les rois de Grenade; la foule des marchandes de liqueurs et de beignets, qui empêchaient la circula-

tion avec leurs fourneaux remplissant les rues de fumée, n'étaient point les plus beaux ornements, ni la meilleure preuve de la civilisation d'un peuple.

VISITES ET RÉUNIONS.

Les familles de Lima n'ont pas de jours désignés ni d'heures fixes pour recevoir des visites; l'ami et l'amie intimes sont reçus à toute heure, excepté toutefois aux premières heures de la matinée et à celles des repas.

Les visites aux personnes avec lesquelles on n'a pas d'étroites relations se font, les jours fériés, de une heure à quatre heures de l'après-midi, et de sept à onze heures du soir. Les *señoras* reçoivent avec beaucoup d'amabilité et de courtoisie, et prétendent inspirer à leurs habitués toute la confiance compatible avec la décence et la bonne éducation. La condition d'étranger est un titre à la bienveillance des personnes de la bonne société, de même que c'est un sujet de moquerie de la part des gens de basse extraction. Pour un homme du peuple tout étranger est *Juif,* et, pour les femmes de cette classe, il n'y en pas un qui ne soit une *brute,* par la raison toute simple qu'il ne parle pas espagnol.

Autrefois on régalait tous ceux qui venaient rendre visite suivant l'heure où ils arrivaient; depuis midi jusqu'à quatre heures de l'après-midi on les obligeait à prendre *las once* (1), et le soir on leur offrait du chocolat, des biscuits, etc. Aujourd'hui on leur donne du thé, ce qui fait dire aux personnes qui ont passé la cinquantaine que les Anglais, avec leur eau insipide, ont introduit la mesquinerie dans les familles.

Les dames des temps passés fumaient presque toutes, de sorte que la première chose qu'elles offraient à leurs amies était un cigare, puis des parfums, des fleurs, etc. Cette coutume a disparu aussi, sans que les Anglais l'aient remplacée par aucune autre.

(1) *Las once* (les onze) se composaient généralement de pain, de fromage, de fruits, d'olives et surtout d'eau-de-vie (*aguardiente*); les onze lettres formant ce mot espagnol ont servi à désigner honnêtement ce repas, et à supprimer la phrase peu aristocratique de *¡ Vamos á echar un trajo!* (*Allons boire un coup!*).

Les grandes soirées et les bals sont très-rares, ce qui ne donnerait pas une idée bien favorable de notre sociabilité. Certains jours de l'année les membres et les amis intimes des familles se réunissent bien; mais ces invitations de grande cérémonie qui permettent d'acquérir facilement des manières distinguées et de resserrer les relations sont, nous le répétons, très-rares; et cependant les jeunes personnes sont très-enthousiastes du bal et de la musique, et il s'en trouve bien peu qui ne jouent du piano ou ne chantent quelques morceaux.

FÉLICITATIONS, COMPLIMENTS DE CONDOLÉANCE, ETC.

La courtoisie espagnole, dont nous possédons encore quelques restes (et Dieu veuille que nous ne la perdions pas tout-à-fait, pour la remplacer par une politesse fausse et fictive), était célèbre dans le monde entier. La sincérité, la loyauté et la franchise de nos aïeux étaient accompagnées d'une rigoureuse étiquette, parce qu'ils regardaient comme un manque de politesse et d'amitié de ne pas manifester à un ami le plaisir qu'on ressentait pour tous les bonheurs qui lui arrivaient, et la douleur qu'on éprouvait de ses malheurs et de ses souffrances.

C'est l'habitude d'aller rendre visite à un ami plus ou moins intime, quand il a obtenu un emploi; quand il revient d'un voyage, pour lequel il vous avait dit au revoir; lorsqu'il se marie; le jour de l'anniversaire de sa naissance; quand il a un enfant, ou, en général, lorsque lui arrive quelque chose qui doive lui causer du plaisir ou lui faire de la peine.

Celui qui se marie a l'habitude d'annoncer cet événement à ses amis; la formule ancienne des lettres de faire part d'un mariage était à peu près conçue en ces termes : *D. N. N. vous annonce son alliance avec mademoiselle D^a N. N. et tous les deux se mettent à votre disposition*. L'étiquette exigeait qu'on répondît à cette lettre par une visite dans laquelle on exprimait aux jeunes époux les vœux qu'on formait, pour que leur bonheur durât *plusieurs siècles, et que Dieu leur envoyât beaucoup d'enfants*. Aujourd'hui les lettres de faire part con-

sistent dans une carte de visite portant les noms des nouveaux mariés; les personnes bien élevées n'y joignent aucun emblème, mais quelques autres écrivent leurs noms au-dedans d'un ruban formant un nœud, et soutenu par le bec d'un oiseau.

Les compliments adressés à une personne, le jour de l'anniversaire de sa naissance, se bornaient à lui dire : *Que vous passiez des jours heureux en compagnie de votre respectable famille;* à quoi les félicités répondaient : *Que ce soit aussi en votre compagnie.* Aujourd'hui on a supprimé le compliment et on se félicite au moyen d'une carte de visite.

A la naissance d'un enfant, la mère ou le père ont l'habitude de le faire savoir par un domestique, qui, il n'y a pas longtemps encore, quand il y avait des esclaves, s'en acquittait en disant : *Ma Señorita dit que sa Grâce ait d'heureux jours; comment se porte sa Grâce? que sa Grâce a un sujet de plus à qui commander.* Ce message donnait lieu au dialogue suivant :

— Ah! elle est donc accouchée?

— Oui, *mi amita* (ma petite maîtresse).

— Et de quoi est-elle accouchée?

— D'un garçon, *señorita.*

— Et à quelle heure est-elle accouchée?

— Cette nuit, à onze heures, *señorita.*

— Et qui l'a accouchée?

— *Mi amita Joaquina.*

— Et quand le baptise-t-on?

— Ce soir, *señorita.*

— Et qui est le parrain?

— *Mi amo* (maître), el Sr. D. Antuco.

— Bien, dis à ta *señorita* combien je me réjouis que Dieu l'ait délivrée heureusement, et que ce soir j'irai la voir avec les *niñas* (petites filles).

— Adieu alors, *mi amita.*

Quant à la manière dont on faisait autrefois et dont on fait aujourd'hui les compliments de condoléance, que nos lecteurs se reportent à ce que nous avons dit sur les deuils et les enterrements.

Le raffinement des mœurs a aboli les *placemes* ou compliments stupides, qui se faisaient auparavant aux parents qui venaient de perdre un enfant en bas âge. Dans la certitude que les créatures innocentes n'ont pas à subir les épreuves du purgatoire, mais bien qu'elles vont tout droit *voir le visage de Dieu,* on disait à la mère : *Que Dieu vous donne la vie et la santé pour envoyer des anges au ciel!* ce qui équivalait à lui souhaiter encore la douleur de perdre ses enfants. Ce compliment, nous le répétons, a été aboli, et les amis ne désirent plus aujourd'hui, ou, du moins, ils ne le font pas voir, que leurs amis envoient des habitants au ciel.

Les félicitations de *voisinage* se font, par les personnes établies dans un quartier, à celles qui viennent l'habiter. Elles consistent à faire part au nouveau venu qu'on se réjouit de son voisinage, et à lui offrir les services dont il peut avoir besoin; la personne qui est l'objet de ces félicitations les rend le jour suivant; celle qui l'a félicitée va la visiter dans la huitaine, et, cette visite rendue, les choses en restent là ou donnent naissance à des relations d'amitié.

BAISEMAINS.

Les actes officiels de grande étiquette, ceux qui avaient lieu les jours de l'anniversaire de l'Indépendance et de la fameuse bataille d'Ayacucho, ont heureusement disparu.

Le Président, les autorités et les corporations assistaient, comme ils assistent encore, dans ces jours mémorables, *à la messe d'action de grâces* qui se chante à la cathédrale, en souvenir de ces événements. La cérémonie religieuse une fois terminée, les autorités accompagnaient le Président à son palais; ce dernier se plaçait sous un dais dans la salle des réceptions, pour écouter les *harangues* que lui adressaient les chefs des corporations et les professeurs ou les étudiants des collèges nationaux. Les harangues portaient toutes sur le thème obligé de « remercier le Tout-Puissant pour avoir obtenu l'Indépendance; de déplorer les malheurs politiques de l'année précédente et de se réjouir de la félicité que promettait l'année présente. » Dans ces discours pompeux, et *variant sans changer,* on

voyait figurer : *Mars et ses ruines, Minerve et ses bienfaits, l'olivier de la paix, le flambeau de la discorde, le lion de l'Ibérie, le joug de la conquête, les trois siècles,* et toute cette phraséologie inventée et soutenue par le *patriotisme* depuis près d'un demi-siècle.

Il était convenu de terminer par ces paroles ou par d'autres semblables : *Que le Pérou soit heureux! Que l'arbre de la liberté nous donne des fruits abondants et savoureux sous le sage, le juste et l'illustre gouvernement de V. E.! Tels sont les vœux de la Cour des Comptes ou de l'illustre Université de San Marcos, au nom de qui j'ai l'honneur de féliciter V. E., en ce jour mémorable pour la patrie. — J'ai dit.*

Le président, orateur ou non, devait répondre aux beautés ou aux impertinences qui venaient de lui être débitées, en offrant son bras, son épée et tout ce qu'il pouvait, pour que le Pérou fût heureux l'année suivante; après quoi tout le monde se retirait en commentant le mérite des discours, le talent de l'orateur et le malheur ou la maladresse de ceux qui *étaient restés à quia*, au beau milieu de leur harangue.

La cérémonie des discours étant abolie, on l'a remplacée par un acte moins ridicule, et qui constitue des avantages positifs pour les adorateurs de l'Indépendance. Le Gouvernement invite au palais les vétérans de l'an 20 et ceux de l'année courante; il les fait asseoir devant une table abondamment pourvue de mets et de liqueurs (1). Les vétérans se réjouissent et prononcent des discours, en remerciant Dieu qui, grâce à l'Indépendance et au progrès de l'industrie, leur permet de boire

Aquellos vinos puros,
Generosos, maduros,
Gustosos y fragantes,
Que no tomaban ántes (2),

c'est-à-dire dans ces temps glorieux où ils combattaient pour la liberté du Pérou.

(1) S'il arrive qu'ils ne soient pas renversés par quelque chef révolutionnaire récemment vainqueur.

(2) Ces vins purs, généreux, vieux (*litt.* mûrs), savoureux et parfumés, dont ils ne buvaient guère autrefois.

REPAS DU PAYS.

L'affluence des étrangers à Lima, et l'arrivée de quelques *prêtres* des temples culinaires (*vulgo* cuisines), ont fait supprimer les plats *à la créole* dans les banquets et les festins : toutefois il s'en est conservé beaucoup auxquels ne renonceront jamais ceux qui n'ont pas assez de fortune pour laisser pénétrer chez eux les *repas étrangers*.

Le premier rang sur la liste des mets nationaux est occupé par le *puchero*, et, s'il faut en croire de vieilles traditions, les moines de Lima lui devaient la rotondité et l'éclat de leurs mines vénérables. Le *puchero* liménien est, en effet, un plat qui, par la variété et la force de ses principes *constituants*, forme à lui seul un repas entier. Pour faire un *puchero*, d'après les règles de la bonne gastronomie, on met dans une marmite un gros morceau de viande de bœuf, du porc, du mouton boucané, des choux, des batates d'Amérique, du fanon de porc, de la chair à saucisse, des pieds de cochon, des *yucas* (1), des bananes, des coings, du boudin, des pois chiches, du riz, et pour assaisonnement on y ajoute du roucou moulu et du sel. Quand tout baigne dans l'eau nécessaire, on fait cuire à petit feu pendant quatre ou cinq heures pour que le *puchero* puisse *se confire*, après quoi on présente sur la table ce monstrueux plat. Il est facile de croire que celui qui a mangé sa part entière d'un bon *puchero* ne court pas risque de mourir de défaillance, au moins pendant douze heures.

Un autre mets national, c'est le *chupe*. Si ce plat n'occupe pas le rang élevé du *puchero*, il est néanmoins très-agréable. Il se compose de pommes de terre cuites à l'eau ou dans du lait, auxquelles on ajoute des écrevisses, du poisson frit, des œufs, du fromage, du saindoux et du sel. Le *chupe* demande un certain *je ne sais quoi*, que seul sait lui donner le cuisinier de Lima.

La *carapulca*, le *locro*, la *quinua atamalada*, etc., sont des plats qui servent de nourriture quotidienne aux personnes peu à leur aise.

Les mets favoris pour les déjeuners du dimanche sont : le *chi*-

(1) *Yuca*, sorte de racine ronde et longue, très-blanche et très-farineuse.

charron, qui n'est autre chose que de la viande de porc frite dans sa graisse; le *tamal,* pâte de maïs frais moulu, à laquelle on ajoute de la *pistache,* du *piment,* de la viande de porc et du saindoux en abondance, et qu'on met sur le feu en l'enveloppant dans des feuilles vertes de bananier; le *pastelillo,* fait avec de la yuca moulue et frite, qu'on saupoudre de sucre après la cuisson.

Dans les dîners d'invitation, on se conforme aujourd'hui entièrement à la mode française, à laquelle on donne la préférence en matière de repas. Les tables sont brillamment ornées, et le service se fait avec luxe et propreté. On a écarté cette exigence par laquelle les maîtres de maison prétendaient manifester leur affection pour le convive. On ne répète déjà plus à table ces mots terribles : *Jésus! comme vous mangez peu! Vous en offrirai-je un autre petit morceau? Prenez ceci, c'est excellent; prenez de ce plat, il est fait par Fulanita* (1); et autres phrases semblables qui obligeaient le convive à manger malgré lui et sans appétit, sous peine de passer pour être mal élevé.

Il est inutile de dire que les grands festins d'autrefois se composaient des plats les plus fameux de l'époque. Voici à peu près le menu d'un grand dîner : *Sopa teóloga* (soupe de chanoine); *puchero; canard en querregue* (sauce blanche); *dinde farcie; poulets rôtis; boulettes; carapulca; almendrado* (viande à la sauce d'amandes); *pigeons;* et huit ou dix plats encore; une grande quantité de fruits différents et une foule de desserts, parmi lesquels devaient figurer *la leche asada* (littéralement : lait rôti, espèce de crème) et le *maná* (jaunes d'œufs au sucre); le dernier dessert, celui sans lequel il n'y avait pas de dîner, était la classique *empanada* (2).

D'après le prix de la *empanada* on jugeait de la somptuosité du banquet. Ce dessert, œuvre des pâtissiers, devait avoir la forme d'un carré long. Il y avait des *empanadas* si monstrueusement grosses, qu'il fallait deux hommes pour les placer sur la table. La *empanada* était toujours accueillie avec des applaudissements et une grande démonstration de joie.

(1) Cette *Fulanita* (*une telle*) était la maîtresse de maison ou une de ses filles.
(2) *Empanada,* espèce de très-grand massepain.

Le vin que l'on buvait généralement pendant le dîner était du *Frontignan;* pour le dessert, on servait le *Champagne;* mais beaucoup de convives préféraient le *Pisco* ou *l'Italia* (1).

Les toasts étaient de toute nécessité : les convives s'invitaient à boire les uns à la santé des autres, et celui qui invitait prononçait des discours qui se terminaient toujours par des éloges adressés à l'amphitryon ou aux membres de sa famille. Les discours étaient applaudis avec frénésie; et à la fin de chacun d'eux, la société criait en même temps : *Viva! Viva!* On frappait les plats et les verres avec les couteaux; ce qui, tout naturellement, était une attaque directe faite à la bourse du maître de maison.

Outre les toasts, une des manières que les convives avaient encore de se manifester *leur affection,* était le *bocadito* (bouchée) : hommes et femmes prenaient sur leur assiette, et avec la fourchette dont ils se servaient, un petit morceau de viande, de poulet, de pâtisserie, etc., et le passaient à un de leurs voisins de table, qui aussitôt échangeait la fourchette qu'il avait à la main, et renvoyait ensuite un *bocadito,* pris sur son assiette.

La profusion était telle dans les dîners d'invitation que, s'il y avait dix convives, on faisait des préparatifs pour en recevoir trente. Je ne sais quel savant a dit que *l'homme entendu,* quand il est invité, doit *bien manger et rapporter quelque chose chez lui.* Ce principe était professé à Lima, il y a trente ans, par toutes les classes de la société. Si un invité n'avait pas conduit sa famille au dîner, et que sa maison ne fût pas très-éloignée, il remplissait un grand plat d'un des ragoûts qui lui paraissait le meilleur et l'envoyait à son épouse, en lui faisant dire : *Qu'il lui envoyait ce bocadito qui lui était resté dans la gorge;* il faut remarquer qu'une bouchée pareille aurait pu étrangler une baleine. Il était tellement d'usage de ne pas retourner chez soi les *mains vides,* qu'un homme était certain que sa femme ou ses enfants l'accueilleraient à son retour par ces mots : *Que m'as-tu rapporté du dîner?*

Le lendemain d'un de ces dîners, la dame de la maison parta-

(1) Eaux-de-vie.



geait entre ses amies des quantités de confitures, de fruits, sans oublier d'accompagner son cadeau d'un morceau de la *empanada*. Ne pas faire ces présents, était un délit de lèse-amitié. Si le dîner avait été donné pour célébrer un anniversaire, les amis intimes et ceux qui n'avaient pas pu y assister la veille, arrivaient sans invitation préalable, à la *corcoba* (1), *pour manger les bords de la empanada*.

Le jour du festin et sa *corcoba* une fois passés, on faisait encore des commentaires à ce sujet, au moins pendant quinze jours; écoutons deux personnes du beau sexe exercer l'acte charitable de la critique.

— Es-tu allée, *niña* (petite fille), au dîner de *Doña* Dominguita?

— Oui, *hija* (fille), et plût à Dieu que je n'y fusse pas allée!

— Pourquoi? il n'était donc pas bien servi?

— Couci.... Couci.... Figure-toi que je m'y suis rencontrée avec *Doña* Josefa....

— Laquelle?... La femme du Receveur des Confréries?

— Elle-même. Si tu avais vu comme elle était fière parce qu'elle avait des *chupetes* (2) de diamants!

— Ah! voyez-la donc, comme si sa marraine Bartola n'était pas toujours de ce monde; une métisse qui a été gouvernante dans la maison de mon parrain le marquis de....

— Mais dès qu'elle est mariée avec Don Pedrito...

— Et qui est-il, ce Don Pedrito? Le connaissons-nous? — Quelles étaient les personnes qui y étaient encore?

— Des gens très-peu connus. — Il y avait le moine N... (3).

— Celui de la Merci?

— Non, son frère le Dominicain.... Sais-tu qu'il m'a plu beaucoup? Il est très-gai... *il a porté un toast en vers* en faisant l'éloge de *Doña* Merceditas.

— Flatterie, *niña*, parce qu'il dînait dans la maison....

— Il y avait aussi le *docteur J.*.... Sais-tu que c'est un *zambo*

(1) Le lendemain du dîner s'appelait *corcoba* (bosse).

(2) *Chupetes*, boucles d'oreilles presque semblables à celles qu'on porte aujourd'hui en forme d'amandes, mais beaucoup plus grandes.

(3) Dans une maison où il y avait un dîner, les moines ne pouvaient manquer.

très sans façon? Il a dit tant d'impertinences à ma cousine Antuquita, qui est encore *une fille si innocente*, que j'ai dû la faire asseoir à mon côté.

— Et comment était le dîner?

— Comment veux-tu qu'il fût? Ne connais-tu pas *Doña* Dominguita, qui est *l'avarice en jupons?* Son mari est plus généreux; mais elle le tient *bridé.* Elle dispose de tout et le *pauvre mouton* lui laisse faire tout ce qu'elle veut. Figure-toi que la *zamba* Juliana a fait *la cuisine*.... Ils n'ont pas voulu engager pour cela *Monte Blanco*, ni *Serapio* (1), parce qu'ils ont demandé une demi-once; la *empanada,* ils ne l'ont point fait faire à la pâtisserie de la *Merced*, mais bien à celle de *San Andrés.*

— Et comme ils se donnent de grands airs!

— Quels grands airs, *niña?* — Ils ont gardé jusqu'aux restes!

C'est dans ce style évangélique qu'on passait en revue les convives.

Les repas éminemment nationaux sont les *picantes* (plats piquants), que le peuple savoure avec tant de plaisir, et dont il n'est certainement pas le seul amateur. Les *picantes* sont bien plutôt du poison que des aliments, à cause de la grande quantité de piment qui y entre. Pour quelques enthousiastes, le ragoût le plus délicieux, c'est celui qui les fait le plus souffrir au moment de manger. Il y a des personnes à qui l'action brûlante du piment arrache des larmes, et qui, malgré cela, font claquer leur langue en signe de plaisir. Il faut avouer, cependant, qu'un plaisir dont on jouit en enrageant est un maudit plaisir. Les *picantes* se font avec de la viande fraîche, du poisson, de la viande salée, des pommes de terre, etc.; mais le *picante* le plus *piquant,* celui qui fait verser le plus de larmes (après la jalousie), c'est le *seviche.* Il consiste dans de petits morceaux de poissons ou d'écrevisses, plongés dans du jus d'oranges aigres, avec beaucoup de piment et de sel. On attend quelques heures jusqu'à ce que le poisson s'imprègne de piment et se cuise, pour ainsi dire, par l'action brûlante de ce dernier et l'acidité de l'orange.

(1) Nègres cuisiniers très-fameux dans leur temps.

Celui qui s'est procuré la satisfaction de manger du *seviche* est sûr d'éprouver ensuite celle de passer quelques moments, la bouche ouverte, et d'endurer tout au moins une forte irritation intestinale.

Pour apaiser les fureurs du piment, on fait usage de la *chicha* (bière de maïs). — Le piment, employé comme assaisonnement et par petites quantités, est néanmoins agréable, et ses effets pernicieux ne sont pas très-sensibles.

Les *picantes* sont vendus à Lima par des négresses qui parcourent les rues en portant leurs marmites dans une grande corbeille qu'elles placent sur la tête, et dans des *gargotes* connues sous le



Indienne picantera.

nom de *picanterías*. Ces établissements appartiennent presque tous à des Indiennes des montagnes ou de la côte, et quelques-unes jouissent d'une haute réputation. La coutume d'entrer pour *picar* (1) dans une *picantería*, en revenant des courses de taureaux, s'est perdue depuis quelques années.

(1) *Picar*, manger du *picante*.

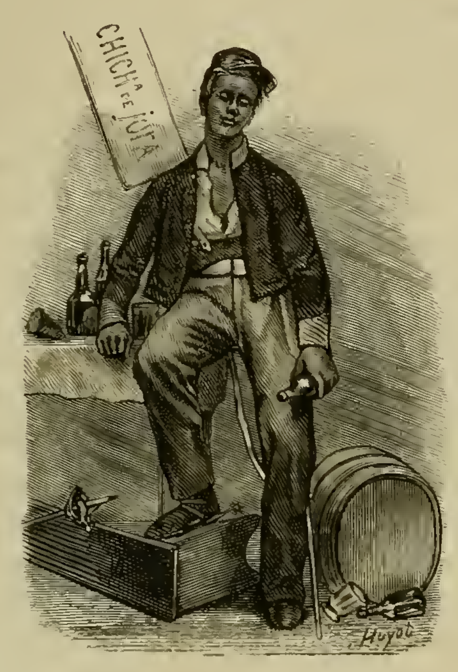
BOISSONS NATIONALES.

L'*aguardiente* (eau-de-vie), la *chicha* et le *guarapo* ont été les trois boissons uniques fabriquées au Pérou et en usage à Lima. Cependant les personnes riches ont possédé de tout temps dans leurs caves les meilleurs vins importés de l'étranger. Aujourd'hui les noms des vins les plus célèbres sont familiers à la plupart des personnes à leur aise. Dans quelques vallées de la côte du Sud on récolte même des vins qui ont atteint une grande réputation sur les marchés européens. L'eau-de-vie pure de raisin a donné du crédit à la vallée de Pisco, où on la distille, et c'était la boisson que l'on offrait toujours à *las once* (1). Maintenant cette boisson est d'un usage moins fréquent chez les gens de bonne compagnie. Le *guarapo*, produit par la fermentation des résidus de la canne douce, employée pour la fabrication du sucre, était le breuvage favori des nègres, surtout des *bozales*. Il faut distinguer le *guarapito doux* destiné au *beau sexe nègre* et l'*achichadito,* qui, à cause de sa force, était préféré par le *sexe fort* de la même couleur. La *chicha* est la boisson éminemment nationale : les Indiens en buvaient même sous l'empire des Incas. La *chicha* se fait avec une espèce de maïs que l'on garde jusqu'à ce qu'il commence à germer; dans cet état le maïs reçoit le nom de *jora;* alors on le moud et on le fait cuire dans d'énormes bassins. On laisse ensuite fermenter cette décoction, et la *chicha* est déjà bonne à boire quand la fermentation est terminée. Dans quelques endroits de la montagne, on mâche la *jora* au lieu de la moudre. Un certain nombre de personnes des deux sexes, généralement des vieillards, se réunit et forme un cercle, au milieu duquel se trouve la quantité de maïs qu'on doit employer. Chacun des assistants mâche de petites poignées de maïs qu'on met ensuite sécher, pour le soumettre plus tard aux autres opérations dont nous avons parlé. Les amateurs supposent que la chicha de *jora* mâchée est bien meilleure que celle de *jora* moulue; et quand on leur ob-

(1) Voir la note de la page 125.

jecte la *malpropreté* du procédé, ils répondent que le feu est un purifiant des plus efficaces.

La *chicha* est la boisson que préfèrent les Indiens de la côte et de la montagne; malgré cela, ils savourent l'eau-de-vie avec plaisir.



Béatitude produite par la *chicha*.

La *chicha,* comme nous l'avons dit, calme un peu l'ardeur du piment; tous ceux qui aiment les *picantes* adorent aussi la *chicha,* qui, sans être une liqueur alcoolique, ne manque pas, si on en abuse, de produire un certain état de *malaise* qui affecte les sens et la raison.

DEUILS, ENTERREMENTS ET BOUTS DE L'AN.

Rien n'était assurément plus ennuyeux que l'ancien cérémonial en usage pour les deuils, les enterrements et les bouts de l'an. Non-seulement on y avait introduit une étiquette qui était du dernier ridicule, mais on peut dire que, sous l'apparence lugubre d'une

mélancolie plus ou moins feinte, on outrageait la mémoire de la personne même, en souvenir de qui on poussait de profonds soupirs et versait d'abondantes larmes.

Nous ne remonterons pas à l'époque où un convoi funèbre se composait d'une foule de moines, de nombreux *amis et connaissances*, et d'une quantité de curieux, qui accompagnaient, le cierge à la main, le corps du défunt pour le conduire à l'église où devaient se faire ses funérailles. Nous ne révèlerons pas les conversations animées, par lesquelles les *amis* et les *indifférents* rappelaient *la vie* et *les miracles* de celui qui n'était plus, pour lui prodiguer des louanges ou des reproches, qui se terminaient toujours par ces phrases pleines de compassion : *Dieu lui ait pardonné! Enfin, il est mort, le pauvre homme!* Nous ne redirons pas non plus les scènes qui se passaient pendant *les déjeuners et les once* (1), où la famille en pleurs attendait les invités aux enterrements et aux bouts de l'an. Après avoir commencé à manger avec un visage plein de tristesse, en poussant, pour la forme, des soupirs qui ne sortaient guère du cœur, on prétendait tuer le chagrin avec plusieurs verres de liqueurs; puis on se levait de table, après avoir oublié tout à fait les vertus du défunt tant regretté.

Nous nous rapprocherons davantage de notre temps, et nous raconterons les cérémonies funèbres qui avaient lieu, avant que les cartes de visites, à *filets noirs,* eussent rempli dans notre société leur mission de réforme, de décence et de civilisation.

La seconde nuit après la mort de quelqu'un, on le transportait à l'église, comme on le fait aujourd'hui, accompagné en silence par ses amis et ses connaissances les plus intimes. Le jour suivant, on faisait les cérémonies religieuses, qui commençaient à dix ou onze heures du matin. Lorsqu'elles étaient terminées, les *affligés* qui occupaient, pendant la cérémonie, les premières places à gauche, les plus rapprochées du catafalque, se plaçaient à la porte de l'église au moment où on emportait le cercueil; et, montant en voiture, ils accompagnaient avec quelques amis le corps jusqu'au cime-

(1) Voir la note de la page 125.

tière, pendant que d'autres se rendaient à la maison de la famille du défunt, pour attendre le retour des premiers.

L'épouse et les autres femmes de la famille attendaient aussi ce retour dans le salon, rendu complétement obscur, et en compagnie de leurs parentes et de leurs amies. Quand ceux qui s'étaient rendus au cimetière étaient de retour, le parent le plus proche entrait au salon et ouvrait une ou deux croisées. Alors on rompait le silence sépulcral qui avait été gardé pendant trois ou quatre heures, mais il n'était possible de parler qu'à voix basse et à peine saisissable.

Le deuil durait un mois; tous les amis et les personnes avec lesquelles on était lié s'imposaient le devoir forcé de tenir compagnie à la famille *affligée*. Les hommes se tenaient dans l'antichambre, où il était permis de parler, mais à voix basse; les dames, toutes vêtues rigoureusement de deuil, s'enfermaient dans le salon, tristement éclairé par la lumière languissante d'une lampe recouverte d'un crêpe. On n'entendait dans le salon que des soupirs ou des exclamations plus ou moins sincères; la veuve ou la mère pleurait ou se lamentait, et c'était un devoir pour les assistants de faire entendre aux angles du salon les cris de : Aïe!... oh! aïe, aïe! aïe, aïe, aïe!!! et un bruit semblable à celui de quelque mouchoir dont on se servirait pour se moucher.

A huit heures du soir *le deuil cessait*. Ce moment était critique et très-pénible pour les femmes; il devait y en avoir une qui sortît la première de cet état exagéré de silence et de feinte, pour saluer et se retirer, et celle qui avait assez de courage pour le faire était appelée la *chivata* (1). Aussi était-il très-commun d'entendre dire : *Dans le deuil de Doña une telle, Doña NN. a été la chivata.*

Aujourd'hui, quoique les cérémonies religieuses se fassent dans le même ordre, on n'est pas obligé de se rendre à la maison mortuaire le jour de l'enterrement; les amis constatent leur présence au moyen de cartes de visite de deuil. Les amis intimes et les parents sont reçus sans formalités ennuyeuses, et, l'austérité et les ridicules étant abolis, on trouve naturellement plus de sincérité dans

(1) La chèvre.

les paroles de consolation qui sont adressées à celui qui pleure la perte d'un des siens.

Les bouts de l'an qui ont lieu pour l'âme du défunt consistent en une messe chantée, à laquelle assistent les personnes invitées. Il est d'usage d'adresser des billets d'invitation non-seulement à ceux avec qui on est lié, mais encore à toutes les personnes marquantes de la capitale. Comme dans ces billets, en général, on n'invite pas seulement les proches parents, mais aussi leurs amis, il arrive que les relations particulières de chacun influent sur le nombre des assistants. C'était l'habitude, il y a quelques années, que les *invitants* demeurassent à la porte de l'église, après le service, pour serrer la main à chacun des invités. Cette cérémonie, longue et ennuyeuse pour les uns et les autres, a été abolie; et dans les invitations pour les bouts de l'an on trouve ces paroles: *Le deuil se terminera sans étiquette.*

Les enterrements des petits enfants étaient et sont encore des solennités *de gloire*. Rien ne répugne davantage à la nature et aux sentiments paternels que la coutume barbare, jusqu'à un certain point, de célébrer la mort d'un enfant. La civilisation a déjà aboli cette coutume chez les personnes de quelque éducation; mais elle subsiste toujours parmi le peuple, et tout spécialement chez les Indiens.

Lorsqu'un enfant mourait, on parait son corps de fleurs, sans oublier *la palme et la couronne,* et on le revêtait du costume qu'on suppose devoir *être porté par les anges.* Après l'avoir mis dans un cercueil doublé d'une étoffe de couleur claire, on le plaçait sur un autel. Le soir on veillait le petit corps en faisant jouer de la musique et en invitant tous les amis. A minuit on donnait à souper aux personnes présentes. On apportait sur la table le *salpicon,* plat obligé et indispensable, composé de viande hachée avec des laitues. Le lendemain, on conduisait le corps à l'église, où se chantait une grand'messe en musique. On avait coutume d'enterrer les enfants dans les monastères de religieuses. — Quoique la solennité soit la même, il n'y a plus maintenant ni veilles, ni autels, ni *salpicones;* on ne pleure plus les enfants en chantant, et c'est, sans aucun doute, une des meilleures preuves de notre amélioration sociale.



[illegible] de consolation qui [illegible] celui qui pleure [illegible] [illegible].

Les bouts de l'an qui ont [illegible] [illegible] [illegible], à laquelle [illegible] les [illegible]. Il est d'usage d'adresser des billets [illegible] non [illegible] [illegible] est lié, mais [illegible] les personnes [illegible] de la capitale. Comme dans ces billets, en général [illegible] pas seulement les proches parents, mais aussi leurs [illegible] que les relations particulières de chacun influent [illegible] nombre des [illegible]. C'était l'habitude, il y a quelques [illegible] que les [illegible] demeurassent à la porte de l'église, après le service, pour serrer la main à chacun des invités. Cette cérémonie [illegible] pour les uns et les autres, a été abolie [illegible] pour les bouts de l'an on trouve ces paroles [illegible].

Les [illegible] étaient et sont encore [illegible] à la nature et aux [illegible] un certain [illegible] a déjà aboli [illegible] chez les personnes de [illegible], mais elle [illegible] toujours parmi le [illegible] chez les Indiens.

Lorsqu'un enfant [illegible] corps de fleurs, [illegible] le revêtait du costume [illegible]. Après l'avoir [illegible] d'une étoffe de couleur claire, on le [illegible]. Le soir on veillait le petit corps en faisant [illegible] de la musique et en invitant tous les [illegible]. A minuit on donnait [illegible] aux personnes présentes. On apportait sur la table le [illegible] plat [illegible] et indispensable, composé de viande hachée avec [illegible] laitues. Le lendemain [illegible] le corps à l'église, où se [illegible] une grand'messe [illegible] enterrer [illegible] dans les monastères de religieuses. — Quoique la solennité soit la même, il n'y a plus maintenant ni [illegible], ni autels, ni [illegible]; on ne pleure plus les enfants en chantant, et c'est, sans [illegible] doute, une des meilleures preuves de notre amélioration sociale.



Charpentier lith. — Imp. Lemercier & Cie, r. de Seine 57 Paris.

JOURNAUX.

On supposera sans doute que chez un peuple un peu civilisé on ne saurait manquer d'y trouver cet élément de la vie sociale qui s'appelle *journal*. Cependant Lima, malgré ses cent mille habitants, ne peut alimenter deux journaux quotidiens. Depuis la création du *Comercio,* qui compte déjà le chiffre respectable de vingt et un ans d'existence, beaucoup d'autres journaux sont morts presque au berceau. Le *Comercio* satisfait seul à tous les besoins de Lima : il enregistre le mouvement mercantile de la capitale, insère toutes sortes d'annonces, donne les nouvelles de l'étranger, prête ses colonnes aux écrivains politiques, et par-dessus tout *il émaille ses nouvelles diverses d'une grande variété de faits personnels.* C'est le champ de bataille où cueillent leurs premiers lauriers tous les jeunes écrivains d'aujourd'hui ; prose ou vers, ou tout ce qui n'est ni vers ni prose, trouve place dans ce journal. Il forme déjà une collection renfermant l'histoire politique, militaire, littéraire, etc., de presque tout le Pérou, et les mystères de bien des vies privées.

Le mérite que le plus grand nombre de lecteurs trouve dans le *Comercio* dépend du nombre de *comunicados* (1). Quand il y en a peu ou qu'ils ne sont pas écrits en style piquant, le *Comercio* ne présente aucun intérêt.

Les journaux purement scientifiques ou littéraires ne vivent guère longtemps, à cause du petit nombre de lecteurs; mais le pays a un goût décidé pour les écrits satiriques ou mordants, surtout s'ils s'occupent d'affaires politiques et font de l'opposition au gouvernement. D'un autre côté, il est certain que ces *fleurs ont des épines,* et que, si le journal est bien accueilli, le journaliste s'expose à perdre sa liberté.

NÉCROLOGIE.

Personne n'est mauvais après sa mort : c'est là une vérité comme un dogme de l'Église, parce que la mort enlève à l'homme le pouvoir

(1) On donne ce nom à tous les articles qui ne sont pas écrits par les rédacteurs.

de continuer à être ce qu'il a été; mais cette cause n'est pas la seule. Il y a bien peu d'hommes qui s'en vont de ce monde sans laisser quelqu'un qui les ait aimés; et même celui qui n'a pas eu le bonheur de trouver beaucoup d'affection pendant sa vie, s'il laisse un bon testament bien en règle, jette par là les fondements d'une brillante renommée posthume. Les pierres funéraires qu'on trouve dans le monde entier sont la preuve de cette assertion. Aucun mort n'a sur sa tombe une inscription rappelant ses vices ou ses défauts : ce serait manquer à la charité ou tout au moins à la reconnaissance. Toute jeune fille trépassée est un modèle de pureté et de candeur; toute femme mariée, un exemple de *fidélité* et d'amour maternel; tout soldat, un illustre défenseur de la patrie; tout prêtre, un exemple de vertu et d'humilité; tout enfant, une espérance perdue; tout usurier, un chrétien à la porte de qui un malheureux ne frappa jamais en vain. Toutefois, nulle part les morts ne sont plus *heureux* qu'à Lima. En effet, non-seulement la pierre tumulaire d'un grand nombre retrace les vertus dont les gratifie le sculpteur, mais nous avons encore le *Comercio* qui publie pendant trois ou quatre semaines des *nécrologies bien senties,* écrites avec toute l'ardeur qu'inspirent l'amitié ou le grand désir du rédacteur de faire parade de son style élégant et facile. Personne ne meurt à Lima, sans la consolation d'avoir un *nécrologiste,* à moins d'appartenir à une condition humble : cependant nous avons vu le portier d'un collége qui a écrit en vers un article nécrologique sur sa malheureuse épouse, dont il avait été séparé, pendant plus de douze ans, pour *incompatibilité d'idées et de sentiments.*

UN COMUNICADO (1).

Un *comunicado* est, ou, pour mieux dire, était il y a peu de temps, à Lima, un sujet de crainte et de terreur pour la personne contre laquelle il était dirigé; mais on a tant abusé et on abuse encore tant de cette arme perfide et offensive, que son tranchant s'est émoussé. Elle frappe aujourd'hui sans faire ni bien ni mal.

(1) *Comunicado,* voir la note de la page précédente.

La menace la plus terrible qu'on pouvait faire au débiteur retardataire, au fonctionnaire public, et en un mot à tous ceux dont on attendait ou réclamait quelque chose, c'était de leur dire : *Je vous mettrai dans le Comercio; je vous afficherai dans les feuilles publiques; je vous donnerai un coup de plume dans la presse; je révèlerai votre conduite au public,* etc., etc. Au moyen du *comunicado* on faisait courber la tête à l'homme le plus courageux, parce que, craignant d'un côté pour sa réputation, il se voyait de l'autre dans la nécessité de se défendre, ce qui est toujours une vilaine nécessité. L'ancienne formule du *comunicado* était : « *Messieurs les éditeurs :* Veuillez donner place dans les colonnes de votre illustre journal au fait suivant : *Monsieur un tel a commis tel ou tel acte; c'est un drôle, un voleur,* etc., etc. »

M. un tel commençait sa réponse par : « Dans le numéro ..... de cet illustre journal, et sous LA RUBRIQUE ....., M. N. N., qui est un pas grand'chose, m'adresse mille injures; ceux qui nous connaissent, lui et moi, savent de quel côté se trouve la justice; en attendant, si j'ai pris la peine de répondre, c'est par respect pour le public *illustre,* et non pour faire plaisir à mon calomniateur, que je méprise profondément, etc. »

Les *comunicados,* qui pendant un certain temps causèrent bien des tourments et procurèrent plus d'une nuit sans sommeil, passent aujourd'hui inaperçus; ils n'enlèvent ni ne donnent aucune réputation.

Quelques victimes du *comunicado* ont adopté un système de défense si bref, qu'il a l'avantage d'arrêter la polémique à son début. Elles prient le public (toujours illustre) de suspendre son jugement sur les faits qui leur sont imputés. Des années et des années se passent, et le jugement du public se trouve ainsi *usque in æternum,* suspendu ou oublié.

Comme le *comunicado* le plus *violent* ou le plus *mordant* peut être adressé à l'imprimerie par toute personne qui se porte garante de sa publication, *bien souvent le comunicadista* (1) *lance la pierre et cache la main;* alors, si le blessé l'attaque, il supplie Messieurs les

(1) Auteur du *comunicado.*

éditeurs de dire *si c'est lui qui a lancé le boulet rouge en question, et qui en a répondu.* Messieurs les éditeurs, disant la vérité, assurent sur un ton sentencieux que ce n'est pas M. un tel qui l'a lancé et l'a garanti; là-dessus la société doit se donner pour satisfaite de ce que celui qui *a écrit* la chose n'en est pas *l'auteur.*

THÉATRE.

Nous ne pouvons rien dire du seul théâtre qui existe à Lima. Les premières représentations dramatiques, dans la capitale du Pérou, ont eu lieu, il y a deux siècles. Les plus célèbres étaient celles qui avaient lieu au parvis de la cathédrale.

En 1601 on a construit le premier *colisée,* dont les bénéfices étaient destinés à l'hôpital *San Andrés.* Le théâtre changea plusieurs fois de local, et celui qui existe aujourd'hui a été construit en 1614; ce travail coûta 62,132 piastres.

En 1852 le gouvernement donna à l'administration de Bienfaisance quelques propriétés en échange du théâtre.

L'édifice, dans sa partie intérieure et extérieure, est indigne de la capitale d'un État riche, et, quoique depuis quelques années on ait conçu le projet de construire un nouveau théâtre, il paraît que son exécution n'aura pas lieu de sitôt.

Dans ce théâtre on joue des comédies, des opéras; on y voit aussi des tours d'escamoteurs et autres spectacles semblables.

La circonférence du parterre est de quarante-six vares et demie, et sa longueur, depuis la place du souffleur jusqu'à l'entrée, est de dix-sept vares et demie. — Il y a six cent soixante-dix places.

Les loges, disposées sur trois rangs, peuvent contenir jusqu'à six cents personnes. Il y a en outre des places dites de paradis et d'autres peu apparentes, de telle sorte que le théâtre complétement rempli peut contenir quinze cents spectateurs.

COMBATS DE COQS.

Tel était autrefois le goût du peuple pour les combats de coqs que, chaque jour, et presque à toute heure, les rues de la capitale étaient pleines de rassemblements formant des cercles, au

milieu desquels se donnaient force coups de bec et se déchiraient entre eux deux furieux guerriers emplumés. L'autorité dut intervenir sérieusement pour couper court aux désordres, aux querelles des ouvriers et des domestiques et les rappeler à leurs travaux, dont les détournaient fréquemment les combats de coqs dans la rue. Elle autorisa en conséquence la création d'un cirque spécial.

Ce divertissement a été aboli plusieurs fois, à cause de la fréquence des scènes de scandale et des querelles qui avaient lieu, malgré la présence des agents de l'autorité qui présidaient *ces spectacles :* mais il a été autorisé autant de fois qu'il a été supprimé, et aujourd'hui on voit des combats de coqs toutes les après-midi.

Les grands combats, c'est-à-dire ceux où s'organisent des paris considérables, sont annoncés au public par des affiches, et du vi-



Annonce des combats de coqs.

vant du célèbre *chirimiista* (joueur de chirimia) *D. D. Alejo*, mort malheureusement sans laisser de successeur pour jouer de son instrument sonore, les rues étaient parcourues par un orchestre

composé du nègre *D. Alejo,* d'un autre nègre battant le tambour, et d'un gamin qui portait sur sa tête une cage, renfermant un superbe coq.

Les amateurs de combats de coqs sont en général les gens du peuple, quoiqu'on y voie aussi des personnes *de bon ton,* dont quelques-unes même d'un rang très-élevé.

COURSES DE TAUREAUX.

Les Espagnols, a dit un poëte, demandent *pan y toros* (du *pain* et des *taureaux*), et plus de taureaux encore que de pain. Aussi, il serait difficile de croire qu'un peuple, qui doit son origine à l'Espagne, n'ait pas un goût démesuré pour l'*amusement* barbare de voir combattre les taureaux. A Lima, ce goût a été poussé jusqu'au délire : il dominait aussi bien chez le grave vice-roi que chez le plus pauvre mendiant.

Les combats de taureaux ont été un des premiers divertissements introduits par les conquérants, et l'on y déployait un luxe inouï. Les premiers combats avaient lieu sur la *Plaza Mayor.* Aucun événement mémorable ne se produisait à cette époque, sans qu'il ne fût célébré par des combats de taureaux plus ou moins magnifiques, tant par le luxe des spectateurs que par la richesse des *enjalmas* (1) et des autres parures dont on ornait les taureaux, et la profusion avec laquelle les riches jetaient l'argent pour récompenser l'adresse d'un *torero.*

A la création du cirque de l'Acho (2), on défendit les courses de taureaux sur la *Plaza Mayor.* L'empressement des amateurs pour avoir des places était si grand que, les dimanches où avait lieu le spectacle, le cirque se remplissait dès les premières heures de la matinée. L'autorité ecclésiastique, remarquant que les combats de taureaux faisaient oublier aux catholiques liméniens le premier commandement de NOTRE SAINTE MÈRE L'ÉGLISE, s'adressa à l'autorité

(1) *Enjalma,* espèce de housse en velours ou en satin, brodée et frangée d'or ou d'argent, qui recouvre le dos des taureaux.

(2) Voir page 74.

civile et obtint que les courses auraient lieu le lundi, pour que les fidèles pussent assister le dimanche :

Por la mañana á la misa,
Y por la tarde al sermon;
Y á rezar las letanías,
Al toque de la oracion (1).

Le peuple ne manquait donc plus aux offices religieux le dimanche, mais il perdait sa journée du lundi, jour où le vice-roi, lui, ne travaillait pas. Les juges sévères terminaient l'audience à une heure de l'après-midi : au même moment s'ouvraient les portes des colléges. Qui croirait que les prêtres et les moines eux-mêmes (malgré les excommunications du pape) trouvaient moyen de pénétrer dans l'Acho, et d'assister, plus ou moins bien cachés, aux combats de taureaux?

Ces spectacles sont annoncés au public d'abord par des affiches; ensuite par des programmes appelés *listas*, que vendent dans les



rues des gamins qui les offrent au public en criant : « *Y... á... cu-laritáa!* (¡Vamos con las listas! — Voilà l'ordre et la marche...!) — *¿ Quien quiere ver el primer que rompe la tarde?* — Qui est-ce qui veut voir le premier taureau qui figurera ce soir? » — La der-

(1) Le matin à la messe, et le soir au sermon ; et réciter les litanies quand sonne l'*Angelus*.

nière annonce, celle qui excite le plus l'enthousiasme de la foule et détermine les plus indécis, c'est la promenade de *las figuras* et de *las enjalmas*. Les premières sont de grandes poupées, vêtues de robes de papier, que l'on place au milieu de l'arène, et sur lesquelles le taureau se précipite avec acharnement. Ces mannequins sont disposés de manière à répondre à l'attaque du taureau par la détonation d'un pétard. Les secondes consistent en de petits manteaux, généralement en satin, ornés de franges et de broderies d'or et d'argent. La vue des *enjalmas,* le son de la caisse et du *chirimia* (1), font bondir de joie le cœur des Liméniens.

Il est impossible de donner une idée, même imparfaite, des cris et du vacarme qui se font entendre sur la place de l'Acho les jours de spectacle. Aux conversations de la foule des curieux se mêlent les voix d'une multitude de marchands: glaciers, pâtissiers, fruitiers, marchands d'eau, d'eau-de-vie, de saucissons, de jambon, de fleurs, qui parcourent les gradins en offrant leurs articles tous en même temps et en poussant des cris.

Le combat commence régulièrement à deux heures de l'après-midi. Avant d'engager la lutte, et avec la permission de l'*alcalde* municipal, qui préside le spectacle, tous les *toreadores* font le tour du cirque après avoir préalablement salué les autorités.

A l'instant a lieu *el despejo*, qui consiste dans de brillantes évolutions militaires, exécutées par un corps de troupes (2) : puis le combat commence. L'*alcalde*, pour pouvoir diriger le spectacle, a à sa disposition un trompette, et la porte du *toril* ne s'ouvre que lorsque le trompette a sonné l'ordre : ¡ *Salga el toro* ! (Que le taureau sorte!)

Les épreuves et les passes principales d'une course sont : le *capeo* (3) à cheval, qui n'a lieu qu'à Lima. C'est là que brillent en même temps la dextérité de l'homme et la docilité du cheval. Quoique les troupes de *toreadores* aient toujours été composées en

(1) *Chirimia,* espèce de hautbois. Voir la gravure de la page 145.

(2) La gravure de la page 74 représente la place de l'Acho au moment d'une parade, exécutée par un corps de cavalerie.

(3) *Capeo,* feinte que l'homme appellé *capeador* fait avec son manteau pour esquiver les coups.



Imp Lemercier & Cie r de Seine 57 Paris

grande partie d'Espagnols, jamais le *capeo à cheval* n'a été exécuté que par les nègres et les *zambos*, enfants du pays. On a vu combattre sur la place de l'Acho les chevaux les plus estimés et les plus chers de Lima, confiés à l'expérience sans égale et à l'agilité du premier *capeador* de notre époque, appelé Estevan Arredondo.



Le nègre Estevan Arredondo.

Le *capeo* à cheval s'exécute de la manière suivante : le cavalier se tient en face de la porte par où doit sortir le taureau, rendu furieux par la prison étroite où on l'a enfermé quelques moments auparavant, et excité par les piqûres qu'on lui fait au moment d'ouvrir le *toril*. Ainsi posté, au moment où le taureau avance la tête, le *toreador* lui présente la *capa* (manteau), et l'attire au milieu de l'arène. Quand les cornes du taureau vont toucher les flancs du cheval, le cavalier, au moyen des rênes, fait tourner son coursier à droite ou à gauche, et le taureau frappe vainement les airs.

Il faut que le taureau soit vigoureux pour supporter, sans se fatiguer, six passes de *capeo à cheval*.

Les autres passes, désignées sous le nom de *capeo à pied, de banderillas* (1) *et de l'espada* (l'épée), sont connues en Espagne; mais les *to-*

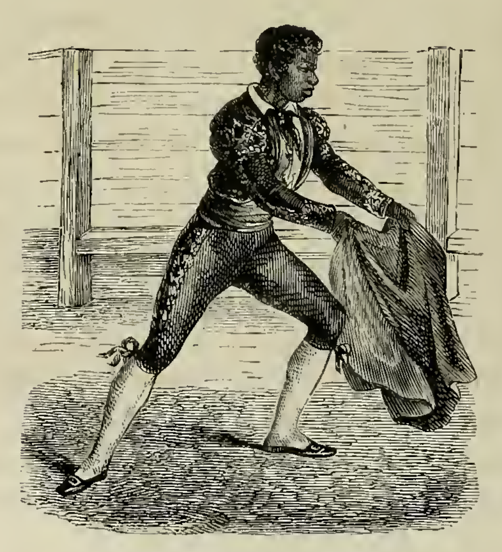
(1) Dards ornés d'une banderole, qu'on lance aux taureaux dans les courses.



Espagnol, *capeador* à pied.

reros espagnols ne surpassent pas les nègres de Lima dans ces dangereux assauts.

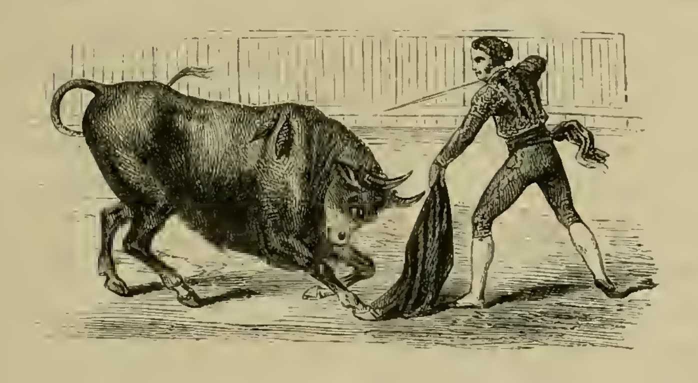
Un autre *travail*, tout à fait particulier au Pérou, c'est celui des



Nègre, *capeador* à pied.

mojarras. Plusieurs Indiens appelés *mojarreros*, armés d'une espèce de lance, se jettent à terre pour attendre le taureau, et, lorsqu'il s'élance sur le groupe, les Indiens cherchent à lui enfoncer la lance où ils peuvent. Le taureau revient à la charge plusieurs fois, et foule aux pieds les malheureux *mojarreros*. Souvent il en prend un sur ses cornes et joue avec son corps comme un enfant jouerait au volant : mais l'Indien ne se rend pas, et il faut qu'il tombe gravement blessé pour qu'il ne prenne pas sa revanche.

Le *mojarrero* ne se présente au cirque que lorsqu'il lui semble voir le taureau de la grosseur d'un chien. Ce phénomène d'optique se produit chez le *mojarrero*, non au moyen de lunettes concaves, mais à force de boire de l'eau-de-vie. Dès que la course commence, les Indiens se mettent à boire : ils se demandent de temps en temps les uns aux autres quelle est la grosseur du taureau, et ceux qui n'ont pas encore la vue troublée au point nécessaire, répondent : « *Todavia está grande; ¡echa otra copa!* — Il est encore trop gros; allons, encore un verre! »



Quelle était et quelle est encore, à l'heure qu'il est, la meilleure course de taureaux? N'allez pas croire que ce soit celle où les *toreros* ont montré le plus d'adresse, et les taureaux le plus grand courage : les amateurs ont besoin de plus grandes et de plus fortes émotions.

Si l'on emporte du cirque plusieurs chevaux morts, ou au moins grièvement blessés, s'il y a quelques *toreros* à demi éventrés, si des

Indiens *mojarreros* ont été lancés en l'air à coups de cornes, en un mot s'il y a des blessures et du sang répandu, l'après-midi a été brillante, et, s'il y a quelqu'un de tué, la foule s'écrie : « ¡ *Completa soberbia!* (Combat magnifique !) »

Quand le taureau est mort, on l'emporte du cirque, attaché par le cou à une *carretilla* (sorte d'avant-train) traînée par quatre chevaux.

C'est ici le moment de parler d'un personnage singulier, qui poussait l'affection des courses de taureaux jusqu'à la frénésie, et dont l'adresse extraordinaire pourrait être mise en doute par nos lecteurs, si les faits que nous allons raconter n'avaient pour témoins oculaires tous les habitants de Lima.

Cet individu vivait sous la protection et les soins d'un nègre, dont les fonctions dans l'*Acho* (cirque pour les combats de taureaux), se bornaient à attacher au cou des taureaux morts le collier qui les assujettissait à la *carretilla*. Le nègre conduisait son protégé tous les soirs sur la place, et, dès qu'il avait ajusté le collier au cou d'un taureau mort, notre personnage prenait sa course à côté du taureau avec une rapidité égale à celle des chevaux. La porte que la *carretilla* devait traverser ne permettait pas, en certaines circonstances, à cause de la direction que prenait le véhicule, que notre amateur pût la franchir à côté du taureau, sans courir risque d'être écrasé soit par le cadavre, soit par les chevaux.

En ce moment critique, quand tous les spectateurs manifestaient déjà, par un cri unanime, leurs craintes pour la vie d'un être qui leur était si sympathique, celui-ci sautait avec l'agilité d'un maître de gymnastique sur le corps du taureau, et, se soutenant ainsi dans un équilibre incroyable, il se tirait de ce mauvais pas aux applaudissements frénétiques de la foule.

Il y a environ quatre ou cinq ans que le nègre, en mourant, a laissé son protégé entre les bras de la Providence. Le modeste emploi du premier ne lui avait guère permis de faire des économies, et par conséquent de laisser à son héritier la plus petite rente. Le corps des *toreros* voulut, il est vrai, prendre soin de l'orphelin : il se refusa à vivre sous la tutelle de qui que ce fût, et il se mit à courir le monde, sans autre boussole pour le diriger que son seul caprice.

Ses habitudes d'oisiveté, son éducation négligée et son ignorance de tous les métiers, firent de lui un vagabond, mais le vagabond le plus heureux qui ait jamais existé. Toujours logé dans les premiers hôtels de Lima, et choyé par les habitants aussi bien que par les étrangers, on le voyait toujours s'étaler sur les meilleurs sofas. Il ne restait jamais plus d'un mois dans la même maison. Chose extraordinaire, si les maîtres d'hôtel lui donnaient à manger, jamais ils ne lui présentaient la carte à payer : il faut avouer que c'eût été peine inutile, car il n'avait jamais d'argent, ni l'habitude de payer. Il ne perdit jamais son amour pour les combats de taureaux. Aussi, les jours où ils avaient lieu (aujourd'hui c'est le dimanche), il se trouvait à la place de l'Acho à deux heures précises ; il accompagnait le nègre qui avait remplacé son maître, et suivait à la course, de la manière dont nous l'avons décrit, le corps des taureaux jusqu'au dernier.

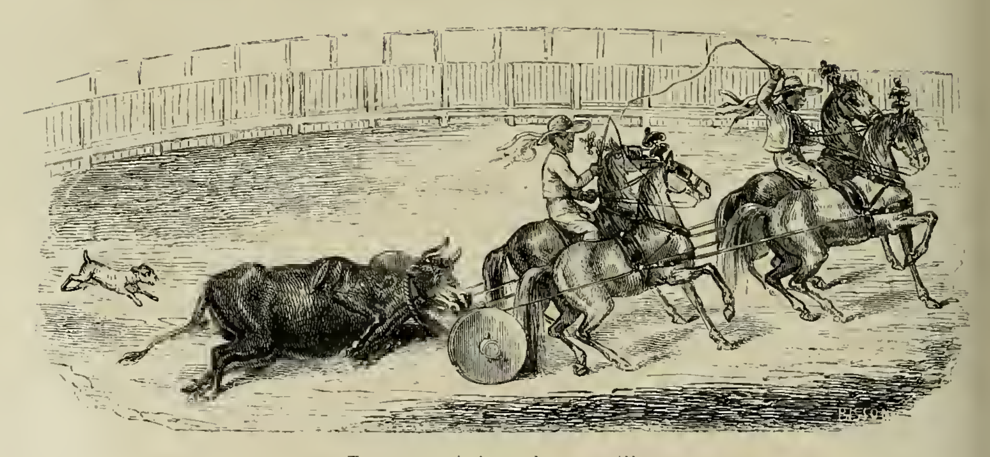
Son commerce intime avec les gens de bon ton et la confiance qu'ils lui accordaient engendrèrent en lui un tel goût pour toute espèce de fêtes, qu'on était sûr de le rencontrer constamment sur les promenades publiques. S'il apprenait qu'il y avait foule au Callao ou à Chorrillos à l'occasion d'une réjouissance publique, il prenait une place dans les voitures de première classe du chemin de fer, sans, bien entendu, payer son billet. Plus d'une fois même, on le vit assis aux côtés du président de la République, dans la voiture du gouvernement.

Jamais il ne parlait, pas même aux personnes avec lesquelles il était le plus intimement lié. Jamais on ne le vit lire ni journal, ni affiche, ni programmes, ni annonces de fêtes ou de réjouissances publiques, et cependant il connaissait parfaitement les jours des combats de taureaux, ainsi que les endroits où une fête ou une premenade avaient lieu. Seulement on ne le vit jamais au théâtre.

Un torero espagnol l'amène un jour au Callao ; il l'embarque sur un canot et le fait monter à bord d'un vapeur sur lequel le torero devait retourner en Espagne. Jamais notre personnage n'avait été à bord d'un navire, et cependant la promenade ne paraissait pas trop lui déplaire ; mais, aussitôt que le vapeur se mit en

marche, il comprit le mauvais tour qu'on voulait lui jouer. Sans hésiter, il se jette à l'eau, arrive à la nage jusqu'au môle, où il est recueilli par quelques affréteurs qui l'avaient connu au cirque des taureaux du Callao. Depuis cette aventure, il n'a plus voulu aller à bord d'aucun navire. Un Anglais voulant l'emmener à son tour, il se mit en colère pour la première fois de sa vie, et, pour recouvrer sa liberté menacée, il donna à l'Anglais un furieux coup de dent au bras.

Cet heureux mortel, qui passa la vie la plus heureuse et la plus insouciante, paya, il y a deux ans (1864), son tribut à la nature; il mourut, mais sa mémoire ne s'effacera pas de longtemps; Lima, ou tout au moins la génération présente, se souviendra du *perrito negro del Acho* (le petit chien noir de l'Acho).



Taureau traîné par la *carretilla*.

Quand les combats de taureaux avaient lieu le lundi, la promenade de l'Acho commençait dès la veille. Le dimanche soir, l'*Alameda* (allée) se remplissait de monde qui allait voir l'arrosement du cirque, opération exécutée par les nègres porteurs d'eau. Le lendemain matin, il y avait également foule pour assister à l'arrivée et à la mise en sûreté des taureaux.

Les personnes qui n'assistaient pas aux courses passaient ordinairement leur après-midi à l'*Alameda*. Rien de plus divertissant



Anatole et Bocu…

Imp. Lem… & [illegible]

que cette promenade animée par la présence de centaines de *tapadas* (1), prodiguant l'esprit et la grâce dans les fines reparties qui caractérisent les Liméniennes. Sous la protection du voile, qui ne permettait pas de les reconnaître, elles donnaient un libre essor à leur talent et à leur génie, et plus d'un gandin avec des prétentions de bel esprit était obligé de courber la tête, honteux de l'impuissance de ses batteries. Néanmoins, au milieu de cette liberté de langage, la *tapada* gardait le bon ton et la dignité de sa classe : malheur à l'impudent ou au maladroit petit-maître qui eût voulu pousser les choses au-delà de la limite tracée par la bonne éducation !

La promenade sur l'*Alameda del Acho* ne présente pas aujourd'hui les mêmes attraits qu'il y a une douzaine d'années.

Le besoin d'aller aux courses de taureaux était jadis si impérieux pour les habitants de Lima, qu'une personne se serait trouvée malheureuse de ne pouvoir se procurer, même au prix des plus grands sacrifices, le plaisir de voir mourir un taureau par les mains d'un homme, ou un homme sous les cornes d'un taureau.

Pour satisfaire ce besoin, le père de famille nécessiteux, s'il voulait conserver la paix dans son ménage, se voyait forcé de faire toutes sortes de sacrifices afin de procurer à sa chère moitié le spectacle d'un si cruel amusement. La femme de joyeuse vie envoyait à l'usurier un bijou ou un vêtement, et, chose inouïe, plus d'une femme de ce genre vendait jusqu'à son matelas pour aller aux courses de taureaux. La populace, tout aussi avide de voir les courses, mais moins scrupuleuse, cherchait à se procurer les ressources nécessaires dans le vol.

Dans l'intérieur des tribunes qui entourent le cirque, se placent des marchands d'eau-de-vie et de *chicha* (espèce de bière) ; la foule peut donc à son aise arroser ses plaisirs et noyer ses chagrins dans les liqueurs enivrantes ; mais, lorsque les esprits sont échauffés, il y a presque toujours des rixes, et quelquefois même on compte des victimes dans la soirée des jours de combat.

(1) Dames voilées avec le *manto*. Voir les gravures pages 105, 106 et 107.

L'autorité, *zélée et vigilante,* ordonna qu'on ne crierait ni ne vendrait d'eau-de-vie dans l'enceinte de l'Acho. La première partie



Chichera de l'Acho (marchande de *chicha*).

de cet ordre de police a seule été exécutée. En effet, on n'entend plus crier d'eau-de-vie : les marchands annoncent leur boisson en criant : *agua de nieve* (eau glacée, ou littéralement : eau de neige); *¡cebada con piña!* (orge et ananas); *¡las suertes!* (les passes).

Quant à la vente, il paraît que l'autorité a cru devoir faire cette concession aux marchands dociles qui ne crient plus leur eau-de-de vie qu'en la déguisant sous un autre nom.

NOCHES BUENAS (BONNES NUITS).

De même qu'on appelle généralement en espagnol *rabon* (qui a une longue queue) l'animal qui n'en a plus, ainsi on appelle à Lima *noches buenas* (bonnes nuits) celles que, dans tous les pays du monde, on nommerait, avec raison, des *nuits de fatigue.*

Deux fois l'année, le Samedi saint et la veille de Noël, on décore la place principale, ou plutôt on lui donne un aspect semblable à celui que présente la place d'un village le jour de la fête, en disposant, sur ses quatre côtés, une foule de petits cabarets ornés de branches de saule, de banderoles en papier et de petites lanternes vénitiennes. Au milieu de la verdure et des lumières, on voit pendre çà et là quelques volailles, des comestibles de toute espèce, surtout des jambons, des saucisses, etc., etc. On étale sur les tables des joujoux pour les enfants, des objets en porcelaine, des fleurs et des gâteaux. On entend retentir par toute la place mille voix qui crient des *tamales* (sorte de gâteaux de maïs) et des *bizcochos* (biscuits), sur des tons plus ou moins discordants. Le son peu harmonieux des tambourins, des sifflets et des *matracas* (1), appelle les enfants au pays de cocagne, où vont rouler les écus paternels, si péniblement amassés. A partir de dix ou onze heures du soir, la place commence à être remplie de monde; des personnes de toutes les classes et de toutes les conditions s'y rendent à l'envi : moines, militaires, magistrats, homme de lettres, etc., etc. En un mot, tout ce que Lima contient de monde se promène sur la place pendant la *bonne nuit,* jouit à son aise du concert formé par la musique déchirante des uns, les cris des autres, et savoure les mots obscènes de la populace, échauffée par le *pisco* (eau-de-vie de pisco); aspirant en même temps le parfum de la fumée des cannes à sucre, mêlée à l'odeur des saucisses et du boudin.

Il est inutile de faire remarquer ici qu'il est absolument nécessaire d'emporter chez soi quelque chose acheté sur la place; que le jeune amoureux donne, cette nuit-là, tout ce qu'on lui demande pour une fleur qu'il désire offrir à la dame de ses pensées; que le grave papa lâche deux *boliviens* (monnaie de la Bolivie qui a cours au Pérou) pour un joujou que son marmot demande avec instance, et qui n'aurait coûté que le quart de cette somme dans toute autre nuit *non bonne;* et qu'enfin le mari complaisant paye

(1) Planche garnie d'un marteau de bois mobile, qui, frappant alternativement des deux côtés, sert d'appel à l'office les jeudi, vendredi et samedi saints. En Picardie, ce bizarre instrument, renouvelé sans doute des Espagnols, s'appelle *battelet.*

sans murmurer les objets qui ont attiré l'attention de sa *chère* moitié, mais tout en maudissant intérieurement la hausse commerciale de la *bonne nuit*. Après leur promenade, les familles rentrent généralement pour souper chez elles, soit de ce qu'on a acheté sur la place, soit de ce qu'on a préparé à la maison. Il est de rigueur que le souper ne se compose que de mets gras, lourds et indigestes (1). Cependant on sait que certains estomacs ne peuvent supporter ces aliments, et qu'une indigestion, plus ou moins dangereuse en est souvent la conséquence. Ainsi, s'être promené pendant deux ou trois heures; s'être laissé écorcher les oreilles et avoir mortifié son odorat; avoir acheté des objets plus cher qu'ils ne valent; n'avoir presque pas dormi, ou même pas du tout; enfin avoir peut-être contracté une maladie grave, tout cela s'appelle, à Lima, passer une *bonne nuit*.

LES AMANCAES. — DANSES NATIONALES.

Le 24 juin, jour de la Saint-Jean, commencent les promenades aux *lomas* ou coteaux des *Amancaes*, situés à une demi-lieue environ de la place principale de la capitale. Le paysage est charmant : les hautes collines qui entourent une espèce de *pampa* (plaine) très-étendue se couvrent d'une magnifique verdure, et forment un immense tapis émaillé d'une multitude de fleurs. Les unes, plus grandes et d'un beau jaune, s'appellent *Amancaes;* les autres, plus petites, offrent une variété infinie de couleurs, et toutes appartiennent à différentes familles de la flore intertropicale. On distingue surtout parmi les dernières la fleur de *San Juan* (de la Saint-Jean), appelée ainsi parce qu'elle commence à se montrer à l'époque de la Saint-Jean. Dans la plaine on rencontre çà et là des *ranchos* ou barraques, où l'on vend des comestibles et des liqueurs. Les jours de grande affluence, qui sont ordinairement les dimanches et les lundis, on trouve dans les *ranchos* des *harpistas* et des *guitarristas* (joueurs de harpe et de guitare); on y improvise des bals où l'on ne connaît guère la *polka* ou la *mazurka,* mais la *zamacueca*.

(1) Nos lecteurs reconnaîtront là notre fameux *réveillon*.

La *zamacueca* a été une danse nationale éminemment populaire; aujourd'hui que le galop, la polka et la valse vertigineuse ont exilé des salons aristocratiques le menuet, le *londú* et la *cachucha,* danses favorites de nos pères, la *zamacueca* se trouve aussi condamnée à ne paraître que rarement dans les soirées intimes de famille: mais en revanche elle règne toujours en souveraine dans les réunions d'ouvriers, chez les femmes de joyeuse vie, et sous les *ranchos* des *Amancaes.*

Puisqu'il nous a été donné de parler, quoique d'une manière accidentelle, de nos anciennes danses, qu'on veuille bien nous permettre de dire quelques mots des maîtres de l'art chorégraphique qui ont laissé le plus de souvenirs à Lima.

La profession de maître de danse n'était exercée à Lima que par les nègres et les *zambos.* On distinguait parmi eux plusieurs catégories. Les uns n'enseignaient dans leurs leçons que la musique vocale; d'autres allaient en ville, emportant leur guitare; enfin les maîtres de la catégorie la plus élevée se servaient de la guitare de leurs élèves. Les premiers ne donnaient généralement des leçons qu'aux personnes de leur classe et de leur couleur, parmi lesquelles on voyait figurer les danseuses les plus renommées, *protégées,* pour la plupart, par les *señores oidores* (magistrats auditeurs). Ces danseuses célèbres rehaussaient d'ordinaire par leur concours les bals fameux des mulâtresses. Parmi ces maîtres, on distinguait surtout un nègre appelé Tragaluz (l'Œil de bœuf). Nous ignorons si c'était là son nom ou son surnom. Il avait le talent d'imiter avec la voix tous les instruments d'un orchestre, depuis le trombone jusqu'à la flûte. Tragaluz employait volontiers une technologie qui lui était particulière. Il appelait, par exemple, plusieurs de ses pas, *Figura real* (figure royale), *Tras-piés circonflejo, Paso de sirenita* (pas de petite sirène), *Cohete de soga falso,* etc., etc.

Il composait aussi des danses, et parmi ses œuvres chorégraphiques on compte: le *Landú floreado* (Landu fleuri), la *Valse de aguas* (Valse des eaux), et la *Cachucha intencional* (Cachucha intentionnelle).

Parmi les maîtres de la seconde catégorie nous ne devons pas oublier de citer Elejalde et Monteblanco, nègres tous deux, et du

noir le plus pur. Elejalde se distinguait dans la valse et la *zamacueca* de société. Monteblanco était un homme de manières distinguées, d'un type correct et fin; il mérita d'être le professeur favori des señoritas de Lima, et de quelques colléges. Voulant donner à son langage toute l'élégance à laquelle il se croyait obligé par ses relations avec la bonne société, il créa, pour son usage, une phraséologie d'un genre tout particulier. Ainsi pour saluer une de ses élèves, il disait : « *Señorita : ¿ como ha sufrido V. el curso de anoche á acá?* » (Mademoiselle, comment avez-vous passé le temps depuis hier jusqu'aujourd'hui?) Si on lui demandait comment il se portait, il répondait : « *Combatiendo el tiempo y sus estragos, no he sentido detrimento, muchas gracias.* » (En combattant le temps et ses ravages, je n'ai éprouvé aucun dommage; grand merci!)

Maître Martinez appartenait, lui, à une catégorie plus élevée. Il ne portait pas, comme Elejalde et Monteblanco, une énorme guitare enguirlandée de rubans de toutes les couleurs.

Martinez était un nègre bien fait, élégant dans ses manières et toujours très-bien mis. Ses élèves étaient toutes des *señoritas* (demoiselles) de bon ton.

Nous serions très-embarrassés pour déterminer la catégorie à laquelle appartenait le célèbre *maestro* Hueso, mort il y a quelques années seulement. Il y a lieu de croire que, lorsqu'il embrassa la profession de maître de danse, il avait les jambes et les pieds agiles; mais, quand nous l'avons connu, dans ces derniers temps, donnant encore des leçons, il était tellement goutteux, et tellement perclus de rhumatismes, qu'il ne pouvait plus exécuter d'autres *figures* que de traîner ses pauvres pieds. Le *maestro* Hueso était un *zambo* de la taille d'un grenadier. Il portait toujours une redingote noire, large et longue, des pantoufles jaunes, et un bonnet blanc, surmonté d'un chapeau à larges bords. Il allait toujours à cheval, et on l'aurait pris facilement pour un *cirujano romancista* (officier de santé qui ne connaît pas le latin), si l'on n'eût aperçu sous le manteau, qui le couvrait l'hiver comme l'été, une partie du fourreau vert qui couvrait le violon dont ce Mathusalem chorégraphique savait tirer des sons harmonieux, pour donner ses leçons.

Aujourd'hui, toutes ces célébrités ne sont plus qu'un souvenir. La polka et la valse, à ce qu'il paraît, n'ont pas besoin de maîtres. Le seul professeur de *piruetas* (pirouettes) qui existe à Lima, c'est le *maestro* Navarro, *zambo*, dont le métier primitif était celui de savetier, mais qui trouva plus tard que le frac lui irait beaucoup mieux que le tablier, et qu'il lui serait plus commode de faire des *pirouettes* que de manier l'alène et le tranchet.

Après cette légère digression, revenons aux *Amancaes.*

A certains jours, la foule est très-considérable dans ces lieux de promenade. Elle se compose de toutes les classes de la société. On peut aller aux *Amancaes* à pied, en voiture et à cheval. Depuis qu'il y a des voitures publiques (fiacres), le *balancin,* sorte de lourd véhicule, traîné par deux chevaux et conduit par un nègre qui montait sur l'un d'eux, a disparu de la scène. Les *balancines* servaient pour



Ancien *balancin.*

toute espèce de promenade et pour les voyages au Callao et à Chorrillos. Il était de rigueur que les chevaux fussent maigres comme des squelettes; aussi le proverbe disait-il d'un animal ou d'un homme : *es tan flaco, como un caballo balancinero* (il est maigre comme un cheval de *balancin*). Un véritable *balancinero* (cocher de *balancin*) devait être d'un caractère enjoué, et connaître bon nombre de chansons. En effet, il n'employait pas pour animer ses



Zamba en promenade aux *Amancaes*.

chevaux ces mots grossiers, familiers aux postillons de diligences espagnoles, mais seulement de joyeux couplets.

Les *señoras* et les *caballeros* de la bonne société montent à cheval,



Nègres revenant des *Amancaes*.

à l'européenne; mais les femmes du peuple chevauchent, comme les hommes, à califourchon, tout en restant en robe et en jupons.

Quand un ménage ne peut disposer que d'un cheval, le mari monte en croupe et galope avec sa moitié.

La danse exclusive des *Amancaes* est, comme nous l'avons dit, la *zamacueca*. L'orchestre est composé d'une harpe et d'une guitare; on ajoute à ces instruments une espèce de tambour, qui se compose ordinairement d'une caisse, dont on décloue les planches pour la rendre plus sonore. On joue de cet instrument en frappant dessus avec les mains ou deux baguettes en bois.

Il est difficile de se faire une idée de l'adresse et de l'oreille que possède le nègre pour battre la caisse, observer la mesure et animer les danseurs.

Comme le *cajon* (grosse caisse) est l'âme de l'orchestre, on a donné à la *zamacueca* le nom de *polka de cajon*.



Nègres dansant la *Zamacueca*.

La musique est toujours accompagnée par les voix de deux ou trois nègres; et, à la fin de chaque couplet, les danseurs, qui veu-

lent ou savent chanter, répètent le refrain en chœur. Ces finales s'appellent *fugas* (fugues) : pendant qu'on les chante, les mouvements des danseurs sont plus rapides et plus lascifs.



Zambos dansant la *Zamacueca.*

La *zamacueca*, tout en conservant son caractère chorégraphique et musical, a subi quelques modifications et a reçu différents noms : elle a porté successivement ceux de *maisito,* de *ecuador,* etc. ; aujourd'hui on l'appelle *zangüaraña.*

Les poëtes qui composent des chansons pour la *zamacueca* ne sont guère remarquables; la plupart sont les *guitarristas* eux-mêmes, chez qui l'eau-de-vie allume le feu sacré de la poésie.

CHORRILLOS.

Pendant les mois de notre solstice d'hiver, c'est-à-dire de décembre à mars, qui forment la saison la plus chaude à Lima, les personnes aisées de la capitale se rendent à Chorrillos, pour jouir des agréments de la villégiature. Les pauvres mortels à qui la fortune a refusé ses faveurs se rafraîchissent dans la capitale, ou ne se



Rivière, dess. *Imp Godard. r du Jardinet, 12*

Quai de Chorrillos

rafraîchissent pas : car telle est la destinée du pauvre que, dans tous les pays du monde, il peut savourer complétement les plaisirs de la froidure et de la chaleur.

Il faut que l'empire et les caprices de la mode soient bien grands pour avoir fait de Chorrillos le rendez-vous de l'aristocratie et de la beauté. Malgré les maisons neuves et somptueuses qu'on y voit aujourd'hui, l'aspect de cette bourgade est désagréable et même très-laid. Les rues sont étroites et tortueuses, et le manque de pavage, qui ne permet guère de marcher commodément, produit, suivant le temps sec ou la pluie, de la poussière ou de la boue.

Quel est donc l'attrait de Chorrillos? pourquoi cette localité est-elle la résidence favorite de l'aristocratie? pourquoi ne peut-on passer pour une personne de bon ton, si l'on ne se rend, au moins les dimanches, à Chorrillos? pourquoi est-ce le rendez-vous des flâneurs de la capitale? Est-ce le climat, sont-ce les eaux, qui attirent la foule? Rien de tout cela. C'est parce que la déesse Fortune y a ses temples; c'est parce que la plupart des maisons sont autant de champs de bataille où luttent sans cesse, le jour comme la nuit, les bons ou les mauvais génies des hommes. A Chorrillos, on peut conquérir une fortune en deux ou trois jours, ou perdre en une nuit les économies de toute une année ou de toute la vie.



Vue du petit môle de Chorrillos.

On doit au général Castilla l'amélioration la plus importante qui ait été réalisée à Chorrillos : c'est l'établissement de la promenade

sur le *Barranco* (ravin), d'où l'on jouit d'une vue délicieuse sur la mer. Pendant les belles soirées, où la lune brille de tout son éclat, la société nombreuse et choisie qu'on y trouve, et la musique militaire, font de cette promenade un véritable lieu de délices.

Avant la création de cette promenade, l'existence des dames à Chorrillos était bien monotone et bien triste. Pendant les soirées surtout, elles se voyaient condamnées à la solitude, tandis que le sexe fort se livrait, corps et âme, à l'*innocent* passe-temps que lui procuraient les maisons de jeu.



Vue extérieure du *rancho* (maison de campagne) du général Pezet.

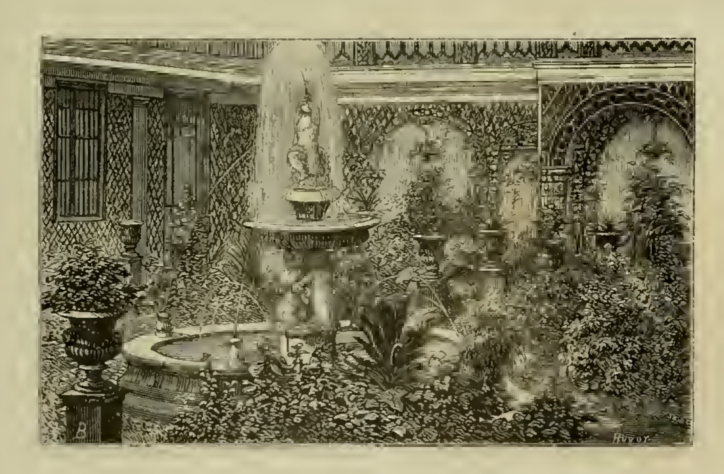
Les maisons de Chorrillos conservent le nom de *ranchos* (espèce de baraques), nom qu'on donnait aux habitations des Indiens qui les louaient jadis aux familles de Lima, pendant la saison des eaux, ne réservant pour eux qu'un petit nombre de logements. Les Indiens ont déjà vendu beaucoup de ces *ranchos*, et des terrains où l'on a bâti de somptueux hôtels, qui seraient plus avantageusement placés dans la capitale. Le *petit palais* de la señora Elguera mérite surtout une mention spéciale, ainsi que celui du général Pezet, construit et meublé avec un luxe inutile dans une localité comme Chorrillos.

L'occupation principale des *Chorillanos* (Indiens de Chorrillos), c'est la pêche. Les femmes portent le poisson à Lima pour le vendre, soit au marché, soit en parcourant les rues. Avant l'établissement

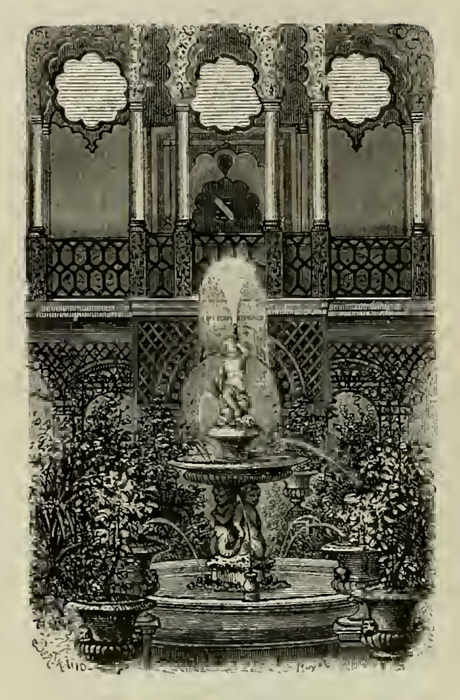


Entrée du jardin du *rancho* du général Pezet.

du chemin de fer de Lima à Chorrillos, la *pescadora* (femme de pêcheur) servait de *courrier* et de *commissionnaire* à toutes les familles de Lima.



Intérieur du jardin



Côté du jardin.

Il a fallu bien du temps avant que les *Chorrillanas* (femmes de Chorrillos) aient osé voyager en chemin de fer; elles ne pouvaient comprendre que des voitures sans chevaux pussent marcher avec



Devant du jardin.



une telle rapidité, *sans que le diable s'en mêlât.* — Aujourd'hui même, la *pescadora* préfère le pas lent de sa mule, bien que ce pacifique animal n'emploie pas moins de trois heures pour accomplir le trajet de Chorrillos à Lima.



Pescadora de Chorrillos.

CARNAVAL.

Au nombre des divertissements ridicules, que la barbarie a introduits chez les peuples, et que les siècles et la civilisation n'ont pu parvenir à faire disparaître chez quelques-uns, on doit signaler les folies du carnaval (de *carnestolendas*).

Si nous essayions de donner une idée de ce qu'étaient ces divertissements à Lima, il y a vingt-cinq ans, on pourrait croire que nous voulons calomnier ses habitants, en les montrant capables de se livrer à certains excès qui, heureusement, ont déjà disparu.

Quelques jours avant le carnaval, la police a soin de publier une ordonnance qui défend de jeter, par les balcons, de l'eau aux passants, de courir les rues sous des travestissements, en menaçant les

infracteurs de châtiments qui ne sont jamais infligés. Les soldats qui composent les patrouilles, et les officiers qui les commandent, sont les premiers qui font l'expérience des effets salutaires de l'ordonnance qu'ils sont chargés de faire exécuter. Il n'y a pas une rue où ils ne soient *aspergé* plusieurs fois.

On ne voit plus aujourd'hui de ces bandes qui parcouraient les rues, le visage horriblement barbouillé, et la tête semblable à celle de Méduse ou du diable. Les négresses et les *zambos* ne s'emparent plus des ruisseaux, pour y jeter les hommes de leur classe, et forcer les gens *comme il faut,* qui les traversent, à leur payer une contribution s'ils ne veulent être inondés d'eau sale. Toutefois, il n'est guère possible encore de se promener impunément dans les rues et d'échapper à quelques arrosements. Ce qui peut vous arriver de moins désagréable, c'est qu'une éclaboussure d'eau bourbeuse vienne tacher votre habit, tandis que vous vous promenez tranquillement. Estimez-vous bien heureux si un catarrhe, ou une maladie plus grave encore, ne vous envoie pas au lit, méditer à votre aise, dans un repos forcé, sur les délices du carnaval.

Il y a plusieurs sortes de rafraîchissements pendant le carnaval. Les trois principaux sont : la *catarata* (1), *el geringatorio* (2) et la *proyeccion* (3).

Les *señoritas* font apporter par leurs bonnes une telle provision d'eau sur leurs balcons, que ces derniers se changent littéralement en *cataractes*. Les bonnes ne se contentent pas de vous arroser avec une aiguière ou un pot de cuisine; elles vont jusqu'à empoigner des seaux tout pleins, dont elles lancent le contenu de toute la force de leurs bras musculeux.

Les jeunes étourdis qui sortent dans la rue, disposés à s'amuser, vont armés d'énormes seringues en fer blanc et de bouteilles d'eau; au moyen de ce modeste instrument qui ose se montrer publiquement dans ces jours de folie, ils lancent de l'eau aux balcons. Ceux qui ne veulent pas se servir de ce meuble de garde-robe s'en vont

(1) *La catarata* (cataracte) consiste à jeter de l'eau par la fenêtre sur les passants.
(2) *El geringatorio,* arrosement à coup de seringue.
(3) *La proyeccion* consiste à lancer surtout des œufs, comme on le verra plus loin.

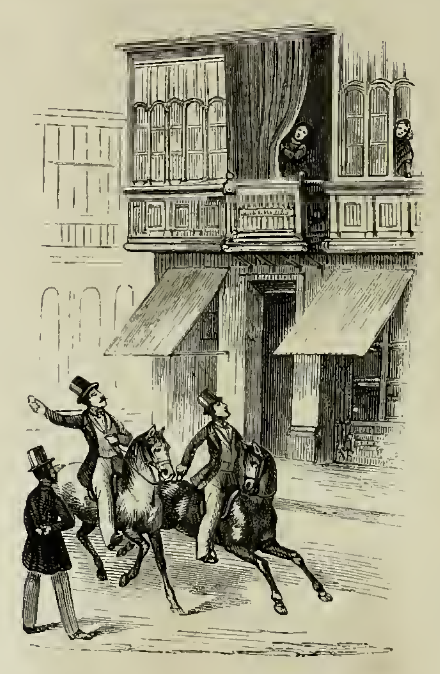


Catarata de carnaval



Geringatorio de carnaval.

à pied ou à cheval, portant de petites corbeilles, contenant des coquilles d'œufs, remplis d'eau de senteur, de farine ou de petites dragées. Ce dernier système a l'avantage de casser les vitres des croisées, et si les œufs sont lancés par un bras vigoureux, ils éborgnent de temps en temps une *señorita* ou lui laissent au beau milieu du visage quelque agréable souvenir du carnaval.



Lanzadores de huevos (lanceurs d'œufs).

Enfin ces trois jours de folie sont passés : on a vidé quelques douzaines de bouteilles d'une eau sale et puante, que l'on ose appeler *eau de lavande;* on a brisé plusieurs centaines de coquilles d'œufs; on a consommé plusieurs litres d'eau-de-vie, et répandu quelque peu de sang, résultat nécessaire des disputes et des rixes qu'engendrent le désordre et la licence. Mais le mercredi *des Cendres,* tout le monde recouvre sa raison, pour se rappeler que le premier homme a été tiré de la *poussière,* que nous ne sommes aussi que *poussière* et que, tôt ou tard, nous retournerons en *poussière.* A l'appel de la cloche des églises, les plus enragés *carnavalistas* entrent modeste-

ment dans le temple, et vont s'agenouiller devant le prêtre qui leur fait au front une jolie *croix de cendre*. La matrone respectable qui a vu cinquante carnavals croirait, si elle n'avait pas un peu de cendre au front, que *le diable viendrait s'installer dans son cœur*.

COMPADRES (COMPÈRES) DE CARNAVAL.

La coutume d'avoir des compères en carnaval a disparu aujourd'hui parmi les personnes de la haute société. Elle se conserve toutefois dans une certaine classe de gens comme un moyen d'exploitation. L'avant-dernier jeudi qui précède le dimanche de carnaval, les femmes jettent les yeux sur celles de leurs *connaissances* dont elles croient pouvoir tirer les meilleurs avantages, et choisissent autant de victimes que le permet le cercle des relations de la *comadrera* (commère). Avec une dépense de deux ou trois piastres, ou



Petite négresse portant un *regalo de compadrazgo* (cadeau de compérage).

même à meilleur marché, on organise *una tabla de compadres* (table de compères), qui consiste en un plateau couvert de fruits, de fleurs et de quelques figurines en terre cuite, façonnées dans le pays. Mais l'emblème essentiel du *compadrazgo* (compérage), c'est un *né-*

grito (petit nègre), également en terre cuite, qui porte, plié dans le ventre, un papier, contenant une pièce de poésie, à laquelle on donne le nom de *décima* (dizain), quoiqu'elle n'ait guère plus de quatre ou cinq vers.

On peut juger par les échantillons suivants, quelle est la divinité qui inspire les poëtes qui se consacrent à la composition des *décimas de compadrazgo*.

Mi querido compádrito
De toda mi estimacion,
Te mando mi corazon,
Y tambien este négrito.

Quisiera tener talento
Como tengo voluntad,
Para hacerte conocer,
Con este hermoso négrito,
Mi cariño, compádrito (1).

Ordinairement, la présentation de ce cadeau produit sur le *compadre* l'effet d'un coup de bâton perfide. Si la personne ainsi honorée n'a pas de grandes ressources, elle se trouve dans le plus grand embarras, et se prépare à renvoyer *la tabla* (le plateau) le jeudi suivant. Comme on connaît bien le but du *compadrazgo*, et que, d'un autre côté, l'amour-propre joue aussi son petit rôle dans cette affaire, on ne peut guère se refuser à envoyer, soit un coupon d'étoffe pour une robe, ou quelque autre objet qui vaut dix ou vingt fois plus que le cadeau qu'on a reçu de la *comadrera*.

Il est de rigueur qu'une négresse qui porte son *dizain* soit aussi bien attifée que celle de notre gravure.

(1) Mon cher petit compère
Que j'estime de toute mon âme,
Je t'envoie mon cœur
Et ce petit nègre aussi.

Je voudrais avoir un talent
Aussi grand que mes désirs,
Pour te faire connaître,
Avec ce joli petit nègre,
Toute ma tendresse, petit compère.

LE JOUR DES MORTS.

Le 1er novembre, fête de la Toussaint et veille du jour des Morts, une foule nombreuse se rend au *Panthéon* ou cimetière général.

Nous ignorons quel plaisir on peut éprouver à visiter ce lugubre séjour, où l'on ne devrait se rendre que pour verser une larme ou accorder un souvenir à la mémoire d'un parent ou d'un ami. Ce qu'il y a de certain, c'est que la douleur est le sentiment qui paraît le moins sur les traits des visiteurs, et que la pensée qui occupe le moins leur esprit est celle de l'éternité. Au cimetière, comme dans toute autre promenade, l'élégant cherche à conquérir les faveurs d'une belle, et la coquette s'efforce d'appeler à son tour l'attention de ses admirateurs, en étalant tout l'éclat de sa beauté et de sa toilette.

Il y a toujours un côté ridicule, même dans les choses les plus sérieuses et les plus solennelles. Ce qui prête à rire, tout en causant un certain déplaisir, ce sont les abus qui se sont glissés dans plusieurs actes religieux. On voit ce jour-là, au cimetière de Lima, une multitude de prêtres et de moinillons *canchadores* qui font métier de réciter des *responsos* (1) pour l'âme des trépassés. Ils ne rougissent pas de se faire, les uns aux autres, la même concurrence que deux marchands d'allumettes chimiques. Si l'un offre ses prières à un réal, l'autre les débite pour un demi-réal; plusieurs même en récitent trois pour un réal. Les Indiens et les Indiennes qui croient délivrer du purgatoire les âmes de leurs parents, moyennant beaucoup de prières, sont les clients qui entretiennent surtout le mouvement des mâchoires et de la langue des *canchadores*. Suivant le proverbe : *como va la paga, va la obra* (littéralement : comme va la paye, va la besogne), ils réduisent leurs prières à cette formule abrégée : *Ne recorderis peccata mea..... houhou..... houhou..... in pace, amen.*

Le soir de la Toussaint et le jour des Morts, les cloches de toutes les églises font entendre continuellement leurs tintements lugubres

(1) *Responsos*, répons, partie de l'office des morts qui se chante après les leçons. Ici prières pour les âmes du purgatoire.

pour les âmes de tous les trépassés de la chrétienté. On trouve encore, à la porte de quelques églises, le spectacle hideux des *calaveras* et des *canillas* (1), dans le but de récolter des aumônes qui,



Prêtre demandant l'aumône pour les âmes du Purgatoire.

soi-disant, doivent être employées à faire dire des prières pour les âmes du purgatoire, mais qui profitent aussi à quelques bonnes âmes qui n'ont pas encore quitté cette vallée *de dévotion.*

MÉDECINS.

Le médecin de Lima ressemble aujourd'hui aux médecins des autres pays où il y en a de bons. Les études littéraires et scientifiques déterminées par les règlements d'instruction publique, pour obtenir le droit d'expédier les âmes dans l'autre monde, suivant toutes les règles de l'art, et conformément aux principes d'Hippo-

(1) *Calaveras,* têtes de mort; *canillas,* tibias en croix.

crate, inspirent à la société toute la confiance nécessaire, pour se mettre entre les mains de ces *anges de consolation*.

En général, il n'en était pas de même, il y a quatre-vingts ans. À cette époque, pour être reçu au nombre des collègues de *Galenus,* il suffisait de le vouloir et d'être nègre.

Si les vénérables pères de la médecine avaient pu, en l'an de grâce 1800, connaître leurs confrères de Lima, ils auraient, à coup sûr, renié leur profession, avec le regret d'avoir écrit en pure perte leurs gigantesques *in-folio*.

Aussi loin que nos souvenirs peuvent remonter, nous devons déclarer que, en dehors des médecins respectables Unánue, Tafur, Heredia, Paredes et deux ou trois assez blancs, parmi les autres celui dont le teint était le moins foncé avait la couleur de la cannelle. Les nobles *caballeros* de Lima regardaient l'exercice de la médecine comme indigne d'eux : les deux professions que le maître réservait généralement aux fils de ses esclaves, enorgueillis par la société des *señoras,* étaient celles de médecin ou de valet de pied.

Les règlements de cette époque divisaient les médecins en trois catégories bien distinctes : 1° le *cirujano romancista* (chirurgien qui ne sait pas le latin), qui ne pouvait guérir que les maladies externes, en ordonnant des topiques et des emplâtres, et, tout au plus, comme médicaments internes du petit-lait et du bouillon de poulet ; 2° le *cirujano latino* (chirurgien sachant le latin), auquel il était permis de traiter des cas plus graves, de pratiquer des opérations sérieuses telles que les amputations, et d'ordonner des purgations; et 3° enfin le *médico* (médecin proprement dit), qui pouvait se servir sans contrôle de toutes les drogues, et guérir toutes sortes de maladies.

Le *cirujano romancista* était reçu, après quelques mois de pratique à l'hôpital, et, pourvu qu'il sût distinguer les cas où le cataplasme de mauves était préférable à celui de mie de pain et de lait, il était sûr d'obtenir son diplôme du respectable tribunal du *protomédicat*.

Le *cirujanó latino* était tenu d'exercer sa main au maniement du

bistouri et de la sonde, et d'acquérir quelques notions d'anatomie.

Le *médico* était le *nec plus ultra* de la science. Suivant la dénomination que les Espagnols donnent aux hommes de cette profession, les *cirujanos* et les *médicos* étaient appelés *físicos* (physiciens).

Lima conserve le souvenir vivant de beaucoup de ses anciens *cirujanos* et *médicos*. Le célèbre chirurgien Roman surtout passera à la postérité la plus reculée : une partie du peuple l'appelait le docteur *Pescado frito* (poisson frit) et l'autre *el Doctor de las negritas* (le docteur des petites négresses). Il devait son premier surnom à la ressemblance de son visage sec et pointu à la tête d'un poisson; et le second à la courtoisie qu'il manifestait vis-à-vis des jeunes négresses. Si le *físico* Roman passait auprès d'une cuisinière revenant du marché, le panier rempli de provisions, il arrêtait son cheval pour lui dire : *Señorita, ayudarémos á llevar la cárga* (Mademoiselle, nous vous aiderons à porter votre panier). Roman était *cirujano romancista;* son nom et son visage ne lui permettaient guère d'être autre chose; mais il était docteur, et docteur gradué, dans toutes les règles, de l'Université Royale et Pontificale de *San Marcos* de Lima.

Rien n'était plus curieux que le docteur Roman, les jours de séances solennelles, où il y avait réunion officielle. Le docteur Roman s'y rendait en sa qualité de membre de l'illustre corps universitaire. Que l'on se figure un homme presque noir, d'une taille régulière, maigre, avec une tête à moitié couverte de laine grise (1), des yeux à fleur de tête, des joues creuses, une grande bouche et d'énormes oreilles; vêtu d'un habit vert, dont le collet lui montait jusqu'au-dessus du cou; portant une cravate de soie de couleur rouge, dont les pointes passaient dans un anneau orné d'une énorme pierre de couleur de saphir; un gilet de velours tout chamarré; un pantalon de drap brun qu'il prenait soin de ne laisser descendre que jusqu'aux chevilles, pour faire voir ses bas de soie; des souliers de velours noir avec des boucles d'argent; un chapeau à claque avec des glands de soie, et l'hermine de docteur sur les épaules; des

(1) Il ne faut pas oublier que les nègres ont les cheveux très laineux.

gants de soie avec quelques-unes de leurs extrémités coupées pour laisser passer le bout du pouce et de l'index, afin de lui permettre de prendre plus facilement sa prise de tabac; à l'index et par-dessus le gant, l'anneau traditionnel des *físicos* (celui du docteur Roman était en cuivre, avec une grosse *topaze* de la même catégorie que le saphir de la cravate); enfin, un bout de fanon de baleine en guise de canne, et l'on pourra se faire une idée, quoique incomplète, du type, unique en son genre, du *Doctor de las Negritas.*

La tournure du docteur n'était pas moins singulière lorsqu'il était à cheval : il avait toujours des chevaux si maigres que les pauvres bêtes étaient creuses comme des violons. Un jour il crut avoir trouvé le secret d'engraisser son cheval favori, en lui faisant manger de la gélatine. Il lui distribuait cette friandise avec du son ou du maïs, le tout délayé dans l'eau; mais le maïs et le son figuraient en si petite quantité, que l'ingrate *rossinante* préféra mourir plutôt que d'engraisser.



Médecin d'autrefois.

Le type de l'ancien médecin était facile à distinguer : un homme monté sur une mule ou sur un cheval étique, enveloppé l'hiver

dans son manteau, et portant l'été un immense parasol, coiffé d'un chapeau noir de forme cylindrique, et portant à l'index de la main droite un anneau généralement orné de brillants, était médecin ou n'était rien du tout.

Aujourd'hui, si quelque chose peut faire distinguer un médecin du reste des mortels qui parcourent les rues à cheval, c'est l'élégance de sa mise, la beauté de sa monture, car, vivant à une époque où *le temps, c'est de l'argent,* ils ne voyagent plus au pas de mule, mais au galop du cheval.



Médecin d'aujourd'hui.

En lisant cette narration on pourrait croire que la vie humaine était, à Lima, exclusivement abandonnée à des charlatans ignorants et ridicules. Heureusement il n'en était pas ainsi. Du milieu de cette foule obscure sortirent des hommes de talent qui, grâce à des études continuelles, s'élevèrent aussi haut qu'il était possible dans un pays alors si éloigné de l'Europe. Les docteurs Valdes, Davila, Faustos et d'autres encore, furent des hommes de couleur noire, mais ils surent conquérir une position distinguée, comme praticiens du plus grand mérite. Le docteur Montero, appelé gé-



Lasnier lith. Imp. Lemercier & Cie r. de Seine 57 Paris

LE Dr M. MANUEL ODRIOZOLA

Professeur à l'Ecole de Medecine de Lima

néralement *el doctor Santitos,* et noir comme du jais, naquit avec le génie chirurgical. Il semble que la nature l'avait destiné à cette profession : car, au lieu des mains énormes et calleuses qui sont généralement l'apanage de tous les hommes de sa race, les siennes étaient petites, aussi fines et aussi douces que celles d'une *señorita.* Sa vue était bonne, et il avait le poignet sûr, même à l'âge de soixante ans. Il acquit, grâce à ses efforts constants et à de longues études, une telle adresse pour les opérations les plus délicates et les plus difficiles, que les chirurgiens étrangers qui l'ont connu ont été étonnés de voir cet homme aussi au courant des progrès de la chirurgie, et aussi habile dans le maniement des instruments les plus récents (1).

LE SOLDAT. — LA RABONA.

Dans beaucoup d'autres pays, le soldat sera sans doute plus discipliné et plus aguerri que le soldat péruvien; mais on n'en trouvera pas de plus soumis, de plus patient et de plus résigné à la souffrance. L'Indien, arraché à ses habitudes d'oisiveté et d'inertie, endure avec la plus héroïque résignation les dures fatigues du soldat. L'armée péruvienne, malgré les lois sur le recrutement et la conscription, malgré les décrets pompeux qui défendent sous des peines sévères l'enrôlement forcé, répare ses pertes et complète ses bataillons en prenant des hommes utiles partout où ils se trouvent. Dans cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres, les garanties constitutionnelles ne sont plus qu'une vieille chimère. Cela n'empêche pas toutefois qu'avec des hommes pris au piége, conduits de village en village, sous bonne escorte et avec la plus grande surveillance, on ne forme des régiments, auxquels on donne, avec la meilleure grâce du monde, le nom de *volontaires.*

L'Indien ainsi recruté arrive à son régiment : on l'incorpore dans une compagnie, où il est soumis à toutes les rigueurs de la disci-

(1) Nous avons exposé ailleurs depuis quelle époque la médecine commença à prendre au Pérou une importance réelle. Voir plus haut, pages 49 et suiv.



Indiens, soldats d'infanterie.



Indien, soldat d'infanterie.



Las... lith. Imp. Lemercier & C[ie] ...

pline, et à l'exercice nécessaire pour devenir un digne défenseur de la *bonne cause* et de la *souveraineté nationale*.

Il est un vieux proverbe espagnol, qui dit que : *la letra con sangre entra* (pour apprendre il faut être châtié, *litt.* : la lettre entre avec le sang). Le bâton du sergent se charge de l'application pratique de ce principe. Un grand nombre d'Indiens endossent le costume de Mars, sans savoir un seul mot d'espagnol : ce qui n'empêche pas qu'en très-peu de temps ils acquièrent l'instruction nécessaire pour les manœuvres et le maniement des armes.

Si l'on examine les corps militaires, commandés par des chefs intelligents et entendus, on ne doit pas s'étonner de voir le soldat, dans sa tenue, en marche et aux exercices, posséder l'expérience et l'air dégagé d'un vétéran ; ce qui prouve que l'Indien le plus inculte possède d'excellentes dispositions pour l'art militaire.



Soldat d'infanterie en marche, hors des rangs.

Quant à la fatigue, le soldat péruvien peut défier tous les soldats de l'univers. Il traverse à marches forcées le sable le plus brûlant et les sommets les plus froids, et il supporte la faim et la soif d'une manière incroyable. Dix ou douze lieues par des sentiers escarpés et périlleux ne sont qu'une étape pour l'Indien; cette marche ne lui cause aucune lassitude. Excessivement sobre, un peu de *coca*,

de maïs grillé ou quelques pommes de terre cuites à l'eau suffisent à son alimentation et lui rendent de nouvelles forces. Après de longues marches, presque sans habits, et après avoir souffert toutes sortes de privations, il se bat avec courage sur le champ de bataille, quand ses chefs lui donnent l'exemple.

L'Indien sert et combat, sans savoir qui il sert, ni pour qui il verse son sang, sans autre pensée que celle de remplir un devoir que lui impose, non la réflexion, ni la conscience, ni le patriotisme, mais la crainte seule; il suit son drapeau ou le trahit, si ses chefs le suivent ou le trahissent.

L'Indien est fataliste, pusillanime et indolent; il se place de pied ferme sur le champ de bataille et ne bouge plus, si personne ne court; il voit tomber ses compagnons les plus rapprochés de lui, sans éprouver la moindre émotion, même quand ce serait son frère ou son père; mais, s'il reçoit une légère blessure, il ne tire plus un seul coup de fusil.

L'Indien aime la hutte où il demeure et où il vit tranquillement dans l'oisiveté. Si on l'en arrache par la force, jamais il n'oublie sa pauvre cabane, et, en présence des choses qui peuvent lui rappeler son foyer, il profite du premier moment qui se présente, pour y retourner. Les instruments de musique que l'Indien connaît et dont il joue le mieux sont le violon, le tambourin et une espèce de flûte qu'il fabrique lui-même avec une sorte de roseau. La flûte se prête beaucoup à la musique mélancolique et sentimentale qui caractérise le *yarabí*, chanson indigène du Pérou, au moyen de laquelle l'habitant de la montagne exprime ses douleurs et son amour.

Il y a peu d'Indiens qui ne jouent de la flûte. Lorsque le soldat entend loin de sa hutte les tristes gémissements qui s'échappent de cet instrument, et lui rappellent son cher *yarabí*, la mélancolie s'empare de son cœur, et il déserte pour retourner à sa cabane. Il y a des chefs de corps qui ne permettent pas au soldat de conserver sa flûte, et qui en redoutent plus les sons que toutes les causes de désertion possibles.

Le complément nécessaire du soldat péruvien, et sans lequel il n'aurait ni résignation ni valeur, c'est la *rabona*.



La *rabona* à la caserne.

La *rabona* est la femme du soldat. Elle n'est pas toujours sa femme *légitime*, car il y en a beaucoup qui laissent cette dernière



Rabonas lavant.

au village, et prennent la *rabona* qui devient la femme *de campagne*.

Dans les régiments péruviens, il n'y a pas de cantinières : elles seraient d'ailleurs inutiles, puisque chaque soldat possède une servante qui lui prépare le dîner pendant la marche, dans les camps et à la caserne.

La *rabona* est aussi la blanchisseuse de son guerrier; elle a soin également de lui délivrer la tête des hôtes impertinents qui affectionnent tant la chevelure de l'Indien.

La *rabona* est aussi endurcie à la fatigue que le soldat; elle le suit partout, et l'accompagne dans ses marches, quelque longues et quelque pénibles qu'elles soient; elle reste à l'arrière-garde du corps auquel elle appartient. Le soldat, qui endure si patiemment la fatigue, ne pourrait supporter l'absence de sa *rabona*.



Rabona en marche.

Il est arrivé quelquefois que des chefs ont voulu empêcher ces femmes de suivre les troupes : ils ont remarqué alors que le soldat

s'exaspérait facilement et que les désertions étaient nombreuses.

En campagne, les *rabonas* sont de véritables nuées de sauterelles pour les localités où elles passent; car elles veulent à tout prix bien nourrir leur soldat. Pendant la marche, elles chargent sur leurs épaules tous les ustensiles de cuisine, le peu de linge malpropre qu'elles possèdent, et leur enfant, si elles en ont un; de plus elles portent dans les bras un chien dégoûtant pour lequel elles ont autant d'affection, sinon davantage, que pour leur héros.

La *rabona* s'attache beaucoup plus au drapeau qu'à l'homme; si ce dernier meurt en combattant, elle arrose sa tombe de bien peu de larmes; mais elle en verse d'abondantes, si pour une cause quelconque il lui faut abandonner son bataillon.

En échange de tant d'attachement, le soldat peigne sa *rabona;* il



Soldat peignant sa *rabona.*

la conduit à la promenade les jours de fête; il lui offre de la *chicha,* sans oublier toutefois de lui distribuer une bonne volée de coups.

Qui aime bien, châtie bien. Ce proverbe est un axiome pour les femmes de la montagne; à leurs yeux le degré d'amour qu'un homme professe pour une femme doit s'apprécier par le nombre, la répétition et la force des coups qu'elle reçoit. La *rabona* a une foi dans ce principe qui est poussée jusqu'au fanatisme. Le soldat et sa compagne adorent la *chicha*, dont ils boivent bien souvent jusqu'à se griser. Il est tout naturel alors que l'Indien veuille donner à sa compagne des preuves de sa tendre affection.

Les coups de pied, les coups de poing, les coups de pierre, les cheveux tirés et autres caresses de ce genre, mettent l'Indienne dans un piteux état: le sang lui sort par les narines, et les blessures qu'elle a reçues lui font enfler le visage et la tête. Mais malheur à celui qui, par un mouvement de compassion, voudrait intervenir



Zambo, soldat de cavalerie.

dans cette scène d'amour! L'Indienne, qui reçoit les coups et qui laisse échapper à peine quelques gémissements, s'irrite contre le médiateur officieux et, pleine de fureur, elle l'apostrophe en lui

disant : « *Ça ne te regarde pas. Il a raison de me battre; n'est-ce pas pour cela que je suis sa femme?* »

En général, la *rabona* appartient à l'infanterie, parce que les corps de cavalerie se composent presque entièrement de nègres et de *zambos* de la côte, et les femmes de leurs villages n'ont pour l'armée ni l'abnégation, ni la vigueur, ni l'amour des femmes de la montagne.

GARDIENS DE L'ORDRE PUBLIC.

A cette époque où la lumière était rare dans les rues, mais où les voleurs n'étaient pas rares (1), la sûreté de la vie et des propriétés était confiée au bras de celui qui voulait se défendre. La terreur des pacifiques habitants de Lima en était arrivée à ce point que les citoyens de chaque quartier résolurent de se réunir pour faire des patrouilles. En conséquence, tous les soirs, dix ou douze hommes sortaient en armes, les uns avec des pistolets, les autres avec des épées et un certain nombre avec de simples bâtons. Mais l'entêtement des voleurs finit par fatiguer les patrouilles, et de nombreuses réclamations adressées à l'autorité donnèrent naissance à la fameuse compagnie des *encapados* (2), chargés de poursuivre les malfaiteurs. Les *encapados* portaient un chapeau rond, un manteau noir, et un énorme rouleau de corde pour attacher les voleurs. Il ne s'écoula guère beaucoup de temps sans que les pacifiques habitants eussent plus à redouter les *encapados* que les bandits. La cause de cette crainte, c'est que les bandits, pour assurer l'impunité de leurs méfaits, s'enrôlaient dans la compagnie des *encapados*, ruse qui les autorisait à porter des armes et leur procurait un déguisement.

Les *encapados* furent remplacés plus tard par les *serenos* (3), qui devaient se placer aux coins des rues et les parcourir de temps à autre. Ils étaient chargés en outre de chanter toutes les heures pour annoncer l'état de l'atmosphère. Le *sereno* remplissait cette partie de ses devoirs de vigilance en criant d'heure en heure :

(1) Voir l'article *El velero* (le marchand de chandelles), pages 205 et suiv.
(2) C'est-à-dire revêtus d'une *capa*, sorte de manteau.
(3) C'est-à-dire *sereins*, qui annoncent le *beau temps* et la pluie.

¡¡ Ave Maria purísima !! (je vous salue, Marie très-pure), *¡¡ Las diez han dado !!* (dix heures sont sonnées), *¡ Viva el Perú !* et *le temps est serein,* ou *il pleut !* etc.

Les *serenos* portaient un chapeau avec de larges bords, un manteau court et un fusil. Ils devaient passer la nuit éveillés, mais le plus grand nombre s'appuyaient aux coins des rues et dormaient sur un pied. Souvent, en se réveillant, ils s'apercevaient qu'un voleur leur avait enlevé leur fusil. Les *serenos* portaient en outre un sifflet, dont ils se servaient toutes les demi-heures; le sifflet avait l'avantage d'avertir les voleurs, qui avaient ainsi du temps de reste pour s'échapper lorsqu'ils entendaient le signal des *serenos* pour se réunir.

Le corps des *serenos* subit plusieurs réformes. Ils prirent plus tard le nom de *vigilantes* (surveillants) et le peuple leur donna celui de *corbatones* (grosses cravates). Plus tard, ces *surveillants* s'appelèrent



Celador en tenue de ville.

celadores (inspecteurs), et aujourd'hui les *celadores* sont des *celadores bomberos* (pompiers), parce qu'ils sont chargés du service des pompes pour éteindre les incendies. Le bas peuple, voyant qu'ils



Anal... et Bocquin lith. Imp. Lemercier & Cie r. de Seine 57 Paris



Celador en tenue de revue.

ne connaissent en fait d'incendies que ceux que produit l'eau-de-vie, les a surnommés *celadores bombistas*, c'est-à-dire qui *pompent*



Celadores arrêtant un marchand de biscuit.

souvent..... la bouteille. — Les *celadores* ont deux uniformes, l'un pour tous les jours, l'autre pour les revues; ce dernier n'est autre que l'uniforme de pompier.

Le *celador* d'aujourd'hui n'est plus l'ancien coquin *encapado,* ni le paresseux *sereno;* homme d'un meilleur ton, il passe ses journées commodément assis à la porte d'une *pulpería* (boutique d'épicier), en lisant les journaux et parlant politique. Il faut qu'un événement soit bien grave pour qu'il éveille l'attention du *celador;* toutefois, quoiqu'il y ait encore beaucoup à faire de ce côté, le service de la police a gagné considérablement depuis quelques années.

Les *celadores* sont chargés de veiller à la fidèle exécution des règlements de police en ce qui concerne la propreté de la ville, la liberté du commerce et la morale publique.



Gendarme de cavalerie.

Pour poursuivre les malfaiteurs *extrà-muros* et dans la campagne, on a organisé des brigades de gendarmes à cheval.

EL AGUADOR (LE PORTEUR D'EAU).

Avant la création de l'*Empresa de Agua* (entreprise des Eaux), opération qui certainement n'a pas *tourné en eau* pour la caisse des entrepreneurs, le peuple de Lima endurait mille souffrances pour s'approvisionner de cet article, sous le *monopole despotique* de l'*aguador* (porteur d'eau). Nous disons *despotique,* et avec raison, parce que toute personne qui avait besoin d'eau ne pouvait s'en procurer si l'*aguador* ne voulait pas lui en donner. Nous avons dit également *monopole,* et nous avons eu aussi raison de le dire, parce que personne ne pouvait prendre d'eau aux fontaines publiques pour la vendre, excepté les *aguadores* inscrits sur la *matricule* des paroisses. Les domestiques n'en prenaient que pour la porter dans la demeure de leurs maîtres, et les pauvres pour leur consommation.

L'acte d'immatriculation d'un *aguador* était une cérémonie solennelle. Le candidat devait offrir à ses collègues un flacon d'eau-de-vie et payer à l'alcalde les *droits de media anata* (1), qui coûtaient quatorze réaux. Les individus inscrits sur la matricule de la paroisse recevaient le nouveau sociétaire sur la *plazuela* (petite place), en formant un cercle au centre duquel se trouvait l'alcalde, ses employés et le candidat. Le flacon d'eau-de-vie passait de main en main jusqu'à la dernière goutte. Tous les assistants parlaient et criaient en même temps, ce qui produisait un charivari effroyable. Les libations terminées, on instruisait le nouvel élu de ses devoirs, et on exigeait qu'il jurât fidélité et obéissance à l'alcalde.

L'*aguador* d'une paroisse ne pouvait prendre de l'eau aux fontaines d'une autre paroisse.

Les *aguadores* se divisaient en deux catégories : les *aguadores à pied,* et les *aguadores à âne.* Les premiers portaient sur les épaules un petit baril; les seconds plaçaient deux barils sur le dos de cet animal, si intelligent et si docile, que l'injustice des hommes appelle avec si peu de raison, un *âne.*

Il est facile de comprendre que l'*aguador à âne* était d'une ca-

(1) Droits que paye celui qui est nommé à un bénéfice, à un emploi, etc.

tégorie plus élevée que celui qui allait *à pied,* soit parce qu'il lui fallait de plus grands capitaux pour s'établir, soit parce que sa personne était haut perchée. L'*aguador à pied* n'avait besoin que d'un tablier de cuir, tandis que l'*aguador à âne* avait tout d'abord besoin de l'âne, de beaucoup de morceaux de grosse toile et de quelques morceaux de tapis de couleurs éclatantes; de brancards pour placer une paire de barils; d'une petite clochette pour annoncer que les barils étaient pleins; d'un long bâton qui lui servait pour sauter sur l'âne, en



Aguador à âne.

fixant un des bouts sur le sol et en s'appuyant sur l'autre; et enfin d'un os de bœuf, pour chatouiller les flancs de l'âne, quand son pas était trop lent. Aux extrémités du bâton on reconnaissait la catégorie de l'*aguador :* le bout et la poignée en forme de petite fourche et en fer n'annonçaient rien moins que le pouvoir dictatorial de l'alcalde.

L'*aguador à pied,* comme nous l'avons dit, n'avait rien autre chose qu'un tablier en cuir; l'*aguador à âne* portait et porte encore aujourd'hui le même tablier, mais par dessus une chemisette blanche ou de couleur, plus ou moins artistement ornée, suivant les ressources pécuniaires de l'individu. L'*aguador* porte toujours



[illegible] que sa personne [illegible] un tablier de [illegible] soin de l'âne, [illegible] de gros [illegible] et de quelques morceaux [illegible] éclatantes, de [illegible] une petite clochette pour [illegible] un long bâton qui lui servait pour [illegible] l'âne, en



[illegible]

[illegible] ou des deux bouts sur le sol et en s'appuyant sur l'autre, et enfin [illegible] pour [illegible] de l'âne, quand son pas [illegible] lent. Aux extrémités du bâton on reconnaissait la catégorie [illegible] en forme de petite [illegible] et [illegible] le pouvoir [illegible]

[illegible] porte encore [illegible] le même tablier, [illegible] dessus une chemise de [illegible] ou de couleur, plus ou moins artistement ornée, suivant [illegible] pécuniaires de l'individu. L'*aguador* porte toujours



A. Charpentier lith. Imp. Lemercier & Cie r. de Seine 57 Paris

sur sa poitrine le scapulaire de Notre-Dame du Carmel, et une bourse en cuir, où il mettait autrefois sa carte d'exemption de la conscription et l'argent de la vente quotidienne; aujourd'hui cette bourse ne contient plus que l'argent.

Que l'âne soit un animal intelligent; qu'au moyen de l'éducation et du bâton, il s'élève presque au degré possible où puisse atteindre le savoir d'un âne, c'est un fait prouvé par les exemples que les siècles nous ont laissés, et par les écrits de plus d'un historien. Depuis l'ânesse de Balaam jusqu'à celle de Chorrillos (1), on compte une série d'ânes qui, s'ils eussent eu l'usage de la parole, auraient pu prendre part à plus d'un concours littéraire ou scientifique, avec la certitude du succès. Si cela n'était pas une vérité déjà démontrée, l'âne de l'*aguador* en offrirait une preuve éloquente.

L'*aguador*, généralement nègre ou zambo, prend plus soin de son âne, et cela en toute justice, que de ses propres enfants. L'âne est l'objet de sa plus tendre sollicitude : il ne se chargerait pas d'un gâteau pour son enfant, et il ramasse pour son âne toutes les écorces de pastèques et autres gourmandises de ce genre qu'il rencontre. Cela prouve tout au moins que le nègre est reconnaissant. L'âne n'est pas seulement chargé du poids des barils, auquel vient s'ajouter encore celui de son maître, mais c'est un auxiliaire sans lequel l'*aguador* ne peut être regardé comme un *aguador à âne;* il supporte enfin le poids de toute la famille. En un mot, l'âne peut être regardé comme le *père de famille* de l'*aguador*. Ce dernier commence la journée par panser son âne; il lui donne sa ration de luzerne, et ensuite, avec la patience d'une bonne nourrice, il lui met sur le dos plusieurs morceaux de grosse toile, ayant bien soin qu'ils ne forment pas de plis, de peur de blesser des épaules aussi respectables; il place par dessus un ou deux morceaux de tapis, puis les brancards qui reçoivent les barils. Quelques *aguadores* possèdent des ornements pour la tête de l'animal et des œillères de couleurs éclatantes. L'âne, ainsi harnaché, reçoit son maître et se dirige à la fontaine. Le son de la clochette annonce, comme nous l'avons dit,

(1) Voir l'article sur les fêtes religieuses, pages 115 et suiv.

qu'il y a de la *marchandise à vendre*, et, dans le bon temps du monopole, ce son était une véritable moquerie. En entendant la clochette, les cuisinières, les bonnes ou les femmes des bourgeois, criaient au nègre : « *¡ Aguador, eche me U. un viage !* (monte-moi une voie d'eau !) » et quoique, d'après les ordonnances municipales, cette voie, c'est-à-dire l'eau contenue dans les deux barils, ne dût se payer qu'un demi-réal, l'*aguador* répondait : « *¡ Está vendio !* » ou « *¡ un rrial valè !* (elle est vendue ! ou : elle vaut un réal !) » Il fallait voir alors les disputes qui s'élevaient entre les acheteurs et les vendeurs; mais la victoire restait toujours à ces derniers qui s'éloignaient, au pas de leur âne, de la maison où ils refusaient de vendre. Le *démon de la soif* est un *démon très-brûlant*, et il ne faut pas jouer avec lui. L'*aguador* imposait toujours sa loi. Les personnes qui habitaient aux étages supérieurs se trouvaient fort gênées et fort embarrassées, parce que l'*aguador* avait l'habitude de leur répondre : « *¡ No trepo escaleras !* (je ne monte pas les escaliers !) »

Dans la saison où l'eau était peu abondante, l'*aguador*, en économiste consommé, qui savait bien que « plus la chose est rare et plus on la demande, plus le prix en est élevé, » demandait pour une voie d'eau le prix qu'il voulait, et il voyait toujours ses caprices satisfaits.

Mais, comme il n'y a pas de félicité complète dans ce coquin de monde, l'*aguador* avait pour contre-poids de sa volonté souveraine la volonté plus souveraine encore de l'*alcalde* de sa paroisse. L'autorité de l'alcalde était dictatoriale, et son code pénal si sévère, que, si les châtiments infligés eussent frappé tout autre nègre qu'un *aguador*, peut-être eût-on pris la victime en pitié.

Les principaux châtiments étaient au nombre de deux : pour un léger délit on le privait temporairement du droit d'exercer son industrie; mais pour les fautes graves on le condamnait à la *enmeladura* (*emmiellement*). Ce dernier châtiment était une modification de la *emplumadura* (*emplumement*) que, pour la gloire de Dieu et du Christianisme, la Sainte Inquisition infligeait aux hérétiques. La suspension temporaire, comme son nom l'indique, consistait en ce que, pendant un certain temps, le condamné ne pouvait pas vendre

d'eau. *La enmeladura* consistait à placer un homme entre deux brancards, en l'attachant de manière qu'il ne pût se remuer, ni d'un côté, ni de l'autre ; on lui enduisait le visage et la poitrine d'un miel épais pour attirer les mouches, et l'on avait soin que le *enmelado* reçût directement sur le visage les rayons du soleil.



Aguador enmelado (emmiellé).

Il est bon de faire remarquer que des peines semblables ne s'infligeaient pas pour délits divers ou pour escroquerie commise au préjudice du public, mais pour insubordination vis-à-vis de l'*alcalde* ou de ses officiers, pour des querelles survenues entre *aguadores,* ou pour avoir vendu de l'eau dans une paroisse étrangère.

Le code pénal des porteurs d'eau n'existe plus heureusement ; il n'est connu que par la tradition, et nous rappelle une époque qui n'est pas encore très-éloignée de nous.

Laissons l'*aguador* et revenons à son âne.

Un grand nombre de maisons avaient passé des contrats avec certains *aguadores;* dès que l'âne avait été deux ou trois fois à une *casería* (maison d'un client), il n'avait plus besoin qu'on lui traçât sa route ; les barils placés sur son dos, il se rendait sans ordre et à l'heure précise à la maison de la pratique.

J'ignore s'il y a eu des physiologistes ou des phrénologistes qui aient remarqué l'affection particulière de l'âne pour l'art militaire. Les ânes *aguadores* de Lima ont donné des preuves très-fréquentes

de cette affection. Il existe encore (1866), dans la paroisse de San Marcelo, un vieil *aguador,* dont l'âne, doyen de tous *ses confrères,* obéit avec la précision d'un soldat à tous les commandements.

Arrivé à la fontaine, et les barils posés à terre, le nègre commande : ¡*Descanso!* (repos!), et l'âne se couche jusqu'à ce que les barils soient pleins. Le nègre commande ensuite : ¡ *Firmes!* (fixe!), et l'âne se remet sur les pieds. Lorsqu'il est chargé, il obéit aux commandements de : ¡ *Paso regular!* (pas régulier!); ¡*paso redoblao!* (pas redoublé!); ¡*á la izquier.....!* (à gauche!); ¡*frent.....!* (front!); ¡*alto!* (halte!); etc.

Dans la paroisse du *Sagrario* ou de la *Plaza Mayor* vivait, il n'y a pas longtemps, un *aguador,* nommé *ño Cendeja,* célèbre pour avoir été successivement l'esclave d'un juge et d'un chanoine, et avoir acquis une érudition latine à rendre jaloux son curé. Cendeja avait aussi été soldat : il avait conservé des goûts guerriers, et par-dessus tout un grand amour pour l'uniforme. Par une rare coïncidence son âne partageait ses goûts et son amour. Lorsque maître Aliboron entendait les sons d'une musique militaire, il se mettait à braire avec un plaisir extraordinaire. Que ceux qui refusent aux ânes toute espèce de talent essayent de m'expliquer le phénomène suivant.

Presque tous les jours des musiques militaires traversent la place de Lima. L'âne de Cendeja se contentait de braire lorsque ces musiques appartenaient à des gardes montantes ou descendantes, à des escortes ou à des régiments de passage; mais s'il s'agissait de proclamation de décrets *de buen gobierno* (littéralement : de bon gouvernement), il n'y avait pas de pouvoir humain qui pût l'empêcher de suivre les crieurs dans toute la capitale. Ni les caresses, ni la fraîche luzerne, ni le bâton, rien ne pouvait le retenir. Il s'insurgeait contre son maître, et s'ouvrait un passage à coups de pieds et à coups de dents, jusqu'à ce qu'il pût se placer près de la troupe. Il l'accompagnait dans toutes les rues, s'arrêtait sur la place pendant la lecture de l'édit, et, lorsque la troupe regagnait ses quartiers, il retournait humble et soumis à son travail ordinaire. D'où venait cette affection pour les ordonnances?... Comment pouvait-il distinguer ce qui était une ordonnance de ce qui ne l'était



A Charpentier [illegible]   Imp Lemercier & Cie [illegible]

pas? Jamais Cendeja ne put résoudre ces questions, ni ce sournois d'âne expliquer en quoi consistait son talent. Une autre qualité des plus éminentes de l'âne *aguador,* c'était son amour pour sa profession; moins changeant que l'homme, s'il y renonçait, ce n'était certes pas de plein gré.

Sur la route de Lima aux Amancaes, il y a un verger dont la propriétaire habitait Lima, et qui avait un domestique *aguador,* ap-



L'âne *Laureano* dans les champs.

pelé *Laureano*. Le public avait donné à l'âne qui portait les barils le nom même de l'*aguador*. Au bout de quelques années, l'âne *Laureano* fut conduit au verger, et dès les premiers jours il prouva qu'il regrettait les habitudes et le bruit de la capitale, ne trouvant à son goût ni la vie des champs, ni la candide simplicité de ses confrères de la campagne. Ce n'est pas impunément qu'on habite longtemps les capitales, centres de la *civilisation* des États *civilisés,* et, quand on s'est habitué à la foule, on ne se résigne pas toujours à

finir sa vie dans la solitude, le silence, la paix et l'innocence des champs. Laureano baissa ses longues oreilles; ses braiments, semblables aux chants mélancoliques de Bellini, n'avaient plus, comme à Lima, la sonorité, l'harmonie et la vigueur des créations de Rossini ou de Mozart; tout entier à ses souvenirs, et accablé sous le poids d'une nostalgie profonde, on ne le voyait plus ni manger, ni se promener.



Laureano auprès de la fontaine.

Un jour il arriva que l'intendant de la propriété désigna Laureano pour porter les fruits au marché; on lui mit sur le dos une paire de paniers, remplis de poires et de pommes, et on le plaça sous la direction d'une vieille négresse. Laureano ne put supporter une semblable humiliation; il se mit à braire de dépit et de rage, lança la négresse par terre avec les paniers, et les fruits s'éparpillèrent sur le sol. Pendant plus de six mois, il fut impossible d'obtenir que Laureano rendît le plus petit service à ses maîtres. Enfin, on ne

sait pour quel motif, il revint à Lima. Il entra dans la cour de la maison, mais aussitôt, sans demander la permission à personne, il se sauva en courant jusqu'à la *Plaza Mayor*. A la vue de la fontaine près de laquelle il avait passé tant d'heures si douces, il se mit à braire : mais, cette fois, ce fut de joie et de bonheur. Il s'approcha de ses anciens compagnons, les salua cordialement, en leur faisant de petites morsures sur le cou ; et, si les cabrioles et les petites ruades d'un âne pouvaient jamais s'appeler *danse,* on pourrait dire que *Laureano dansa.* Après s'être livré à mille démonstrations d'allégresse avec d'autres ânes de son âge, il retourna à son domicile. Laureano fut de nouveau conduit aux champs; mais cette fois il perdit patience et en arriva jusqu'à commettre un *crime!* Celui qui avait donné autrefois tant de preuves de loyauté devint *marron.* Se moquant de la surveillance de ses gardiens, il prenait la clef des champs et courait au galop jusqu'à la fontaine de la place de Lima. Il eût été plus facile d'arrêter la foudre dans sa chute que Laureano dans sa course. Arrivé à la fontaine, il se livrait à une joie folle, et, après une ou deux heures, il retournait à la maison de Lima. La propriétaire, surprise de ces visites presque quotidiennes, fut informée que Laureano n'était pas capable de s'habituer au régime de la campagne. Elle le fit donc revenir définitivement à Lima. Mais, hélas! le soir même où il rentra dans sa cour favorite, le *vieux Laureano* mangea sans doute une herbe vénéneuse ou avala une araignée, car, le jour suivant, on le trouva mort: sa tête vénérable reposait sur les brancards qu'il avait si longtemps portés sur ses épaules. *Requiescat in pace!*

EL CARRETONERO (LE VOITURIER).

Les nègres qui voulaient embrasser la profession de *carretoneros* (voituriers) étaient assujettis aux mêmes formalités et à un code pénal non moins sévère que celui des *aguadores*. Comme ils avaient besoin d'un capital plus élevé que celui de l'*aguador,* ils payaient, à titre de *media anata,* quatre piastres quatre réaux et deux flacons d'eau-de-vie.

Les *carretoneros* s'occupaient spécialement des déménagements pour la ville et la campagne. Il était avéré qu'aucun meuble ne devait arriver à destination sans souffrir de graves avaries. De là naquit le proverbe populaire à Lima : *de que tres mudanzas de domicilio equivalen á un incendio* (que trois déménagements équivalent à un incendie), parce que le meuble le plus solide ne pouvait résister à trois voyages en *carreton* (charrette de déménagement).



Carretonero (voiturier).

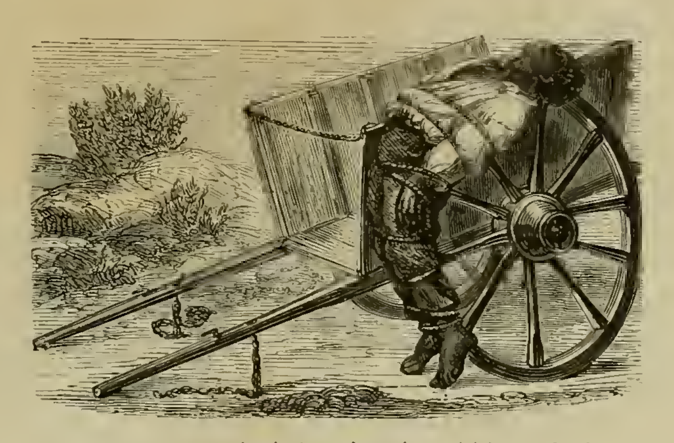
La corporation des *carretoneros* se réunissait une fois par semaine, dans le but de traiter des affaires importantes de la corporation. Ce qui donnait lieu à de plus fréquentes discussions, c'était l'élévation du tarif des transports. Il se trouva parmi eux des économistes si intelligents, qu'ils parvinrent à résoudre le problème suivant : « Dans le courant d'une année le *carretonero* doit avoir réalisé la valeur de la charrette et de la mule, avoir couvert les frais de nourriture pour lui et sa bête, et, la journée payée à son maître, il doit lui rester encore un capital de vingt piastres, comme première mise de fonds pour recouvrer sa liberté. »

Le plus grand nombre des *carretoneros,* de même que celui des *aguadores,* des *dulceros* (pâtissiers), etc., étaient des esclaves qui vivaient hors de la maison de leurs maîtres et disposaient de tout leur temps, avec l'obligation de payer chaque jour tant pour la journée. Cette journée était calculée à raison d'un réal par jour et

par chaque centaine de piastres du prix d'achat de l'esclave. Ainsi un nègre qui avait coûté deux cents piastres payait chaque jour deux réaux pour sa journée.

Beaucoup de *jornaleros* (esclaves à tant par jour) se libéraient au bout de quelques années, et le premier désir d'un affranchi était de devenir, à son tour, le maître d'autres nègres. On voyait à Lima, il y a vingt ans, une négresse pâtissière ayant quatre esclaves qui la suivaient en portant les corbeilles.

Le châtiment le plus grave que l'*alcalde* des *carretoneros* infligeait à ses *administrés* était celui de l'*arco* (l'arc), qui consistait à attacher



Nègre *carretonero* (voiturier) condamné au châtiment de l'*arco*.

solidement le condamné sur les jantes d'une des roues de sa voiture. Quelques malheureux nègres ont perdu la vie dans ce supplice.

La corporation des *carretoneros*, quoique composée en grande partie de nègres *bozales*, compte dans son sein des poëtes d'un brillant génie; mais ils étaient tous surpassés par un petit nègre, nommé Cayetano, qui ne parla jamais en prose.

Il y a plus de trente ans que nous conservons dans notre portefeuille les notes du dialogue suivant, échangé entre une dame qui allait déménager et Cayetano.

— *¿ Cuanto quieres por llevar cada carretada ?*

Combien veux-tu pour chaque voyage?

— *Para hacé su mecé cuentas cabales,*
Pagalá su mecé catorce reales.
Pour faire à votre grâce un compte loyal,
Votre grâce payera quatorze réaux.
— *¿Quiere V. diez reales?*
Veux-tu dix réaux?...
— *No, sumecé : lo trato pesa mucho,*
Y en ete tiempo la mula está flacucho.
Non, votre grâce, les temps sont durs,
Et en ce moment la mule est bien maigre.
— *Vamos, diez reales, está bueno... si no quiere V., veré á otro.*

Voyons, dix réaux; est-ce convenu?... si tu ne veux pas, je m'adresserai à un autre.

— *Mi amita, doce reales, plecio fija.*
Así eclibio el alcarde la talifa.
Ma petite maîtresse, douze réaux, prix fixe.
C'est l'*alcalde* qui a ainsi réglé le tarif.
— *Pero cuidado con rómper nada.*
Mais prends garde de ne rien casser.
— *No tiene sumecé cudiao, amita,*
Llevalemo depacio la mulita.
N'ayez pas peur, ma petite maîtresse,
Je conduirai la mule au pas.

Lorsque Cayetano se reposait assis sur les bras de sa *carreta* et qu'il passait auprès de lui une petite négresse ou une petite *zamba*, qui attirait ses regards, aussitôt il lui adressait des couplets improvisés, conçus à peu près ainsi :

Ven, zambita de mi vida,
Zamba de mi corazon ;
Vamos á dar un paseo
Dentro de mi carreton.

Si conoces, zamba linda,
El amor de un caballero,
Ven, zamba, conocerás
El amor de un carretonero.



NÈGRE PORTEUR D'EAU

Dicen que Dios de los cielos
Murió clavado en su cruz;
Así muere Cayetano
Por la negrita Jesus (1).

EL VELERO (MARCHAND DE CHANDELLES) ET DEUX HISTOIRES.

Le *velero* vend et distribue en différents lieux sa marchandise. L'article dont il est le marchand ambulant perd chaque jour de *son importance*, grâce aux progrès qu'il a faits naître lui-même. Nous allons expliquer cette proposition, qu'au premier abord on pourrait prendre pour un paradoxe.

Il y a quatre-vingts ans, les habitants de la *Heróica Ciudad de los Reyes* (héroïque Cité des Rois) éclairaient encore les pièces principales de leurs maisons, par exemple les salons et les chambres à coucher, avec des chandelles *en suif noir;* les autres pièces étaient éclairées avec des lampes grossières, remplies de graisse ou de saindoux au milieu duquel brûlait une grosse mèche.

Plus tard (et ce fut le temps de la vogue pour les marchands de chandelles), l'éclairage des pièces principales se faisait avec des *velones* (grosses chandelles) *en suif blanc,* et celui des autres pièces, au moyen de *velitas* (petites chandelles) de la même couleur. Les chandelles en *suif noir* furent laissées aux pauvres gens, et les lampes grossières reléguées dans les cuisines.

Ce fut l'époque des chandelles, grandes, moyennes et petites (*velones, velitas* et *veloncitos*).

(1) Viens, petite zamba de ma vie,
Zamba de mon cœur,
Viens faire un tour de promenade
Dans mon *carreton.*

Si tu connais, belle zamba,
L'amour d'un chevalier,
Viens, zamba, tu connaîtras
L'amour d'un *carretonero.*

On dit que le Dieu des cieux
Mourut cloué sur la croix:
Qu'ainsi meure Cayetano
Pour la petite négresse Jésus!

mende, l'obligation de mettre à leur porte une lanterne qui brûlerait jusqu'à dix heures du soir. Cette innovation, qui marque la seconde période de progrès, produisit, tout d'abord, un résultat avantageux pour les ferblantiers, qui fabriquèrent toutes sortes de lanternes, depuis les lanternes microscopiques, destinées aux pauvres et aux boutiquiers, jusqu'aux lanternes colossales à cinq branches qui servirent d'abord à éclairer les salons et, plus tard, les portes cochères pendant les illuminations extraordinaires.

On voyait dans la même rue des lanternes de toutes les grandeurs, abritant des chandelles de suif, ou des verres remplis d'huile odorante de *higuerilla* (de ricin). Les manœuvres des voleurs pour enlever les manteaux des passants ne commençaient alors qu'à dix heures.

Quoique cette mesure ait amélioré beaucoup l'éclairage public, le mauvais vouloir des uns, la pauvreté des autres, et surtout le bon vouloir du gouvernement, donnèrent lieu à l'éclairage au moyen de réverbères, placés sur de hautes colonnes en fer solidement construites, ou soutenus par des chaînes fixées aux deux côtés de la rue. Dès lors, on put dire que l'éclairage remplissait son but. Grâce à cette innovation, et grâce aussi à d'autres mesures dont nous avons parlé à l'article des *gardiens de l'ordre public*, on cessa de voler dans les rues les chapeaux et les manteaux.

Ce dernier mode d'éclairage fut enfin remplacé par le gaz, dont on vit briller la lumière pour la première fois à Lima, dans la soirée du 7 mai 1855.

Telle est l'histoire de l'éclairage public et privé à Lima. Il eût été naturel d'écrire celle des chandeliers, des lanternes et des lampes : mais celle-ci n'a point suivi la même voie que l'autre. A l'époque de mauvais éclairage, les maisons des riches étalaient des lustres et des candélabres de grande valeur, en argent massif, quoique les pauvres ne pussent se servir que de lampions en terre cuite. Aujourd'hui, il faudrait qu'une personne fût dans une extrême indigence, pour ne pas avoir un chandelier en cuivre ou une lampe à brûler de l'huile de pétrole. Les maisons les plus opulentes ont des lampes et des candélabres d'un travail artistique très-délicat et

d'un goût remarquable. Mais.... l'or et l'argent ont à peine donné extérieurement à ces objets leur couleur et leur éclat. Sous ce rapport, si l'on peut constater les progrès de l'art, on peut constater également la décadence du luxe et de l'opulence qui, dans des temps peu éloignés de nous, régnaient encore à Lima.

BISCOCHEROS (MARCHANDS DE PATISSERIES AMBULANTS).

Les *biscocheros* sont ordinairement des Indiens ou *zambos* (mulâtres), qui reçoivent du fabricant de pâtisseries tant pour cent, sur le produit de la vente réalisée chaque jour, en parcourant les rues. Le *biscochero* a inventé, pour augmenter son bénéfice, le jeu de la *mosquita* (petite mouche).

Tous les objets appétissants qui ornent la table du *biscochero* ne sont pas du même prix, et tous les gamins n'ont pas le bonheur de posséder la somme de six, douze ou vingt *centavos* (le *centavo* vaut un sou) pour se régaler d'un morceau délicat et cher. Mais le *biscochero* procure à tous un moyen facile de pouvoir atteindre l'objet de leurs vœux; et voici comment: il pose sa table à terre, tous les gamins l'entourent et chacun d'eux met sur l'objet de sa convoitise deux ou trois *centavos* au plus; le *biscochero* agite alors son plumeau ou sa serviette pour chasser les mouches. Quand cette manœuvre cesse, les mouches reviennent, et l'une d'elles se pose naturellement avant les autres sur l'un des gâteaux; dès lors ce gâteau appartient à celui qui a parié pour lui, et tous les autres joueurs perdent leurs mises: ce qui permet au *biscochero* de ramasser pour un gâteau quatre ou cinq fois sa valeur. Si la mouche a eu la fantaisie de se poser sur une pièce non désignée, le *biscochero* ramasse toutes les mises.

Les *biscocheros* parcourent les rues, pendant toute l'année, depuis les premières heures de la matinée jusqu'à trois ou quatre heures du soir. L'intonation et les mots qu'ils emploient pour crier sont très-variés; mais c'est surtout pendant la semaine sainte qu'on les voit par centaines criant par les rues : *¡Pan de dulce! ¡pan de dulce!* (espèce de gâteau) de toute la force de leurs poumons, sur des tons divers et avec des inflexions différentes.



Le *biscochero* (marchand de pâtisseries ambulant).



La *biscochuerela* (marchande de pâtisseries) de la gare du chemin de fer.

On vend les pâtisseries non-seulement dans les rues, mais aussi dans les boutiques où on les fabrique, et dans plusieurs endroits particuliers.

La pâtissière la *plus populaire* de nos jours est celle qui stationne à la gare du chemin de fer de Lima au Callao, et dont nous donnons ci-dessus le portrait d'après sa photographie.

EL PANADERO (LE PORTEUR DE PAIN). LA LECHERA (LA LAITIÈRE).

Le *panadero* ne *vend* pas de pain, car cet article se vend dans les boulangeries mêmes, et dans différents dépôts.

Le *panadero* est tout simplement *distributeur* de pain. Monté sur le dos de sa mule, il se rend dans ces différents dépôts, et dans



Panadero ou *repartidor de pan* (distributeur de pain).

les maisons appelées *caserías* (maisons de clients), parce qu'elles se fournissent tous les jours dans la même boulangerie. Le *panadero* annonce son arrivée dans les maisons, en frappant deux ou trois coups avec les guides sur ses paniers ou ses grands sacs de cuir.

La *lechera* (laitière) fournit aux maisons de ses clients du lait souvent baptisé.



La *lechera* (laitière).

La laitière, ordinairement une Indienne, apporte à Lima le lait des *haciendas* (fermes) assez éloignées. Quand elle arrive devant une maison, elle crie : *¡la leche-e!* (au lait!).

HELADEROS (MARCHANDS DE GLACES), TISANERAS (MARCHANDES DE TISANES), CHAMPUSERAS (MARCHANDES DE CHAMPUZ), CHICHERAS (MARCHANDES DE CHICHA).

Rafraîchir le sang ardent était le premier soin de l'ancienne génération ; quand nous disons l'ancienne, nous ne voulons pas remonter jusqu'à celle de nos aïeux, parce que le sang liménien paraît moins ardent seulement depuis vingt ans ; date à partir de laquelle ont presque totalement disparu les personnes chargées de porter les rafraîchissements à domicile.

Il y avait plusieurs sortes de *rafraîchissements* et plusieurs manières de rafraîchir les Liméniennes : car nous devons faire observer ici que les *señoras* éprouvaient plus que les *caballeros* le besoin du rafraîchissement matinal.



Imp. Lemercier & Cie r. de Seine 57 Paris

Alors, comme aujourd'hui, les *heladeros* (marchands de glaces), qui sont généralement des Indiens de l'autre côté de la Cordillère, parcouraient les rues en annonçant leur passage par les cris : *¡Eh riqui piñi!* (bonnes glaces à l'ananas!), *¡Y de leit!* (et à la crème!).



Indien *heladero* (marchand de glaces ambulant).

La bonne qualité des glaces consiste en ce que, si elles sont à l'ananas, elles n'en contiennent presque pas ; si elles sont à la crème, en ce que le lait n'y entre que comme substance colorante. La propreté du marchand de glaces est en proportion exacte avec sa conscience; car, aussitôt que sa glacière est vide, il la lave soigneusement dans un des ruisseaux publics qui reçoivent, à chaque instant, toute espèce d'immondices. Le *heladero* ne fournit guère que les gens pauvres, depuis que des établissements propres et bien tenus offrent aux personnes qui s'y rendent des glaces de très-bonne qualité.

La *tisanera* (marchande de tisane) et la *chichera* (marchande de chicha) occupaient le second rang parmi les vendeurs de rafraîchissements. La *tisanera* était presque toujours une *vieille* et *grosse* né-



Négresse *tisanera* (marchande de tisane).



Négresse *chichera* (marchande de *chicha*).

gresse qui portait sur sa tête un énorme panier contenant des *huguenotes* en terre cuite, remplies de tisane, eau sale, où nageaient quelques fragments d'écorce d'ananas.

La *chichera* était aussi une négresse *vieille,* mais *maigre,* qui portait le *précieux* liquide appelé *chicha terranova,* dans une énorme cruche en terre cuite.

Les arcades des galeries qui entourent la place étaient occupées par des marchands de glaces et de rafraîchissements. L'histoire de Lima conservera toujours le souvenir de *Ña Aguedita,* plus célèbre par ses rafraîchissements et ses *mazamorras* (1) que l'inventeur du télégraphe éléctrique. *Ña Aguedita* vendait des rafraîchissements dans



Fresquera (marchande de rafraîchissements) et *champusera.*

la matinée, et le soir elle vendait en outre de la *mazamorra morada* (2) et du *champuz de agrio y de leche* (3). Les bancs de cette mémorable matrone recevaient le meilleur monde de la ville de Lima. *La chicha*

(1) Mets très en usage au Pérou, composé de farine de maïs, de miel et de sucre.

(2) *Mazamorra morada, mazamorra* couleur de mûre ou de cerise.

(3) *Champuz de agrio y leche. Champuz* (espèce de crème) au jus de citron et au lait.

d'ananas, la chicha de guindas (de guignes), *la horchata* (l'orgeat) et *l'agua de granadas* (eau de grenades), exposées dans d'énormes marmites en terre vernissée et dans de grands vases de cristal, excitaient l'appétit ou plutôt la soif des passants. De combien de galanteries et de conquêtes amoureuses ces bancs ne furent-ils pas les témoins muets et discrets! A combien d'heureux mariages ne conduisit pas l'invitation à prendre une tasse de *champuz de leche* (champuz au lait)!

Mais *Ña Aguedita* n'était pas immortelle; elle mourut, et sa mort marqua l'époque de la décadence du commerce de rafraîchissements.

C'est en vain que d'autres places offraient, sous de petits pavillons de toile bleue ou blanche, des marmites et des cruches remplies de boissons rafraîchissantes; c'est en vain, disons-nous, car ces endroits étaient abandonnés au bas peuple.

Ña Aguedita n'eut jamais de tentes ni d'ornements, et cependant, certains soirs, il était aussi difficile d'avoir une place autour de ses marmites que de se procurer des billets pour la première représentation du nouvel ouvrage d'un dramaturge en renom.

L'aristocratie a renoncé aux rafraîchissements en plein air, depuis qu'elle a perdu sa marchande de prédilection.

De nos jours ces *fresquerías* (glaciers en plein vent) n'existent plus sur la *Plaza Mayor :* les personnes qui cultivaient cette branche d'industrie sont allées cacher ailleurs leur décadence et leur honte.

La renommée publique attribuait mille qualités salutaires aux rafraîchissements et aux tisanes, mais la *chicha terranova* était mise au-dessus de tout. C'était un médicament souverain, suivant le peuple, et n'avait de rival que l'*élixir de longue vie.* Cependant les *chicheras* ont disparu : il n'en existe plus qu'une seule, et malheureusement ses quatre-vingts ans passés ne tarderont pas à l'enlever à cette vallée de *larmes* et de *chicha.*

FRUTEROS (FRUITIERS).

Les fruits se vendent à Lima dans des boutiques, sur les places du marché et dans les rues. Des marchands ambulants les annoncent avec des cris et des intonations très-variés. La *melonera* (mar-



Imp Lemercier & Cie r. de Seine 57 Paris



Melonera ambulante.

chande de melons) parcourt les rues sur un âne ou une mule, en criant : *¡se va la melonera, la sandillera, la sandillé... la meloneé...*



Melonera au marché.

(La voilà partie, la marchande de melons, la marchande de pastèques!), ou bien elle s'établit en quelque endroit pour offrir au public sa marchandise. Dans le premier cas elle ne vend qu'en gros, c'est-à-dire des melons entiers; dans le second, elle vend au détail, c'est-à-dire par tranches.

Dans les vallées voisinse de la capitale, on récolte en abondance la *granadilla* (grenadille), que l'on apporte à la ville et que vendent les Indiennes de ces vallées. Ces Indiennes ne crient pas les *granadillas* dans les rues; elles entrent dans les maisons, en demandant : *¿No mercas granadillas?* (Vous n'achetez pas des grenadilles?)



Indienne *granadillera* (marchande de grenadilles).

Le fruitier qu'on pourrait appeler *encyclopédique,* parce qu'il ne se borne pas à la vente d'un seul article; le fruitier le plus populaire, parce qu'il a des marchandises pour tous les goûts et toutes les fortunes; le fruitier que les petits enfants appellent de tous leurs vœux, c'est celui qui, monté sur un âne, et ayant devant lui deux énormes paniers, vend les fruits des *huertas* (vergers) de la capitale même ou de la banlieue.

La profession de fruitier était autrefois exercée exclusivement par les nègres et les négresses *bozales*, qui, pour annoncer leur présence et leurs fruits, avaient un chant particulier.

De nos jours les nègres ont été remplacés par les Chinois : mais ceux-ci sont loin d'avoir le *chic* des premiers pour crier leur marchandise.



Fruitier chinois.

Les nègres parcouraient les rues en criant : ¡ *Eh frutee!* (voilà le fruitier!), ¡ *pela* ¡ (la poire!), ¡ *pelia!* (la petite poire!)..... ¡ *canasta llena* ¡ (la corbeille pleine!)... ¡ *tamalito de uvas!* (le paquet de raisins!)... ¡ *melocotone!* (la pêche!)..., etc.

La *canasta llena* (la corbeille pleine) et le *tamalito de uvas* (le paquet de raisins) faisaient perdre la tête aux enfants. La première consistait en un panier rempli de *peros* (espèce de petites pommes) et de petites poires blettes, qu'on vendait pour la moitié ou le quart d'un réal ; et le second, en une grande quantité de grains de raisins détachés de la grappe et enveloppés dans des feuilles de bananier. La vue de la *canasta llena* et du *tamalito* de raisins était très-peu appétissante : mais, pour les *niños* (enfants), c'était un moment de grande jubilation que celui où le *casero* (le fruitier) leur allongeait l'objet de leurs rêves et de leurs soupirs.

MANTEQUEROS (PORTEURS DE SAINDOUX).

Le *mantequero* ne vend pas non plus sa marchandise; il ne fait que la porter chez les clients et aux marchés. La *manteca* (saindoux), c'est la graisse de porc qui, au moyen de certaines opérations, perd



Nègre *mantequero*.

son odeur et le goût prononcé qu'elle a à l'état primitif. A Lima, on ne fait la cuisine ni à l'huile, ni au beurre, ni avec la graisse de bœuf, mais avec le saindoux, qui certainement est bien préférable à la meilleure graisse de bœuf dont on se sert au Chili.

CÉLÉBRITÉS ANCIENNES ET MODERNES.

Lima a été considérée par un grand nombre de personnes comme le berceau de tous ceux que l'Évangile appelle *les pauvres d'esprit*, et cette opinion a tellement prévalu que le mot *Limeño* (Liménien) a été pris, en espagnol, comme synonyme de *tonto* et *mentecato* (de niais et d'imbécile).



Anatole et Bocquin lith

Imp Lemercier & Cie. de Seine

Cette réputation n'était pas sans fondement, parce que l'éducation que les *nobles* donnaient à leurs enfants était plus propre à faire des *señoritos* (petits messieurs), des âmes pour le bon Dieu, que des hommes destinés à vivre dans ce monde, où la candeur et la vertu sont les qualités les plus sûres pour devenir un objet de moquerie et de dérision.

Il est à remarquer que, depuis l'extinction de la *noblesse* et la propagation de l'instruction, la *candidez* (la simplicité et la bêtise) n'existe plus à Lima; mais nous ferons remarquer, en même temps, qu'en nous exprimant comme nous venons de le faire, nous ne voulons point calomnier ni offenser la noblesse, car notre principe, comme toute règle, admet des exceptions.

Le fils d'un noble passait les premières années de son enfance parmi les *zambas* et les mulâtresses. Quand il cessait d'être un marmot, il n'en restait pas moins sous le pouvoir de ces gens; au lieu de jouer aux soldats, à la toupie ou au cerf-volant, il s'amusait à habiller des poupées; et, arrivé à un certain âge, on lui permettait de jouer à l'*altarito* (petit autel) et de dire la messe. A dix ans, l'enfant ne savait pas lire, parce que *sus señores padres* (messieurs ses parents) étant riches, on ne voyait point la nécessité de fatiguer son tendre cerveau. En été, l'enfant ne sortait pas dans la rue, parce que le soleil pouvait brunir son teint délicat; il ne sortait pas en hiver, parce que le froid pouvait l'enrhumer; il ne sortait pas quand il pleuvait, de crainte qu'il n'attrapât la fièvre tierce; enfin, il ne sortait pas non plus quand il faisait du vent, parce que des brins de paille ou la poussière pouvaient lui entrer dans les yeux. Toujours dans les chambres des mulâtresses et dans les cuisines, l'adolescent arrivait à l'âge de vingt ans, sans autre instruction que celle de savoir parler comme la populace. Il croyait aux sorcières, aux lutins et aux revenants; il n'osait pas entrer dans une chambre obscure, etc.

Le peuple de Lima, surtout les femmes, et parmi celles-ci les *zambas* de grande maison et des couvents, se servaient d'un dialecte spécial qui inspira souvent notre plus célèbre poëte, D. Felipe Pardo, dans ses mordantes satires. La *zamba* ne disait pas *dedo* (doigt), mais *dero; cadena* (chaîne), mais *carena:* en revanche, elle ne disait pas *raso* (satin), mais *daso; su merced* (votre grâce), mais

sumedced, etc. Les *señoritos* (fils de famille) parlaient tout à fait de la même manière, et restaient *señoritos* (c'est-à-dire petits messieurs), même quand ils étaient déjà devenus grands-pères. Pour les nourrices, les domestiques et les amis de la famille, un Don Juan qui ne comptait pas moins de soixante printemps était toujours le *niño Juanito* (le *Petit Jeannot*) ; un Don Manuel, *el señorito Manonguito ;* un Don Francisco, *el niño Panchito ;* un Don Lorenzo, *el niño Lolito*.

Voilà pour les *señoritos* (garçons) ; quant aux *señoritas* (demoiselles), leur éducation était encore plus négligée. Avant tout, une femme ne devait savoir ni lire ni écrire, afin qu'elle ne pût ni recevoir de billets d'amour, ni encore moins y répondre. Pour remplir sa mission sur la terre, la *señorita* devait passer son enfance au milieu des négresses et des poupées, sa jeunesse parmi les moines, et le reste de ses jours avec le mari que ses parents lui *choisiraient*, ou à servir Dieu enfermée dans un monastère.

Il n'y a donc là rien d'étonnant, si des hommes efféminés et ignorants, remplis d'idées absurdes, sans aucune des qualités qu'exige la vie sociale, méritaient l'épithète de *sots ;* mais ce serait une injustice trop grande que de conclure de là que tout l'apanage du Liménien consiste dans la *tontería* (bêtise).

Passons à un autre genre de sots, que nous pouvons appeler *bouffons publics*, puisque tout le monde a le droit de se distraire avec eux.

En première ligne peut figurer un *D. Ñor Bernardito* qui vivait il y a trente-cinq ans. *Ses gracieusetés* (parce que les bouffons publics devaient être *gracieux*) consistaient à imiter *une scène d'accouchement, le bruit des feux d'artifice* et *le chant de l'office des vêpres*. Pour déployer son talent, Ñor Bernardito se couvrait la figure d'un mouchoir, et contrefaisait les cris de la femme en couches, les paroles de la sage-femme et les vagissements du nouveau-né. Il imitait ensuite les détonations des fusées, puis la musique et les chants religieux de l'office du soir.

Un contemporain de D. Bernardito, mais qui a foulé cette terre plus longtemps que lui, fut *Basilio Yeguas*, dont toute la *grâce* consistait à ne parler qu'en latin.

Basilio passait les jours et les soirées au *Café de Bodegones* (1), où il ramassait les bouts de cigares, les morceaux de pain et de sucre que laissaient les nombreux consommateurs de cet établisse-



Basilio Yeguas.

ment. Les poches de son pantalon et de son gilet, ainsi que son chapeau, tout était littéralement rempli de bouts de cigares, de pain et de sucre. Il parcourait en outre toutes les tables, pour boire le fond des tasses de café, de thé et de chocolat.

Les gamins, qui, dans tous les pays du monde, courent après les bouffons, pour augmenter encore un peu plus leur folie, entamaient souvent avec Basilio des dialogues dans le genre de celui-ci :

— Comment te portes-tu, Basilio?

— *Bonorum, hombre* (l'homme), *bonorum.*

— D'où viens-tu ?

— *De Bodegonorum.*

— Combien as tu pris de tasses?

— *De cafetorum, cuarentorum* (quarante); *de chocolatorum, dieziochorum* (dix-huit).

(1) Café situé dans la rue de *Bodegones*.

— Que portes-tu dans ton chapeau?

— *Cigarrorum, panorum* y *azucarum* (de azucar, sucre).

Après le latin classique de Basilio Yeguas, nous devons ne pas oublier *Benito-Saca-la-pierna,* dont la grâce consistait à prêcher contre les femmes, et à imiter avec la voix des airs militaires.

Benito mourut, il y a déjà quelques années, laissant comme unique représentant de cette *race gracieuse* le bouffon le moins gracieux que l'on puisse supposer.

Manuel Muñoz n'a d'autre grâce que celle d'être un drôle, et de parler de telle façon qu'on a beaucoup de peine à le comprendre. Il prétend s'appeler Manongo Moñó; c'est pourquoi on le connaît sous le nom de Manongo Moñon. Toujours fourré dans



Manongo Moñon.

les appartements des *señoritas,* il a adopté la profession de *marchand à la toilette,* et il se promène dans les rues chargé d'énormes paquets de vêtements de femme.

L'individu dont nous allons nous occuper maintenant, et qui

mourut, il y a peu d'années, appartenait à la famille des Diogènes, et non à celle des bouffons.

D. Angel Fernando de Quiroz naquit d'une famille distinguée d'Aréquipa, et reçut une excellente éducation.



D. Angel Fernando de Quiroz.

Nous ignorons pour quelles causes cet homme, qui était appelé à occuper un autre rang dans la société, adopta le genre de vie d'un cynique et resta sale et couvert de haillons. Très-amateur de la lecture, il portait toujours sous le bras une grande quantité de livres, qu'il cachait sous son manteau ; c'est pourquoi les gamins lui demandaient : *¿ Se vende ese gallo?* (Vendez-vous ce coq?) Quiroz était poëte, et l'on peut dire que bien peu de nourrissons des muses ont écrit dans leur vie plus de vers que lui. Sa spécialité était le sonnet. Aucun événement célèbre ne se produisait dans quelque coin du globe, sans être aussitôt l'objet d'un sonnet de Quiroz.

Depuis Galilée et Newton jusqu'à Arago et D. Mateo Paz-Soldan ; depuis César jusqu'à Bolivar et Napoléon III ; depuis les guerres de Jugurtha jusqu'à la paix de Villafranca, et depuis Pie IX jusqu'à Garibaldi, tous ces hommes célèbres, et tous les faits saillants de l'histoire ancienne et moderne lui ont fourni l'objet

d'autant de sonnets. Quelques années avant sa mort, Quiroz se contentait d'écrire ses poésies et de les réciter, même en pleine rue, à qui voulait ou ne voulait pas les entendre; mais dans ces derniers temps, il fut épris d'un tel désir de gloire et de renommée, qu'il publia ses œuvres sous le titre de : *Delirios de un Loco* (Délires d'un Fou). L'activité qu'il déployait auparavant pour faire écouter ses œuvres, il l'employa depuis pour les faire acheter.

Quiroz était intéressé dans plusieurs procès de famille, et possédait une petite rente. Quand il en recevait le montant il l'employait aussitôt à payer les libraires avec lesquels il était toujours en compte, l'épicier qui lui vendait des bougies à crédit, et quelques autres créanciers. Le reste de l'année, il empruntait pour vivre quelques réaux et quelques *pesetas* (1) à ses nombreuses connaissances.

On ne trouvait dans la chambre de Quiroz d'autres meubles qu'une baignoire, qui lui servait de lit, et dans laquelle il se couchait tout habillé, et un chandelier. Un matin on trouva ce Diogène couché dans sa baignoire : il avait cessé de vivre.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Un type qui a complétement disparu aujourd'hui, c'est celui de l'ancien maître d'école, qu'ont remplacé depuis, nous ne pourrions dire si c'est d'une manière avantageuse ou non, les directeurs de colléges particuliers et les maîtres de pension.

L'instruction primaire était un article que l'on vendait à Lima, il y a quarante ans, dans deux sortes d'établissements : les *migas* (2) et les *escuelas* (écoles). Les premières étaient dirigées par de respectables matrones, dont quelques-unes étaient des négresses et des *zambas,* et le nom de *migas* leur avait été donné parce qu'on y recevait des *niños* (enfants) des deux sexes. Les *escuelas* étaient confiées à de *savants professeurs,* et on n'y recevait que des garçons.

Les divers degrés dont se composait l'enseignement étaient dé-

(1) La *peseta* vaut 1 fr. 8 cent.

(2) Le nom espagnol est *amigas* : pensions des jeunes demoiselles.

signés sous le nom de *tablita, cartilla, caton, libro, carta* et *proceso.*

Dans la *miga* on arrivait régulièrement jusqu'au *caton;* la *tablita* (planchette) s'appelait ainsi parce qu'elle était formée d'une petite planche sur laquelle on collait une feuille de papier, portant imprimées en gros caractères toutes les lettres de l'alphabet. Devant l'A, on mettait toujours une croix; aussi disait-on que l'enfant en était à son *cristo* (1), ou à la *tablita.* La *cartilla* contenait déjà quelques combinaisons de syllabes, et le *caton* renfermait toutes les prières du catéchisme. Les *catones* préférés par les maîtres d'école étaient ceux où se trouvait sur la première page l'image de *saint Cassien.* A la *miga* on apprenait aussi les premières prières, qu'on chantait en chœur toutes les après-midi.

La *escuela* était naturellement d'une catégorie plus élevée. On y étudiait le *libro* (le livre), la *carta* (la lettre ou manuscrit) et le *proceso.* Le *proceso* était le doctorat en lecture. Il paraît que, de tout temps, messieurs les notaires ont eu pour système d'écrire mal, comme si un reste de pudeur les obligeait à cacher leur *habileté* sous dês caractères indéchiffrables. Les *procesos* étaient des copies de sentences ou de dossiers que les *maestros* achetaient aux notaires.

On apprenait en outre dans les *escuelas* à écrire et à faire les quatre premières règles de l'arithmétique. Ainsi, pour dire qu'un enfant avait terminé son instruction, on disait qu'il savait *lire, écrire* et *calculer.*

Dans les *migas* on payait pour un *niño* (petit garçon) ou une *niña* (petite fille) quatre réaux par mois, ou une piastre (5 francs), si l'établissement était de première catégorie. Comme la *maestra* (maîtresse) avait toujours une dévotion particulière pour quelque saint, les enfants devaient concourir par quelques cadeaux au culte de son image.

Dans les *escuelas,* la *mesada* (prix de la rétribution scolaire mensuelle) variait de une à deux piastres, mais tous les enfants devaient apporter au maître, le samedi, une *rosca de manteca* (*couronne de*

(1) Nous disons en France : il en est à sa *Croix-Dieu,* ou à sa *Croix de Dieu.*

saindoux). Si par malheur un *niño* oubliait de l'apporter ou la brisait en route, il était puni. Les maîtres se trouvaient donc à la tête de quarante ou cinquante couronnes de saindoux, c'est-à-dire plus qu'ils n'en pouvaient consommer pendant toute la semaine. Ils résolurent alors, dans leur sagesse, de remplacer la couronne par la *propina* (pourboire), d'un demi-réal par semaine.

Le maître d'école (*maestro*, *ayo* (précepteur) ou *señor*, car il prenait indifféremment un de ces trois titres) était en général un homme dont la principale *méthode* d'enseignement consistait dans la sévérité.

A l'époque dont nous parlons, la culotte courte n'était déjà plus de mode; mais le corps respectable des pédagogues la conservait encore. Le *maestro* portait donc une culotte courte, une large *lévite* noire qui lui descendait jusqu'à la cheville, des souliers de velours avec de larges nœuds de ruban noir ou de grandes boucles d'argent; un énorme jabot tuyauté sur la chemise; une cravate



Le maître d'école.

blanche, et un bonnet de coton de la même couleur. Comme signe de son autorité, il avait toujours à la main la *férule* et le *martinet*.

Les enfants, outre leurs devoirs d'écoliers, devaient encore servir le maître. Pendant la semaine, ils devaient aller lui acheter du

tabac à priser ou des cigarettes, du sucre, de la chandelle, etc. Le samedi, ils étaient obligés de balayer l'école, de nettoyer les bancs, de laver le *cul de bouteille* qui servait d'encrier au maître, et de brûler une chaussette pour faire de l'amadou pour son briquet. On comprend que le samedi était le jour préféré par les enfants.

Les punitions ordinaires de l'école étaient au nombre de trois : 1° celle de *rester à genoux* pendant un certain temps au milieu de la salle; 2° celle de la *palmeta* (férule), qui consistait à donner sur la paume de la main de l'enfant quelques coups bien appliqués, avec un instrument en bois de forme ronde, de quatre à cinq doigts de diamètre, et d'un doigt d'épaisseur, percé de petits trous au milieu, et attaché à un manche d'une longueur proportionnelle; 3° celle du *fouet* qui, dans les cas *graves*, était appliqué sur les vêtements et sur n'importe quelle partie du corps; mais dans les cas *très-graves, on baissait la culotte,* et les coups étaient appliqués sur une *partie déterminée* que tout le monde devine.

En général, les *señoritos* (enfants de bonne famille) se rendaient à l'école, accompagnés de leurs domestiques nègres, à peu près du même âge que leurs maîtres. Le *maestro de escuela* surveillait de préférence l'instruction du *señorito,* et le nègre était responsable des fautes que le *señorito* pouvait commettre; aussi le pauvre *négrito* recevait-il sa part de férule ou de martinet, pour que l'exemple du châtiment pût servir au véritable délinquant de correction suffisante. Quelles magnifiques leçons de justice !

Les jours terribles pour les élèves d'une école étaient ceux où la justice humaine donne satisfaction à la société offensée, en attachant un criminel à la potence, ou en le faisant asseoir sur un banc, pour le régaler de quatre balles de plomb. Dans ces jours solennels, les maîtres d'école sortaient avec tous leurs élèves, et les conduisaient à la *Plaza Mayor,* lieu ordinaire des exécutions. Après le supplice du condamné, on rentrait à l'école. La porte de la rue fermée, le maître armait son bras du martinet, et, tel que Jupiter lançant sa foudre, il distribuait des coups à droite et à gauche, pérorant au milieu des cris et des pleurs des enfants, sur les vices et les crimes, et sur la triste fin qui attend les coupables. Cette pluie de coups de

fouet s'appelait *el juicio* (le jugement). Le lendemain d'une exécution capitale, les petits camarades se demandaient : *¿ Como te fué ayer con el juicio?* (Comment t'es-tu tiré hier du jugement?) Après ces temps heureux de *couronnes de saindoux*, de *pourboires* et de *jugements*, on vit briller d'autres jours où la *carrière de professeur* fut adoptée par des hommes qui, n'ayant pu en embrasser aucune, jugèrent dans leur conscience qu'ils avaient assez d'iguorance pour être maîtres d'école. Nous demandâmes un jour à un de ces *directeurs d'une pension primaire* pourquoi il avait placé sur la porte de son établissement cette enseigne : *Aquí se educan niños y niñas de los tres sexos* (Ici on instruit les jeunes gens et les demoiselles des trois sexes). Il nous répondit avec satisfaction qu'il avait trois départements dans sa pension : l'un pour les jeunes gens, l'autre pour les demoiselles, et le troisième pour les élèves mixtes. Il est clair que nous dûmes nous retirer satisfaits de cette lucide explication.

A Lima, il n'y a plus aujourd'hui ni *migas*, ni *escuelas*, il n'y a plus que des *colegios*. Le premier venu peut ouvrir un établissement de ce genre, sauf à conserver les apparences de remplir certaines formalités de la loi. Il y a des *colegios* pour les demoiselles dont tout le personnel, y compris les directrices et les professeurs, ne s'élève pas à plus de *huit* personnes. Mais, dans toutes ces maisons, il y a chaque année des examens publics; on distribue des programmes imprimés, on invite les personnes les plus notables de la ville. Le dernier jour de l'examen, ou, pour mieux dire, dans la dernière nuit, il y a soirée, bal ou souper, ou les trois choses à la fois. Les jours qui suivent l'examen, le *Comercio* fait un compte rendu de cette solemnité; il constate avec plaisir le nombre et le choix de l'assemblée, l'assurance et le savoir des examinés; la sagacité et l'habileté des examinateurs pour faire ressortir les talents des élèves; le zèle et la capacité des professeurs; enfin la moralité et la science des directeurs, leur dévouement et leur amour à l'égard de leurs élèves.

¡VAYA UN NUMERITO! (ALLONS, UN PETIT NUMÉRO!)

Sous le nom de *suertes* (sorts) on a établi, il y a plusieurs années, des espèces de loteries, dont le produit était destiné à l'hôpital San

Bartolomé. Les billets des *suertes* se vendaient autrefois un réal, et étaient distribués par plusieurs individus, dont l'unique occupation consistait à parcourir les rues, en annonçant à haute voix la vente des billets. Dans toutes les classes de la société et dans toutes les professions, on rencontre des hommes de génie : ainsi, parmi les distributeurs de billets d'autrefois, on en comptait deux fameux, tant par la popularité dont ils jouissaient et qui leur faisait vendre un grand nombre de billets, que par leur chance à *forcer le sort.* Quand il sortait un numéro gagnant, vendu par tel ou tel *suertero* (marchand de billets), on disait de lui que *botaba la suerte* (qu'il forçait le sort). Ces deux citoyens étaient connus l'un sous le sobriquet de *Mazamorra,* l'autre sous celui de *A-canto-de-flores* (A-côté-des-fleurs).



Le *suertero* (marchand de billets de loterie) *A-canto-de-flores.*

Tous les deux devaient leur sobriquet aux mots dont ils se servaient pour attirer les acheteurs : le premier criait : *¡ Vaya la de á mil!* (Allons le billet de mille !), *¡ Mil pesos de suave!* (Mille piastres pour rien!), *¡Suave como mazamorra!* (C'est délicieux comme la *mazamorra*!) (1), *¿ Quien quiere mil pesos?* (Qui veut mille piastres?).

Le second, personnage de mesquine apparence, mais spirituel et beau parleur, avait dans sa jeunesse chanté des couplets dans les

(1) Voir la note page 215.

vaudevilles; il racontait aux personnes qui l'appelaient chez elles des historiettes et des anecdotes. C'était, sans aucun doute, le *suertero* qui vendait le plus de billets. Ses refrains étaient très-variés, mais à peu près dans ce style :

¡ Vaya un numerito
En un jardin!
Una de á quinientos
Y otra de á mil!

¡ Vaya un numerito
A canto é flores!
Hombre con mil pesos,
Muger con amores!

Las suertes con la verdad,
Y la verdad con las suertes;
¿Quíen compra el treinta y tres mil?
¿Quíen quiere mil pesos fuertes (1)?

La direction de Bienfaisance vendait le privilége des loteries aux enchères publiques; le chiffre de la vente atteignait jusqu'à 45,000 piastres par an. L'acquéreur s'obligeait à rembourser les vingt numéros qui sortiraient de l'urne, le plus élevé à mille piastres, et les moindres à cinquante-cinq piastres. Le tirage avait lieu toutes les semaines.

On a vu un grand nombre d'entrepreneurs de loteries qui arrangeaient les choses de manière que presque tous les numéros *gagnants* retournassent dans leur caisse, c'est-à-dire qu'ils gagnaient à eux seuls plus de lots que le reste des *jobards* et des *pauvres*

(1) Allons, un petit numéro
Dans un jardin!
L'un de cinq cents,
L'autre de mille!

Allons, un petit numéro
A côté des fleurs!
L'homme avec mille piastres,
La femme avec des amours!

Les *suertes* (lots) avec la vérité,
Et la vérité avec les *suertes*;
Qui veut acheter le trente-trois mille?
Qui veut mille piastres fortes?

diables qui avaient préféré ne pas acheter de pain avec le seul réal qui leur restait, pour le mettre à la loterie. Ces abus et d'autres encore, décidèrent la direction de la Bienfaisance à prendre le parti d'administrer elle-même cette branche, en donnant ainsi au public toute la sûreté désirable.



Un *suertero* (marchand de billets de loterie) de nos jours.

Le tirage a lieu maintenant tous les mois ; les billets valent quatre réaux, et le gros lot est de quatre mille piastres.

COUTUMES QUI SENTENT LE MANQUE DE CIVILISATION.

Le défaut de bonne police dans la capitale, et diverses autres causes dont l'énumération serait trop longue ici, occasionnent aux habitants plus d'un désagrément. Nous nous bornerons toutefois à signaler les inconvénients qui résultent des mauvaises habitudes suivantes :

1° La liberté laissée à la populace de marcher sur les trottoirs avec des fardeaux plus ou moins volumineux, et de pousser un monsieur ou une dame en dehors de ces trottoirs.

2° Être rencontré par un marchand de chandelles, des gens qui portent du poisson, ou quelque autre chose semblable, et qui vous laissent sur la manche de l'habit une tache aussi durable et aussi difficile à enlever que celle d'Adam.

3° Permettre que des ânes chargés de luzerne, de briques, de terre, etc., parcourent les rues au galop et bousculent *tout comme des ânes* les vieillards et les enfants qui n'ont pas été assez prompts pour se garer à leur approche.

4° Être arrêté avec les paroles courtoises que voici : *Dispense Vd. Caballero, permítame Vd. su fuego* (Pardon, Monsieur, donnez-moi un peu de feu); *deme Vd. su candelita* (passez-moi votre cigare, s'il vous plaît), et être retenu vingt minutes, pendant que le monsieur poli allume son cigare au vôtre. Cette cruauté pourrait bien être abolie maintenant, depuis l'invention des allumettes chimiques et des queues de rat à deux réaux.

5° Ne pas trouver une âme compatissante qui vous indique la maison que vous cherchez, ou la personne même, si elle la connaît.

6° Voir les propriétaires des magasins ou des boutiques obstruer le trottoir avec des marchandises et des caisses, et obliger le promeneur à passer par où il ne voudrait pas.

7° Donner un rendez-vous pour une heure et y arriver deux heures après.

8° Voler les lettres à la poste.

9° Poursuivre les débiteurs qui ne payent pas, au moyen des journaux.

10° Passer des *nuits bonnes* (*noches buenas*), et non de *bonnes nuits* (*buenas noches*).

11° Mettre un homme en prison parce qu'il est accusé d'un crime; et le mettre en liberté, un an après, en le déclarant INNOCENT.

12° Tolérer qu'un garçon d'hôtel ou de café laisse à un client qui a commandé un beefsteak ou une tasse de chocolat le temps de réciter trois chapelets et huit litanies avant d'être servi.

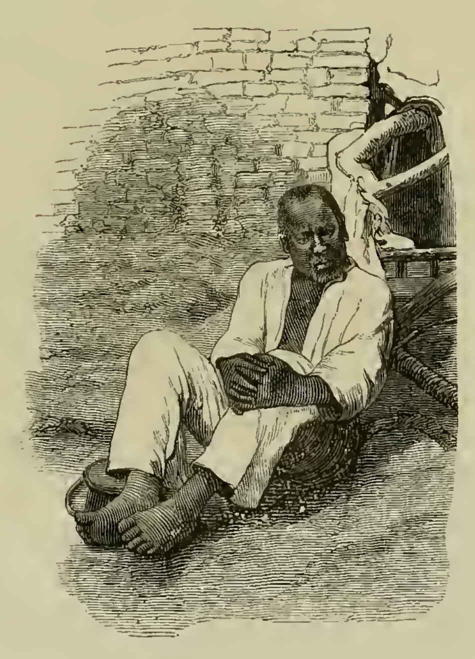
Un habitant de la capitale du Pérou est exposé à éprouver toutes ces tracasseries, entre mille autres que nous pourrions citer.

MENDIANTS.

Les lois du Pérou défendent la mendicité et le vagabondage. Ce qui prouve surabondamment que ces lois sont observées, c'est qu'il



Mendiant blanc.



Mendiant nègre.

y a des mendiants blancs, des mendiants noirs, des mendiants jaunes et enfin des mendiants d'autant de couleurs qu'on en compte parmi les habitants de Lima.

LES ARCADES.

Au nombre des coutumes de Lima dont on doit regretter la perte, il faut compter la promenade sous les arcades les jours de fête. Le dimanche était partagé, il n'y a pas longtemps encore, de la manière suivante : à huit heures du matin, la messe; à neuf heures, le déjeuner; ensuite on s'habillait avec élégance pour recevoir des visites, ou aller se promener aux *Arcades*. On dînait à trois



Misturera (bouquetière) des Arcades.

heures; on allait ensuite, soit à la promenade de l'Acho, soit à celle des Descalzos, suivant la saison, ou bien on recevait le soir les visites des amis intimes; la nuit venue, on se rendait au théâtre, à l'église ou au bal.



Imp Lemercier & Cie r. de Seine 57 Paris

A une heure de l'après-midi à peu près, les *Arcades* se remplissaient de monde, dont la plus grande partie se composait de ce que Lima renferme de plus belles et de plus élégantes *señoritas,* qui venaient acheter des fleurs et des *misturas* (1).

Les *Arcades* étaient occupées par des bouquetières et des marchands de parfumerie et de mercerie. C'est pendant ces promenades qu'on étalait les modes nouvelles pour hommes et pour dames. L'amoureux était sûr d'y rencontrer le tendre objet de ses soupirs. On ne pouvait alors se dispenser d'offrir la *mistura.* L'ami d'une famille ou celui qui désirait l'être, trouvait dans ce cadeau une occasion de montrer sa générosité. Un cavalier de bon ton, en passant devant un étalage de fleurs auprès duquel se trouvait une amie, jetait nonchalamment une once d'or en disant à la *florista : Paguese Vd.* (Payez-vous), et n'attendait pas qu'on lui rendît sa monnaie.

On n'entendait parmi les cavaliers et les dames que les mots de : *Vea Vd. lo que lleva á gusto* (Voyez ce qui vous fera plaisir); *¡ Gracias, caballero!* (Merci, Monsieur!); *Señora, ¿en que se fijan esos lindos ojos?* (Madame, sur quoi se fixent ces beaux yeux?), et autres phrases galantes dont l'usage n'existe plus. Comme il y avait dans la foule toutes sortes de personnes, la *misturera* était pour quelques-unes une véritable *proxénète,* et son étalage le rendez-vous de certains couples qui ne jouissaient pas d'une liberté complète.

(1) Mélange de petites fleurs aux senteurs les plus agréables renfermées dans un cornet de feuilles.



TABLE.

Pages.

Préface. III

PREMIÈRE PARTIE.

FONDATION ET DESCRIPTION DE LIMA.

Date de la fondation 1
Configuration et extension de Lima. 1
Situation géographique et topographique. 3
Qualité du sol 4
Saisons. 5
Vents 5
Pluies 5
Tremblements de terre. 5
Rues. 6
Maisons 8
Portes de la ville. 9
Places et petites places. 10
Rivières. 11
Eaux potables. 12
Fontaines. 12
Pavage et dallage 13
Éclairage 14
Population. 14
Monuments publics. 15

DEUXIÈME PARTIE.

ÉGLISES.

Pages.

Cathédrale. — Sa fondation. 19

Paroisses : Le *Sagrario* et sa succursale. — *Santa Ana* et sa succursale. — *San Sebastian.* — *San Marcelo* et *San Lázaro*. 25-26

Églises de couvents existants : La *Merced.* — *San Agustin.* — *San Francisco.* — *Los Descalzos.* — *Santo Domingo.* — *Recoleta Domínica.* — Congrégation de Saint-Philippe de Néri. — *San Pedro.* — *Buena Muerte*. . . . 26-32

Églises de monastères existants : *Encarnacion.* — *Concepcion.* — *Trinidad.* — *Santa Clara.* — *Santa Catalina.* — *Descalzas.* — Le *Prado.* — *Carmen.* — *Trinitarias.* — *Nazarenas.* — *Capuchinas de Jesus-Maria.* — *Mercedarias.* — *Santa Rosa*. 33-37

Églises de béguinages existants : Béguinage des *Amparadas.* — Béguinage de *Viterbo.* — Béguinage *del Patrocinio.* — Béguinage de *Copacabana*. . 38-39

Chapelles publiques de réguliers : *La Vera-Cruz.* — *La Soledad.* — *Las Reliquias.* — *El Señor de Consuelo.* — *El Señor de los Afligidos* 39

Autres églises et chapelles publiques : Les *Desamparados.* — *El Espíritu Santo.* — *La Caridad.* — *San Carloś.* — *Nuestra Señora del Rosario de abajo del Puente.* — *Naranjos.* — *Santuario de Santa Rosa.* — *Las Cabezas.* — *San Lorenzo.* — *Copacabana del Cercado.* — *Cocharcas.* — *Baratillo* 39-40

Maisons d'exercices spirituels pour les hommes. 40

Maisons d'exercices spirituels pour les femmes. 41

Église des Religieux hospitaliers. 41

Églises de couvents supprimés : *Santo Tomás.* — *Guadalupe.* — *Belen.* — *Santa Liberata.* — *San Francisco de Paula Viejo.* — *San Francisco de Paula Nuevo.* — *San Pedro Nolasco.* — Monserrat. 41-42

Confréries : La Congrégation de *Nuestra Señora de la O.* — Archiconfrérie de *Nuestra Señora de la Purísima.* — Société basque de *Nuestra Señora de Aranzazu.* — Archiconfrérie de *Nuestra Señora del Rosario*. 42-43

TROISIÈME PARTIE.

ÉTABLISSEMENTS ET BUREAUX DU GOUVERNEMENT, ADMINISTRATION, INSTRUCTION PUBLIQUE, BIENFAISANCE ET GUERRE.

Bureaux administratifs : Ministères. — Administration des Postes. — Cour des Comptes. — Hôtel des Monnaies. — Trésorerie générale. — Direction générale des Finances. — Direction générale du Crédit public 45-46

Tribunaux : Justice de paix. — Justice de première instance. — Cours supérieures. — Cour suprême. — Tribunaux privatifs. 46-47

Maisons de détention : Carceletas. — Prison de police. — *Penitenciaría* . . 47

Établissements d'Instruction publique : Université de *San Marcos.* — Faculté de Médecine. — École de Médecine. — Collége des Avocats. — Collége de *San Carlos.* — Collége de *Nuestra Señora de Guadalupe.* — Séminaire conciliaire de *Santo Toribio.* — Institut naval militaire. — École normale centrale. — École des arts et métiers. — Bibliothèque publique. — Musée public.

Pages.

— Musée et Bibliothèque d'artillerie. — Société de Médecine. — *Cosmografialo.* — Colléges et écoles de particuliers. 48-57

Établissements de Bienfaisance : Société de Bienfaisance. — Hôpital de *San Andrés.* — *Santa Ana.* — *Refugio* des Incurables. — *San Bartolomé.* — École d'Obstétrique et maison de la Maternité. — Maison des Enfants trouvés. — Hospice pour les veuves pauvres des commerçants. — Hospice de *Jesus Nazareno.* — Asile-école de *Santa Teresa.* — Hospice des Aliénés. — Cimetière général 57-60

Autres institutions de Bienfaisance : Société des fondateurs de l'Indépendance. — Société typographique de secours mutuels. — Congrégation des Servantes des pauvres. — Société espagnole de Bienfaisance. — Société française de Bienfaisance 61

Dépendances militaires : Inspections militaires. — Fort de *Santa Catalina.* — Fabrique de poudre. 62

QUATRIÈME PARTIE.

AUTRES MONUMENTS, ENTREPRISES PARTICULIÈRES, PRODUCTIONS, COMMERCE ET INDUSTRIE.

Abattoir général. 63
Marchés 63
Chemins de fer 64
Télégraphe électrique 64
Voitures publiques. 65
Produits naturels de Lima 65
Commerce et industrie. 66

CINQUIEME PARTIE.

ÉDIFICES CONSACRÉS AUX PLAISIRS PUBLICS, OUVRAGES D'ART ET PROMENADES.

Théâtre de Lima 73
Place de l'*Acho* 74
Paseo de los Descalzos (Promenade des Déchaussés). 74
Alameda Nueva (Promenade nouvelle) 76
Alameda (Promenade) du Callao 76
Statue équestre de Bolivar 76
Paseo de Aguas (Promenade des Eaux). 77

SIXIÈME PARTIE.

POCHADES ET CROQUIS.

Que de couleurs! 79
Qualités morales, intellectuelles et physiques des Liméniens. 103
Vêtements nationaux 105
Dévotion. — *Nuestro Amo* (Notre-Seigneur) 111
Fêtes religieuses 115
Visites et réunions. 125
Félicitations, compliments de condoléance, etc. 126

Pages.
Baisemains 128
Repas du pays 130
Boissons nationales. 136
Deuils, enterrements et bouts de l'an. 137
Journaux 141
Nécrologie. 141
Comunicado. 142
Théâtre. 144
Combats de coqs. 144
Courses de taureaux. 146
Noches buenas 156
Les *Amancaes*. — Danses nationales. 158
Chorrillos. 164
Carnaval 169
Compadres (compères) de Carnaval 173
Le jour des Morts 175
Médecins 176
Le soldat. — *La Rabona*. 181
Gardiens de l'ordre public 189
El Aguador (le porteur d'eau). 193
El Carretonero (le voiturier) 201
El Velero (le marchand de chandelles) et deux histoires. 205
Biscocheros (marchands de pâtisseries ambulants). 209
El Panadero (le porteur de pain). — *La Lechera* (la laitière) 211
Heladeros (marchands des glaces), *Tisaneras* (marchandes de tisanes), *Champuseras* (marchandes de *champuz*), *Chicheras* (marchandes de *chicha*). . . 212
Fruteros (fruitiers). 216
Mantequeros (porteurs de saindoux) 220
Célébrités anciennes et modernes. 220
Le maître d'école. 226
¡Vaya un numerito! (Allons, un petit numéro!). 230
Coutumes qui sentent le manque de civilisation 233
Mendiants. 234
Les Arcades 236

ERRATA.

Page 11, ligne 13.	au lieu de :	*vares.*	lisez :	*pieds.*
— 39, — 8,	—	*Chapelles publiques et régulières*	—	*de réguliers.*
— 59, — 7,	—	*Maison des Orphelins à la mamelle*	—	*Maison des Enfants trouvés.*
— 59, — 16,	—	*Hospice de Jesus de Nazareno.*	—	*Hospice de Jesus Nazareno.*
— 157, — 23,	—	*Cannes à sucre.*	—	*Roseaux.*
— 159, — 15,	—	*Les uns n'enseignaient dans leurs leçons que la musique vocale.*	—	*ne donnaient leurs leçons qu'en fredonnant des airs de danse.*
— 159, — 21,	—	*Magistrats auditeurs.*	—	*Membres de l'ancienne Audience, aujourd'hui Cour supérieure.*
— 161, — 5,	—	*savetier.*	—	*sellier.*
— 174, — 1,	—	*plié dans.*	—	*collé sur.*

Paris. — Impr. de A. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.





